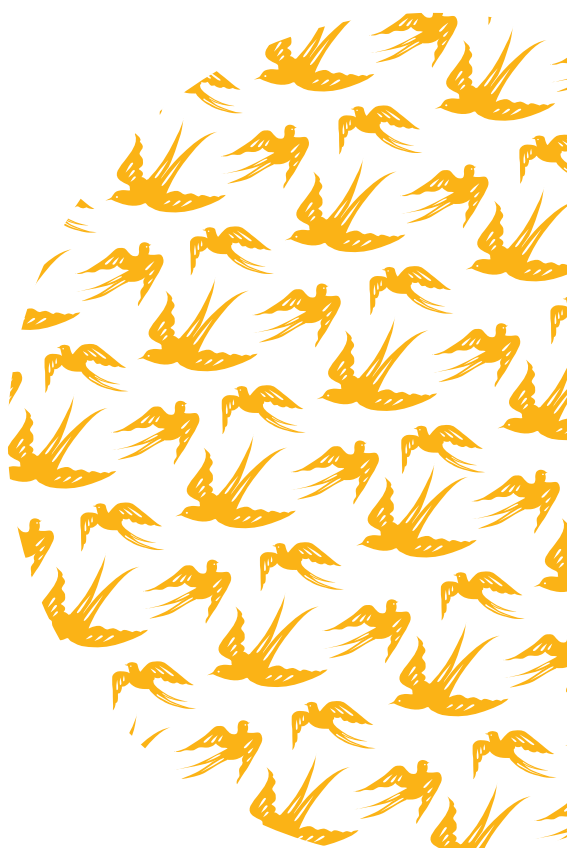


**AWARDS
2019**

Clara Ghuysen
Céline Coenen
Alix Giet

Jordan Doornbos
Doreen Hendrikx
Elisa Ros Villarte

Paul Bank
Philipp Spiering
Hanna Emunds



edition amikejo

NXT TXT Awards 2019

edition amikejo



AWARDS

für junge Autor*innen der Euregio Maas-Rhein
des jeunes auteurs de l'Euregio Meuse-Rhin
voor jonge schrijvers uit de Euregio Maas-Rijn

2019

Clara Ghuysen /
Céline Coenen / Alix Giet

Jordan Doornbos /
Doreen Hendrikx / Elisa Ros Villarte

Paul Bank /
Philipp Spiering / Hanna Emunds

edition amikejo

© edition amikejo, Aachen
im EuregioKultur e. V.,
eingetragen beim Amtsgericht Aachen
im Vereinsregister VR 5130, vertreten durch
Dr. Oliver Vogt
Reuschenberger Straße 5, 51379 Leverkusen
www.edition-amikejo.de

1. Auflage 2019

Alle Rechte vorbehalten

Gestaltung und Satz: Janssen Peters / www.satzbuero-peters.de

Druck und Bindung: CPI books GmbH, Leck

ISBN: 978-3-9818894-2-0

Inhalt / Contenu / Inhoud

Grußwort der Schirmherrin	IX
Avant-propos de la marraine	XI
Begroetingswoorden van de beschermvrouw	XIII

Clara Ghuysen

Rodelon	1
Kleiner Gustav (Übersetzung Bettina Bach)	9
Jan-Jacob (Vertaling Liesbeth van Nes)	17

Céline Coenen

Le coup final	25
Der letzte Zug (Übersetzung Kirsten Gleinig)	43
De laatste zet (Vertaling Gertrud Maes)	49

Alix Giet

Liberté	61
Freiheit (Übersetzung Tatjana Marwinski)	71
Vrijheid (Vertaling Kris Lauwerys en Isabelle Schoepen)	81

Jordan Doornbos

- Oude vrienden 91
Vieilles connaissances
(Traduction Daniel Cunin) 99
Alte Freunde
(Übersetzung Helga van Beuningen) 107

Doreen Hendrikx

- Het eerste gevecht 115
Le premier combat
(Traduction Sandrine Maufroy) 123
Der erste Kampf
(Übersetzung Christiane Kuby) 133

Elisa Ros Villarte

- Ik wil een dode mus zijn 143
Je voudrais être un moineau mort
(Traduction Kim Andringa) 149
Ich wäre gern ein toter Spatz
(Übersetzung Isabel Hessel) 155

Paul Bank

- Winter oder Es gibt nur eine Sache, die fehlt 161
L'hiver ou Une seule chose fait défaut
(Traduction Céline Letawe) 169
Winter, of: Er is maar één ding dat mist
(Vertaling Irene Dirkes) 177

Philipp Spiering

Die Kaiser 185

Les empereurs

(Traduction Pierre Deshusses) 197

Keizers

(Vertaling Gerda Baardman) 209

Hanna Emunds

Der Tag am Meer 219

La journée à la mer

(Traduction Olivier Mannoni) 233

De dag aan zee

(Vertaling Gerrit Bussink) 247

Grußwort der Schirmherrin

Liebe Leserinnen und Leser,

die NXT TXT Awards gehen in die dritte Runde, und ich freue mich, Ihnen diesen Band mit den drei Erst-, Zweit- und Drittplatzierten in allen drei Sprachen unserer Region präsentieren zu können. Vor einigen Jahren habe ich dieses Projekt mit auf den Weg gebracht und darf nun, zum Ende meiner Amtszeit als Vorsitzende der Euregio Maas-Rhein, sehen, dass der NXT TXT-Wettbewerb sich zu einer festen Institution entwickelt hat, deren Betreuung auch nach meinem Vorsitz weiterhin von der Euregio Maas-Rhein wahrgenommen wird.

Für mich war es bewegend zu erfahren, wie lebendig grenzüberschreitende Kulturarbeit von jungen Menschen in der Region aufgenommen wird. Die literarischen Frühwerke bestechen durch ihre inhaltliche und auch formale Vielfalt und erlauben der Leserschaft Einblicke in das, was die Jugend heute bewegt und wie sie es verarbeitet. Und auch die begleitenden Übersetzungen in die je zwei Nachbarsprachen stellen einen gelungenen kulturellen ‚Grenzverkehr‘ dar, auf dessen Wegen sich nicht nur Texte, sondern eben auch Menschen bewegen – und verbinden.

Ich wünsche Ihnen, liebe Leserinnen und Leser, viel Vergnügen mit dem vorliegenden dritten Band der NXXT-TXT-Reihe, die von der *edition amikejo* in so schöner Aufmachung besorgt wird. Tauchen Sie ein in die Welt- und Lebenserkundungen unserer jungen Autorinnen und Autoren – und genießen Sie die Dreisprachigkeit als leidenschaftliches Plädoyer für Begegnung und offene Vielfalt!

Ihre

Gisela Walsken

Vorsitzende der Euregio Maas-Rhein

Präsidentin des Zweckverbandes Region Aachen

Regierungspräsidentin des Regierungsbezirkes Köln

Avant-propos de la marraine

Chers lecteurs,

Les NXT TXT Awards en sont à leur troisième édition et je suis ravie de vous présenter ce volume qui réunit les premier, deuxième et troisième prix dans chacune des trois langues de notre région. Il y a quelques années, j'ai contribué à la naissance de ce projet et aujourd'hui, arrivée à la fin de mon mandat de présidente de l'Euregio Meuse-Rhin, je constate avec plaisir que le concours NXT TXT est devenu une institution permanente qui continuera d'être maintenue par l'Euregio Meuse-Rhin après mon départ.

Il était émouvant pour moi de voir avec quel enthousiasme ce travail culturel transfrontalier est accueilli par les jeunes de la région. Leurs œuvres littéraires précoces nous interpellent par la diversité qui caractérise tant leur forme que leur contenu, et permettent aux lecteurs de mieux cerner les sujets qui motivent les jeunes d'aujourd'hui et la façon dont ils les traitent. Par ailleurs, les traductions, réalisées à chaque fois dans chacune des deux langues voisines, représentent elles aussi un « trafic frontalier » culturel réussi, une voie permettant la circulation et la connexion non seulement des textes mais aussi des personnes.

Je vous souhaite, chers lecteurs, de passer un moment très agréable en compagnie de ce troisième volume de la série NXT TXT, si joliment mis en page par *édition amikejo*.

Plongez-vous dans l'univers et les vies explorés par nos jeunes auteurs et autrices -- et considérez le trilinguisme comme un fervent plaidoyer en faveur des rencontres et d'une diversité sans limites !

Cordialement vôtre,

Gisela Walsken

Présidente de l'Euregio Meuse-Rhin

Présidente de la Region Aachen-Zweckverband

Présidente du Gouvernement de l'arrondissement de Cologne

Begroetingswoorden van de beschermvrouw

Beste lezer,

Het is me een groot genoegen deze derde NXT TXT Awards-bundel te mogen presenteren met daarin de verhalen van de drie prijswinnaars in alle drie de talen van onze regio. Een paar jaar geleden was ik een van degenen die dit project hebben opgezet en nu mijn ambtsperiode als voorzitter van de Euregio Maas-Rijn ten einde loopt, zie ik tot mijn blijdschap dat de schrijfwedstrijd van de NXT TXT zich heeft ontwikkeld tot een instituut dat ook na mijn voorzitterschap onder de hoede van de Euregio Maas-Rijn blijft.

Het enthousiasme waarmee de jonge mensen hun grensoverschrijdende culturele activiteiten ontplooiden vond ik heel bijzonder. Hun fraaie literaire werk vertoont qua inhoud en vorm een grote verscheidenheid en biedt een inkijkje in de belevingswereld van jongeren en in de manier waarop ze hun ervaringen verwerken. De vertalingen in de beide buurtalen zorgen voor een geslaagd, verbindend cultureel ‘grensverkeer’, niet alleen voor de teksten, maar ook voor de mensen zelf.

Ik wens u veel leesplezier met deze derde bundel in de NXT TXT-reeks, die door *Edition Amikejo* weer zeer verzorgd is uitgegeven. Verken samen met onze jonge auteurs de wereld en het leven – en geniet van dit drie-

talige, hartstochtelijke pleidooi voor diversiteit en verbinding!

Met een hartelijke groet,

Gisela Walsken

Voorzitter van de Euregio Maas-Rijn

President van de doelcorporatie Regio Aken

Regierungspräsidentin van het district Keulen



17 ans, Liège

Clara Ghuysen

Rodelon

Connaissez-vous Les moutons de Panurge, le texte écrit par François Rabelais ?

Dans cette histoire, Panurge se querelle avec un marchand de moutons. Pour se venger, il décide de lui acheter une bête et de la jeter à la mer. Ses compagnons, habitués à suivre l'exemple, sautèrent, un à un, à l'eau. C'est de là que l'expression « un mouton de Panurge » provient, désignant la personne qui suit les autres instinctivement, sans se poser de question.

La mode chez les jeunes adolescents est un phénomène nécessaire à leur intégration dans la société, intégration de plus en plus exigeante. L'étudiant, surtout en secondaire, a besoin de ressembler aux autres et d'être dans ce qu'il pense être la norme. Ces jeunes, on pourrait les nommer « des moutons de Panurge ». C'est malheureusement ce besoin d'être « comme les autres » qui est à la source du problème de harcèlement dans les cours d'école. En effet, des élèves suivent naïvement des meneurs, privilégiant leur réputation, probablement, au bien-être de victimes potentielles.

Dans cette histoire, vous découvrirez Rodelon, une victime de harcèlement. Ce petit garçon soucieux n'avait rien en commun avec les enfants de son âge et payait cher ses différences. Il a pourtant réussi à choisir son propre parcours de vie et à s'épanouir comme il l'entendait.

Je vous invite donc à vous installer confortablement. Fermez les yeux. Tout doucement, prenez une lente et profonde inspiration. Lorsque vous vous sentez prêt, lancez-vous. Lisez. Ne vous étonnez pas, à la fin de ce récit, si vous vous sentez troublé. Cette histoire est ahurissante.

Rodelon est né à Liège. Il n'a jamais connu sa mère. Son père était quant à lui atteint de toxicomanie et profitait de ses rares moments de lucidité pour dépenser son argent dans les casinos. Rodelon vivait donc dans la pauvreté. Il présentait des symptômes de psychopathologie liés à la toxicomanie de ses parents, comme le trouble de langage, d'anxiété et de dépression. À l'école, sa différence se remarquait très facilement par sa pauvreté et son attitude recluse. Il ne cherchait ainsi pas à rentrer en contact avec les professeurs, ne parlait pas avec les élèves. Il préférait rester seul.

Un autre détail le caractérisait. Un détail dont l'incidence n'était pas négligeable : sa chevelure. D'un blond très clair, frisée et en bataille, elle était suffisante pour déclencher les railleries des élèves de son école.

À chaque récréation, il se faisait chahuter. Les élèves criaient la même phrase, inlassablement : « Rodelon, Rodelon, Rodelon – petit-mouton ! Rodelon, Rodelon, Rodelon – petit-mouton ! »

Il ne répondait pas. Certaines insultes sont comme des missiles qui n'attendent pas de retour.

On aurait pu lui dire que ses cheveux étaient magnifiques, qu'ils étaient doux et éblouissants. On aurait pu lui dire que c'était un petit garçon adorable. On aurait pu. Il n'y avait personne.

Son malheur ne s'arrêta pas avec l'adolescence malheureusement, car en plus de ressembler à un mouton, il attrapa des boutons. Il n'était pas beau, il ne sentait pas bon. Ce n'étaient plus les critiques et les moqueries qui l'affectaient, mais la solitude. Il se sentait étranger à ce

monde qui ne voulait pas le connaître. Ce monde dans lequel il n'avait pas de soutien, pas d'oreille attentive, pas d'ami. Il était cependant capable de réfléchir.

La petite voix dans sa tête, c'était finalement la seule qui lui parlait, la seule qu'il écoutait. C'est elle qui le sauva, lorsqu'à sa majorité, il décida de s'enfuir. Pour la première fois en effet, les jeunes de son école avaient été au-delà de la parole. Trop loin.

Il en était venu à la conclusion qu'il devait rejoindre les siens.

Il partit tôt le matin, l'esprit libre, les mains vides. Rien de ce qu'il possédait chez lui ne lui était utile. Il marcha longtemps, jour et nuit. Il traversa des contrées entières. Il lui arriva de douter. Qui cherchait-il, au juste ? Il n'était plus certain.

Un jour, alors qu'il arrivait en Suisse après de longs mois d'errance, il entendit une sorte de pleur, faible et implorant. C'était un agneau coincé sous le pneu d'une voiture. Rodelon parvint à le sauver, bien que sa patte dût être sacrifiée.

Il avait pris son temps pour le soigner, lui avait confié ses angoisses et ses craintes, refoulées depuis si longtemps. L'animal, tendre, lui rendait bien plus. Ils passèrent ainsi la nuit, enlacés comme des amoureux. Au petit matin, Rodelon ne put se résoudre à l'abandonner. Les yeux du petit mouton, qui l'avait adopté, l'imploraient de rester. Une idée commença alors à germer dans la tête de notre ami. Elle arrivait tout doucement, timide, discrète, mais il ne pouvait l'ignorer.

Il décida de devenir berger. Il appela son nouvel ami Whisky, car à trois pattes, il donnait l'impression de tituber. Ensemble, ils parcoururent les montagnes suisses. Au fil de leur voyage, d'autres moutons les rejoignirent, étrangement attirés par Rodelon. Ils semblaient le choisir.

Petit à petit, il adopta les mêmes habitudes que ses fidèles amis. Tout doucement, il marcha à quatre pattes et dormit à même le sol. Il vivait en totale autarcie avec ses moutons qu'il considérait comme sa véritable famille. Comme les siens. N'ayant pas d'autre nourriture à sa portée, il goûta la paille, le foin et le maïs. C'était une chose naturelle pour lui que de s'adapter à ce nouvel environnement qui l'avait accueilli si chaleureusement.

Il vécut ainsi pendant vingt ans. Vingt ans de bonheur, de liberté, d'amour et de fraternité. Il avait vu certains de ses amis mourir, d'autres naître. Il avait compris le sens de la vie, qui n'était pas de réussir, mais d'être heureux. Heureux comme on souhaite l'être. Et lui, ce qui l'avait sauvé, c'était de vivre avec des moutons.

Malheureusement, toute bonne chose a une fin. Toute vie, aussi.

Un beau jour de printemps, alors qu'il jouait à saute-mouton avec ses amis moutons, Whisky tomba dans le ravin. Instinctivement, tous les moutons se redressèrent, y compris Rodelon. Ce qui se passa ensuite, vous pouvez le deviner. En tout cas si vous avez été attentif à l'introduction de cette histoire.

Reprenons.

Whisky tomba dans le ravin. Aussitôt, un autre mouton le suivit. Et puis un autre. Et encore un autre. Très

vite, il ne resta plus que Rodelon. Il n'hésita pas. Il sauta à son tour, car il s'était pris pour un mouton.

C'est donc ici que prend fin la vie de ce jeune homme. Certes, sa mort fut tragique. Certes, il est mort alors qu'il avait encore toute la vie devant lui. Mais quelle vie l'attendait ? Qu'est-ce qu'avoir toute la vie devant soi ? Sa vie, il l'avait vécue, et son bonheur, il l'avait signé en suivant ses amis.

La morale de cette histoire, outre le fait qu'il faut faire attention à ses enfants et respecter ses camarades de classe, est que le bonheur ne dépend que de nous. Nous choisissons la voie qui nous rend heureux, et peu importe de quelle nature elle est, elle reste la seule qu'il nous faut écouter.

Clara Ghuysen

Kleiner Gustav

aus dem Französischen von
Bettina Bach

Sagt Ihnen „Die Schafe des Panurge“ etwas, ein Text von François Rabelais?

Er handelt von Panurges Streit mit einem Schafhändler. Um sich an ihm zu rächen, kauft Panurge eins seiner Tiere und wirft es ins Meer. Die Freunde dieses Schafs, die es gewohnt waren, seinem Beispiel zu folgen, sprangen eines nach dem anderen hinterher. Seither bezeichnet der französische Ausdruck „Schaf des Panurge“ einen Menschen, der einen anderen automatisch und unhinterfragt nachahmt.

Für die Integration in die Gesellschaft, die immer höhere Anforderungen an die Jugendlichen stellt, ist es unerlässlich, dass sie einer Mode folgen. Vor allem in der Oberstufe muss man seinen Mitschülern ähneln und die Norm oder das, was man dafür hält, erfüllen. Diese Jugendlichen könnte man „Schafe des Panurge“ nennen. Leider führt ihr Bedürfnis, „wie die anderen“ zu sein, zu Mobbing auf den Pausenhöfen. Denn die Schüler folgen ihren Anführern völlig unbedarft und räumen dabei höchstwahrscheinlich dem eigenen Ruf einen höheren Stellenwert ein als dem Wohlergehen potenzieller Opfer.

In der folgenden Geschichte werden Sie den kleinen Gustav kennenlernen, ein Mobbingopfer. Als Kind war Gustav ängstlich, er hatte nichts mit Gleichaltrigen gemeinsam, und das kam ihm teuer zu stehen. Dennoch gelang es ihm, seinen eigenen Weg im Leben zu gehen und sich so zu entfalten, wie er es für richtig hielt.

Machen Sie es sich bequem. Schließen Sie die Augen. Dann, sachte, atmen Sie tief und langsam ein. Wenn Sie so weit sind, legen Sie los. Lesen Sie. Machen Sie sich da-

rauf gefasst, zum Schluss verwirrt zu sein. Es ist wirklich eine verblüffende Geschichte.

Gustav wurde in Lüttich geboren. Seine Mutter lernte er nie kennen. Doch sein Vater war ein Drogensüchtiger, der seine seltenen Momente der Klarheit darauf verwandte, sein Geld im Spielcasino zu vergeuden. Der kleine Gustav wuchs also mittellos auf. Er hatte Sprachstörungen, Ängste und Depressionen, alles psychologische Probleme, die mit dem Suchtverhalten seiner Eltern zusammenhingen. Seiner Armut und Verschlossenheit wegen sprang sein Anderssein in der Schule ins Auge. Er bemühte sich nicht, Kontakt mit den Lehrern aufzunehmen, redete nicht mit seinen Mitschülern. Lieber blieb er allein.

Eine weitere Eigenschaft zeichnete ihn aus. Eine Eigenschaft, die nicht unerhebliche Auswirkungen haben sollte: sein Haar. Er hatte weißblondes, gelocktes und strubbeliges Haar, und allein schon deshalb wurde er zum Gespött seiner Mitschüler.

In jeder Pause wurde er gehänselt. Ohne Unterlass riefen die anderen den immergleichen Satz: „Kleiner Gustav, Gustav, Gustav – das Scha-af! Kleiner Gustav, Gustav, Gustav – das Scha-af!“

Er reagierte nicht darauf. Manche Beleidigungen sind Projektile, auf die es keine Erwiderung gibt.

Dabei hätte man auch sagen können, dass er wunderschöne, weiche und glänzende Haare hatte. Man hätte ihm sagen können, dass er ein süßer kleiner Junge war. Auch das wäre möglich gewesen. Aber keiner tat es.

Leider fand sein Unglück in der Pubertät kein Ende, denn nicht nur sah er aus wie ein Schaf, er bekam auch noch Pickel. Er war nicht hübsch, er roch nicht gut. Nun setzten ihm nicht mehr die Kritik und die Hänseleien zu, sondern die Einsamkeit. Ihm war diese Welt fremd, die nichts von ihm wissen wollte. Die Welt, in der niemand ihn unterstützte, niemand ihm zuhörte, in der er keinen Freund hatte. Aber denken konnte er.

In seinem Kopf war eine leise Stimme, die einzige, die mit ihm redete, die einzige, auf die er hörte. Sie war seine Rettung, als er volljährig wurde und beschloss fortzugehen. Tatsächlich waren die Jugendlichen an seiner Schule erstmals zu weit gegangen. Sie hatten es nicht bei Worten bewenden lassen.

Daraus zog er den Schluss, dass es Zeit war, sich seinesgleichen anzuschließen.

Er brach am frühen Morgen auf, unbeschwert, mit leeren Händen. Nichts von dem, was er zu Hause besessen hatte, war noch von Nutzen. Er lief lange Zeit, Tag und Nacht, durchquerte ganze Landstriche. Gelegentlich kamen ihm Zweifel. Nach wem war er eigentlich auf der Suche? Er wusste es nicht mehr.

Eines Tages, als er nach monatelangen Irrungen in die Schweiz kam, hörte er so etwas wie Weinen, schwach und flehentlich. Es war ein unter einem Autoreifen eingeklemmtes Lämmchen. Gustav konnte es befreien, doch das Bein des Tiers musste geopfert werden.

Er nahm sich Zeit, versorgte das Lamm sorgfältig und vertraute ihm dabei seine lange verdrängten Befürchtungen und Ängste an. Das sanfte Tier lohnte es ihm

tausendfach. In der Nacht kuschelten sie sich aneinander wie ein Liebespaar. Am Morgen brachte Gustav es nicht übers Herz, das Lämmchen, das ihn angenommen hatte, allein zurückzulassen. Mit dem Blick flehte es ihn an, es nicht zu verlassen. Da nistete sich langsam ein Gedanke in den Kopf unseres Freundes ein. Es war ein zaghafter, schüchterner und unaufdringlicher Gedanke, doch er ließ sich nicht vertreiben.

Er beschloss, Schäfer zu werden. Seinen neuen Freund nannte er Whisky, denn mit seinen drei Beinen sah er aus, als torkelte er. Gemeinsam streiften sie durch die Schweizer Berge. Unterwegs gesellten sich immer mehr Schafe zu ihnen, als fühlten sie sich mysteriöserweise zu Gustav hingezogen. Als würden sie sich für ihn entscheiden.

Im Lauf der Zeit nahm er die Gewohnheiten seiner treuen Freunde an. Er ging auf allen Vieren und legte sich zum Schlafen auf den nackten Boden. Zusammen mit den Schafen, die er als seine wahre Familie, als die Seinen, betrachtete, lebte er völlig unabhängig. Da nichts anderes in Reichweite war, fing er an, Stroh, Heu und Mais zu essen. Es war selbstverständlich für ihn, sich an die neue Umgebung anzupassen, die ihn so warmherzig aufgenommen hatte.

Zwanzig Jahre vergingen. Zwanzig Jahre des Glücks, der Freiheit, der Liebe und Brüderlichkeit. Er sah manche seiner Freunde sterben, andere geboren werden. Er erkannte, dass der Sinn des Lebens nicht darin besteht, erfolgreich zu sein, sondern glücklich. So glücklich, wie es nur irgend geht. Und für ihn war es die Rettung gewesen, unter Schafen zu leben.

Doch leider geht alles einmal zu Ende. Auch das Leben.

Eines schönen Frühlingstages, als er mit seinen Freunden Bockspringen spielte, fiel Whisky in eine Schlucht. Instinktiv sahen alle anderen Schafe auf, auch Gustav. Wie es weiterging, können Sie sich denken. Zumindest, wenn Sie den Anfang der Geschichte aufmerksam gelesen haben.

Was geschah also?

Whisky fiel in die Schlucht. Sogleich sprang ihm das erste Schaf hinterher. Und noch eines. Und ein weiteres. Bald war keines mehr übrig, außer Gustav. Ohne zu zögern folgte er ebenfalls, schließlich hielt er sich für ein Schaf.

So fand das Leben dieses jungen Mannes ein Ende. Ja, sein Tod war tragisch. Ja, er starb, obwohl er noch das ganze Leben vor sich hatte. Doch was wäre das für ein Leben gewesen? Was heißt es schon, das Leben vor sich zu haben? Sein Leben hatte er gelebt, und sein Glück lag darin, seinen Freunden zu folgen, ohne Frage.

Die Moral von der Geschichte ist natürlich, dass man gut auf seine Kinder aufpassen und seine Mitschüler achten soll, vor allem aber, dass man sein Glück selbst in der Hand hat. Wir selbst wählen den Weg, der uns glücklich macht, und ganz egal, was es für einer ist, wir sollten keinem anderen folgen.

Clara Ghuysen

Jan-Jacob

Uit het Frans vertaald door
Liesbeth van Nes

Ken je ‘de schapen van Panurge’, een door François Rabelais geschreven tekst?

In dit verhaal maakt Panurge ruzie met een schapenhandelaar. Om wraak te nemen op de man besluit hij een dier van hem te kopen en het in zee te gooien. Zijn kameraadjes waren gewend zijn voorbeeld te volgen en sprongen het een na het ander het water in. Daar komt de Franse uitdrukking ‘*een schaap van Panurge*’ vandaan voor iemand die instinctief en zonder zich iets af te vragen anderen volgt.

Mode is voor jonge mensen een onontbeerlijk verschijnsel om in de maatschappij te kunnen integreren, iets wat steeds noodzakelijker wordt. Vooral in het middelbaar onderwijs heeft de scholier er behoefte aan op anderen te lijken en zich te houden aan wat hij denkt dat de norm is. Deze jongeren kun je ‘schapen van Panurge’ noemen. Ongelukkig genoeg is deze behoefte om ‘net als de anderen’ te zijn de bron van het pestprobleem op schoolpleinen. Naïef als ze zijn volgen de leerlingen inderdaad de leiders en vinden hun eigen reputatie waarschijnlijk belangrijker dan het welzijn van mogelijke slachtoffers.

In dit verhaal ontmoet je Jan-Jacob, een slachtoffer van pesterijen. Dit zorgelijke jongetje had niets gemeen met de kinderen van zijn leeftijd en dat verschil kwam hem duur te staan. Toch is hij erin geslaagd zijn eigen levenspad uit te stippelen en zich te ontwikkelen zoals hij dat van plan was.

Ga er dus maar eens gemakkelijk bij zitten. Doe je ogen dicht. Haal heel rustig en langzaam een keer diep adem. Als je er klaar voor bent, begin dan maar. Lees.

Wees niet verwonderd als je aan het eind van dit verhaal in verwarring bent. Het is een verbijsterende geschiedenis.

Jan-Jacob werd in Luik geboren. Hij heeft zijn moeder nooit gekend. Zijn vader was een drugsverslaafde die de zeldzame momenten van helderheid benutte om zijn geld in casino's uit te geven. Jan-Jacob leefde dus in armoede. Hij vertoonde symptomen van psychische problemen die met de verslaving van zijn ouders verband hielden, zoals taalstoornissen, angst en depressie. Op school viel hij op door zijn armoede en zijn teruggetrokken houding. Hij probeerde bijvoorbeeld geen contact te leggen met zijn leraren, praatte niet met zijn medeleerlingen. Hij was liever alleen.

Nog een detail was kenmerkend voor hem. Een detail dat niet zonder gevolgen bleef: zijn haardos. De lichtblonde warrige krullenbol was voldoende om leerlingen op zijn school tot hatelijkheden aan te zetten.

In elke pauze werd hij uitgeroepen. De leerlingen blènden onvermoeibaar hetzelfde: 'Jan-Jacob, Jan-Jacob, het schaapje Jan-Jaap! Jan-Jacob, Jan-Jacob, het schaapje Jan-Jaap!'

Hij gaf geen antwoord. Sommige beledigingen zijn projectielen die geen weerwoord verwachten. Iemand had hem kunnen zeggen dat hij prachtig, zacht en glanzend haar had. Iemand had hem kunnen zeggen dat hij een schattig jongetje was. Dat had gekund. Niemand deed het. Helaas eindigde zijn ongeluk niet met het puberen, want behalve dat hij op een schaap leek, begon hij ook nog puistjes te krijgen. Hij was niet knap, hij rook niet lekker. Hij werd nu niet meer door kritiek en spot geplaagd,

maar door eenzaamheid. Hij voelde dat hij niet behoorde tot deze wereld, die hem niet wilde kennen. Een wereld waarin hij geen steun, geen luisterend oor, geen vriend had. Toch was hij in staat tot nadenken.

Het stemmetje in zijn hoofd was uiteindelijk het enige dat tegen hem praatte, het enige waar hij naar luisterde. Het redde hem, toen hij meerderjarig werd en besloot te vluchten. Voor het eerst hadden de kinderen op school het niet bij woorden gelaten. Ze waren te ver gegaan.

Hij was tot de conclusie gekomen dat hij zich bij zijn soortgenoten moest voegen.

Hij vertrok vroeg in de ochtend, onbekommerd en met lege handen. Niets van wat hij thuis had, bezat enig nut. Hij liep lange tijd, 's nachts en overdag. Hij doorkruiste hele landstreken. Soms twijfelde hij. Wat zocht hij precies? Hij wist het niet meer.

Op een dag, toen hij na lange maanden dwalen aankwam in Zwitserland, hoorde hij een soort snik, zwak en smekend. Het was een lammetje dat onder een autoband vastzat. Jan-Jacob wist het te redden, hoewel het pootje opgeofferd moest worden.

Hij had de tijd genomen om het te verzorgen en het intussen al zijn angsten en vrezen toevertrouwd, die hij zo lang had weggedrukt. Het schattige beestje gaf hem er een heleboel voor terug. Omstrengeld als twee verliefden brachten ze de nacht door. De volgende ochtend was Jan-Jacob er niet toe in staat het achter te laten. De ogen van het schaapje, dat zich aan hem had gehecht, smeekten hem te blijven. In het hoofd van onze vriend begon toen een idee te ontkiemen. Het kwam heel voorzichtig,

bedeesd en onopvallend in hem op, maar hij kon het niet negeren.

Hij besloot herder te worden. Zijn nieuwe vriend noemde hij Whisky, want op drie pootjes wekte hij de indruk te waggelen. Samen trokken ze door de Zwitserse bergen. In de loop van hun reis voegden zich andere schapen bij hen, die zich vreemd genoeg tot Jan-Jacob aangetrokken voelden. Ze leken voor hem te kiezen.

Gaandeweg nam hij de gewoontes van zijn trouwe vrienden over. Geleidelijk aan begon hij op vier poten te lopen en op de grond te slapen. Hij leefde volkomen zelfvoorzienend met zijn schapen, die hij beschouwde als zijn echte familie. Als zijn soortgenoten. Omdat hij geen ander voedsel tot zijn beschikking had, maakte hij kennis met stro, hooi en mais. Voor hem was het iets natuurlijks zich aan te passen aan deze nieuwe omgeving, die hem zo hartelijk had ontvangen.

Zo leefde hij twintig jaar. Twintig jaar van geluk, vrijheid, liefde en broederschap. Hij had sommige van zijn vrienden zien sterven, andere geboren zien worden. Hij had begrepen dat de zin van het leven niet was om te slagen maar om gelukkig te zijn. Zo gelukkig als je maar kunt zijn. En het leven met de schapen was wat hem had gered.

Helaas kennen alle goede dingen een einde. Ook elk leven.

Toen Whisky op een mooie lentedag schaapje-over met zijn vrienden speelde, viel hij in het ravijn. Instinctief keken alle schapen op, inclusief Jan-Jacob. Wat er vervolgens

gebeurde, kun je raden. In ieder geval als je hebt opgelet bij het begin van dit verhaal.

Dus.

Whisky viel in het ravijn. Meteen volgde hem een ander schaap. En toen nog een. En nog een. Na heel korte tijd was alleen Jan-Jacob nog over. Hij aarzelde niet. Hij sprong op zijn beurt, omdat hij zich beschouwde als een schaap.

Hier eindigde het leven van de jongeman. Zijn dood was tragisch, zeker. Hij ging dood toen hij zijn hele leven nog voor zich had, zeker. Maar wat voor leven wachtte hem? Wat betekent het om je hele leven voor je te hebben? Zijn leven had hij geleefd en zijn geluk had hij bezegeld door zijn vrienden te volgen.

De moraal van dit verhaal is dat we natuurlijk op onze kinderen moeten letten en onze klasgenootjes moeten respecteren, maar vooral dat het geluk alleen van onszelf afhangt. Wij kiezen de weg die ons gelukkig maakt, en het is van weinig belang wat dat voor een weg is, maar van groot belang om hem in het oog te houden.



17 ans, Grivegnée

Céline Coenen

Le coup final

La peur m'envahit, je suis submergé, je ne contrôle plus rien... où suis-je ? Tout est noir, je ne sens plus rien ; pas même mon corps. Suis-je toujours bien réel, ou tout ceci n'est-il qu'un terrible cauchemar duquel je vais me réveiller d'un moment à l'autre ? Impossible à savoir... Tout ce que je sais, c'est qu'il a gagné. Qu'il soit fictif ou non, il était le vainqueur bien avant que le jeu ne commence. Comment peut-on lutter contre un joueur qui a déjà plusieurs coups d'avance ? Dès que je suis entré dans son petit manège en acceptant de lui parler, il savait qu'il gagnerait.

Il a toujours été à mes côtés lors des sombres périodes de mon existence. Tout a commencé lors de mon enfance, lorsque mon seul ami n'était autre que ma propre personne.

Comme bon nombre de mes comparses, j'avais alors élaboré un ami imaginaire à mon effigie. Bien que son visage était définitivement caractérisé asiatique comme le mien, il avait cependant des traits plus fins. Des lèvres et un nez de poupée, accompagnés de grands yeux espiègles, le définissaient. S'il avait réellement existé, il aurait été adulé pour sa beauté. Peut-être reflétait-il la personne que j'ai toujours rêvé d'être ?

Nous jouions et parlions ensemble, et même lorsque je décidais qu'il était temps que l'on se sépare, il ne partait pas. Je fermais pourtant les yeux de toutes mes forces afin de ne plus le voir, mais son image ne cessait de s'imprimer sur mes paupières. Mes cris, mes pleurs, envers ce compagnon tout droit sorti de mon imagination, avaient interpellé mes parents sans qu'ils ne s'en préoccupent

vraiment. Après tout, les enfants ont une imagination débordante n'est-ce pas ?

La plupart de ceux-ci finissent par oublier, avec le temps, cette présence futile, ou l'abandonnent lâchement une fois que cette sensation de protection qu'elle engendre n'est plus suffisamment satisfaisante. Mais même si je l'avais voulu, je n'aurais pu le délaissier : non pas parce que je ne m'y résignais pas, mais parce qu'il avait autant besoin de moi que moi de lui. Ce mirage faisait preuve d'une étonnante volonté de vivre.

Sa voix me parlait comme si elle n'était autre que ma conscience, mais au fond je savais que c'était celle de mon ami fictif qui s'était d'ailleurs vu offrir le prénom « Ho-joo ». En coréen, cela signifie « magnifique » et « maître ». Jamais quelqu'un ne pourra mieux porter ce prénom que lui. Il s'était vu attribuer une beauté extrême et en plus, il était tout aussi maître de mon esprit que moi. Ce que j'ignorais c'est que l'égalité ne lui convenait pas, Hojoo était avide de pouvoir. Pour assouvir sa soif de puissance, il devait d'abord me détruire.

Son plan était simple : m'isoler afin que personne ne puisse me venir en aide.

Combien de fois a-t-il murmuré à mon oreille que mes parents ne s'intéressaient pas à moi, que je n'étais qu'un fardeau pour eux et que je ferais mieux de disparaître de leur vie pour leur bien, mais également le mien ?

Je buvais ses paroles dans un excès de confiance dû au fait qu'il me connaissait mieux que personne. C'est à lui que je révélais mes plus grandes peurs et il s'en nourrissait sans que je le sache.

Lui qui semblait si fort avait pourtant une crainte : mes séances chez le psy. À l'adolescence, la persistance de cet être cher, invisible aux yeux des autres, devenait de plus en plus suspecte. Mes parents avaient donc décidé de me faire suivre par un professionnel. Il avait réussi à me convaincre de l'emprise et donc de l'effet néfaste qu'avait mon ami imaginaire sur moi. Hojoo avait compris que pour survivre, il devait me laisser m'épanouir seul pendant un certain moment. C'est donc ce qu'il a fait, dissipant alors tout soupçon quant à ma santé mentale autrefois douteuse.

Il est revenu seulement une fois que j'ai emménagé avec mon meilleur ami, Eden. La complicité qui nous liait faisait barrage à tous types d'épreuves depuis des années. Du moins, c'est ce que l'on pensait. Mais tout était tellement facile pour Hojoo, pour qui il suffisait de m'éloigner d'une seule personne afin de m'avoir à sa merci. Sa méthode était d'ailleurs aussi cruelle que bien pensée.

La silhouette d'Eden se laisse entrevoir à travers la porte vitrée menant à ma chambre, le lieu qui lui est interdit d'accès pour me préserver un minimum d'intimité. J'ouvre alors la porte afin de vérifier si c'est bel et bien lui. Et c'est ainsi que je l'aperçois, penché au pied de ma commode, en train d'observer de plus près une de mes photos. J'écarquille immédiatement les yeux à sa vue, sachant pertinemment de quelle photo il s'agit. Eden se tourne lentement vers moi, un sourire mesquin tracé sur ses lèvres pulpeuses.

« Tu ne m'avais jamais montré cette photo. Tu es si jeune dessus. D'ailleurs, ce dessin que tu tiens en main est vraiment joli ! Tu as du talent, dommage que toutes tes œuvres représentent ce même garçon, » dit-il calmement de sa voix saillante sans me laisser l'opportunité de répliquer.

« Merci pour tes compliments, Eden. Par contre, il me semble qu'on avait établi une règle ? » je réponds d'un air gêné, ce qui le fait rire amèrement.

« Les règles sont faites pour être brisées, n'est-ce pas ? N'es-tu donc pas heureux de me retrouver ? »

Sa façon de pencher la tête en faisant la moue m'interpelle. Mes poings se serrent, mes ongles s'enfoncent dans mes paumes, forment des croissants de lune sur ma peau. Ce comportement ressemble fortement à celui d'Hojoo et je ne suis pas prêt à y refaire face.

« Tu n'as pas l'air dans ton état normal, tu ferais mieux d'aller te reposer dans ta chambre. »

« Ce n'est pas une façon digne de fêter nos retrouvailles, » s'exclame-t-il avec une expression narquoise figée sur le visage.

« De quelles retrouvailles parles-tu ? Ça fait seulement quelques heures qu'on ne s'est pas vus. »

Eden prend soudainement l'initiative de s'approcher lentement de moi tout en m'adressant ces paroles d'un ton presque menaçant :

« Quelques heures ? Tu veux plutôt dire des années... Nous formons un tout, Chinhæ, sans moi tu ne peux pas vivre. »

Je ne reconnais plus mon meilleur ami. L'aura qui émane de lui est presque maléfique. C'est alors qu'un bruit sourd retentit dans tout l'appartement : quelqu'un vient de claquer la porte.

« Chinhae ! Tu ne devineras jamais ce qui m'est arrivé tout à l'heure ! » hurle Eden, en accourant vers moi.

Tout devient clair dans mon esprit : la personne qui vient d'entrer n'est autre qu'Eden, alors celle qui se tient à côté de moi ne peut être qu'Hojoo. Mon regard se pose sur ce dernier, attendant une réaction de sa part. Il me fait un sourire presque démoniaque avant que ses traits ne se modifient, sous mes yeux, en ceux plus distingués qui le caractérisent.

« Je t'ai manqué ? »

Cette voix rauque est bien la sienne, j'aurais pu la reconnaître entre mille. Je ne peux pas supporter l'idée de l'entendre à nouveau dans mon esprit à chaque minute s'écoulant dans cette vie. C'est alors que je m'écroule au sol sous le regard déconcerté d'Eden qui ne comprend pas la situation.

« Que se passe-t-il ? Est-ce que tu vas bien, Chinhae ? » me demande-t-il en s'agenouillant à mes côtés afin de me serrer dans ses bras musclés. Hojoo se met alors à parler dans ma tête, faisant résonner sa voix dans chaque fibre de mon corps, pourtant déjà affaibli par le choc.

« Ce cher Eden doit sûrement penser que tu es fou... peut-être qu'il n'a pas tort après tout ? Pourquoi agis-tu ainsi alors qu'il n'y a absolument rien ni personne à part toi et lui dans cet endroit ? »

Je veux repousser Eden de toutes mes forces, me sentant encore plus pris au piège dans son étreinte, et je me mets à hurler en espérant que cela effraie Hojoo et qu'il parte, en comprenant alors que je ne suis plus l'enfant vulnérable dont il a profité autrefois. En vain.

« Arrête Chinhæ ! Tu deviens fou ! » crie Eden, avant de tenter à nouveau de me maintenir en utilisant la force, cette fois, sans tendresse.

Je veux fermer les yeux pour trouver un peu de calme, mais tout ce que j'aperçois, c'est le noir impénétrable des yeux d'Hojoo.

« Eden, lâche-moi, je t'en supplie laisse-moi fuir ! » je hurle de désespoir.

Rien qu'à l'idée de l'image que je dois renvoyer à l'instant, je peux sentir le dégoût monter en moi.

« Il ne te lâchera pas, si tu veux t'en sortir tu n'as pas d'autres choix. Eden veut te faire du mal. »

Dans un élan de colère, une force surréaliste prend possession de mon être. Je repousse violemment le corps d'Eden qui atterrit contre le mur dans un bruit assourdissant. La vision d'horreur me ramène à la réalité, loin de toute cette agitation et ces vertiges que me provoque Hojoo : le corps d'Eden est tombé comme celui d'un pantin désarticulé. Le choc a été si brutal qu'il en a perdu connaissance.

Le voir dans cet état me fait monter les larmes aux yeux. Je me rapproche lentement de lui, parce que j'ai peur de le blesser à nouveau. Je veux le serrer doucement dans mes bras. Des perles d'eau salée coulent sans fin sur mes joues avant de tomber sur le visage inexpressif d'Eden.

Hojoo a gagné, il a pris le dessus sur moi. Le côté sombre que je possède vient d'agir et de blesser un des êtres les plus chers à mes yeux sans que je ne puisse rien y faire.

« Échec et mat, Chinhæ, » murmure cette voix grave que je hais tant.

Et là, tout devient noir. Mon corps n'est plus le mien, mais celui d'Hojoo.

Tout au long de mon existence cohabitée avec cet être, j'ai pensé qu'il était mon ami, et puis une menace, mais j'ignorais qu'il ne faisait que regrouper tout le mal qui sommeillait dans mes abîmes.

Jamais je ne pourrai me regarder de nouveau dans un miroir après ce que je viens de faire. Ce qui s'y reflètera sera désormais l'image d'Hojoo, pas la mienne. Je voudrais admettre que je savais qui j'étais, mais cela serait faux. Comme mon mauvais côté l'a si bien énoncé, nous formons un tout indissociable et j'ignorais ce dont il était capable. Il faut que je l'élimine, même si pour cela, je dois également me détruire. Hors de question de laisser ce monstre faire du mal à mes proches.

Une petite lumière apparaît, brisant l'obscurité qui m'entoure.

J'aperçois au loin ce que peut dorénavant voir Hojoo, avec qui je viens d'échanger les rôles. Ce qui était autrefois ma main se place délicatement autour du cou d'Eden, qui sort à peine de son état d'inconscience. Ses traits confus se tordent dans une expression d'horreur, ce qui me fait comprendre qu'Hojoo est en train de resserrer petit à petit sa poigne. Le voir dans un tel état de faiblesse me fait hurler

de toutes mes forces. Face à ce vacarme incessant dans sa tête, Hojoo est obligé de ramener ses mains auprès de sa tête pour estomper cette sensation de pression qu'il subit.

À mon tour de jouer ! Je fais le plus de bruit possible afin de le déstabiliser, ce qui a le don de marcher.

Le regard perdu d'Eden me transperce l'âme. Jamais il ne pourra me pardonner ce qui est en train de se passer.

Voyant l'état de faiblesse de son agresseur, il saisit l'opportunité qui s'offre à lui pour s'enfuir.

Mon cher ami d'enfance ne devait sûrement pas s'attendre à un tel revirement de situation. Lui qui a toujours été du côté adverse, il ignorait l'ampleur de ce qu'il me fait subir. Le voilà désormais confronté à sa réalité.

Et soudain, tout redevient normal.

« Je ne m'attendais pas à ce que tu sois si faible, Hojoo. Tu inspires la peur, mais tu ne possèdes pas la puissance nécessaire pour la maintenir » je murmure, essoufflé.

Je peux l'entendre hurler dans mon esprit et je sais au fond de moi qu'il ne mettra pas longtemps avant de reprendre le contrôle. Quand il le fera, je ne pourrai plus inverser la situation, car il sait dorénavant ce qui l'attend. Je dois agir afin qu'il ne puisse plus jamais nuire à personne.

Mon corps me conduit sans que j'aie à lui en donner l'ordre, dans la cuisine.

Je saisis fermement un couteau que je dirige vers mon poignet. Un cri strident s'échappe de mes lèvres, avant que de terribles douleurs ne se fassent ressentir dans tout mon corps.

Hojoo vient de comprendre ce que je m'apprête à faire et tente tant bien que mal de m'en empêcher. Cependant, j'ai le pouvoir de le détruire pour de bon.

Pour la première fois, je peux voir la lumière au bout du tunnel à la place de ce démon aux allures d'ange.

« Mon sort est scellé, les dés sont lancés : le sang doit couler. »

Mes paupières se scellent afin de m'épargner cette vision. Au fur et à mesure que le liquide me maintenant en vie s'échappe de mon corps, me rapprochant alors un peu plus de la mort, je peux l'entendre hurler en moi, me demandant pourquoi je fais ça. Au même moment, sa voix s'éloigne doucement et le vide s'installe. Tout est si doux, si serein. Le calme s'offre à moi et je peux enfin le saisir, et non seulement l'effleurer du bout des doigts. Oui, je suis bel et bien libre dorénavant.

Échec et mat, Hojoo.

Céline Coenen

Der letzte Zug

aus dem Französischen von
Kirsten Gleinig

Angst packt mich, streckt mich nieder, ich habe keine Kontrolle mehr ... wo bin ich? Alles ist dunkel, ich spüre nichts mehr; nicht einmal meinen Körper. Bin ich noch da, oder ist das alles nur ein schrecklicher Albtraum, aus dem ich plötzlich irgendwann erwache? Ich weiß es nicht ... Ich weiß nur, dass er gewonnen hat. Ob erfunden oder nicht, er war schon der Gewinner, bevor das Spiel begonnen hatte. Wie kann man gegen einen Spieler kämpfen, der einem mehrere Züge voraus ist? Seit ich mich auf sein Spielchen eingelassen und mit ihm gesprochen habe, wusste er, dass er gewinnen würde.

Er war schon immer bei mir, wenn das Leben sich von seiner düsteren Seite zeigte. Alles fing in meiner Kindheit an, als ich keine Freunde hatte, nur mich selbst.

Wie viele andere hatte auch ich mir darum einen Fantasiefreund zugelegt, der mir ähnelte. Obwohl er ganz eindeutig asiatisch aussah, so wie ich, hatte sein Gesicht feinere Züge. Er hatte Lippen und Nase wie eine Puppe, dazu große schelmische Augen. Wäre er real gewesen, hätte man ihn für seine Schönheit vergöttert. Vielleicht war er das Spiegelbild des Menschen, der ich immer hatte sein wollen?

Wir hatten Spaß und redeten miteinander, und selbst wenn ich beschloss, es sei an der Zeit, dass wir uns trennen, ging er nicht weg. Ich kniff mit aller Kraft die Augen zu, um ihn nicht mehr zu sehen, aber sein Bild grub sich weiter in meine Lider ein. Meine Eltern wurden aufmerksam, wenn ich wegen meines Gefährten schrie und weinte, der einfach so aus meiner Vorstellung aufgetaucht war, aber wirklich sorgen taten sie sich nicht. Schließlich

haben doch alle Kinder eine überschäumende Fantasie, oder etwa nicht?

Die meisten vergessen irgendwann im Lauf der Zeit ihren überflüssigen Begleiter oder lassen ihn feige fallen, wenn sie sich nicht mehr ausreichend von ihm geschützt fühlen. Doch selbst wenn ich gewollt hätte, hätte ich ihn nicht im Stich lassen können: nicht, weil ich mich nicht damit abgefunden hätte, sondern weil er mich genauso brauchte wie ich ihn. Das Phantom hatte einen erstaunlichen Lebenswillen.

Seine Stimme redete mit mir, als sei sie mein Gewissen, doch im Grunde wusste ich, dass es die Stimme meines ausgedachten Freundes war, der übrigens den Namen »Hojoo« erhalten hatte. Auf Koreanisch heißt das »wunderschön« und »Herr und Meister«. Zu niemand würde dieser Name jemals besser passen als zu ihm. Er war äußerst schön, und zudem war er ebenso sehr Herr meiner Sinne wie ich selbst. Doch ich wusste nicht, dass ihm Ebenbürtigkeit nicht passte, Hojoo war machthungrig. Und um diesen Drang zu stillen, musste er mich zerstören.

Sein Plan war einfach: mich abschotten, damit mir niemand helfen konnte.

Wie oft hat er mir ins Ohr geflüstert, meine Eltern interessierten sich nicht für mich, ich fiele ihnen nur zur Last und es sei zu ihrem und zu meinem Besten, wenn ich verschwände?

Ich sog die Worte in übersteigertem Vertrauen auf, weil er mich kannte wie kein anderer. Ihm offenbarte ich

meine größten Ängste, und er nährte sich davon, ohne dass ich es bemerkte.

Doch obwohl er so stark schien, fürchtete er eines: meine Sitzungen beim Psychologen. Dass das geliebte Wesen, das die anderen nicht sehen konnten, auch im Jugendalter bei mir blieb, erschien meinen Eltern immer verdächtiger. Darum hatten sie beschlossen, dass ich professionelle Hilfe bekam. Der Psychologe hatte es geschafft, mich von dem unglückseligen Einfluss zu überzeugen, den mein Fantasiefreund auf mich hatte. Hojoo hatte verstanden, dass ich mich entwickeln und er mich eine Weile allein lassen musste, damit er überlebte. Genau das tat er also, sodass sich jeglicher Verdacht bezüglich meiner einstmals instabilen psychischen Gesundheit zerstreute.

Nur einmal kam er zurück, als ich mit meinem besten Freund Eden zusammenzog. Wir waren seit Jahren Verbündete, egal, was wir durchzustehen hatten. So schien es zumindest. Doch für Hojoo, der mich nur von einer einzigen Person trennen musste, um mich in seine Gewalt zu bringen, war alles ganz einfach. Und sein Vorgehen dabei war ebenso grausam wie gut durchdacht.

Durch das Glas in meiner Zimmertür ist Edens Gestalt zu erahnen, dort, wo er sich nicht aufhalten darf, damit meine Privatsphäre zumindest ein wenig gewahrt bleibt. Also öffne ich die Tür, um nachzusehen, ob er es wirklich ist. Er kauert sich vor meiner Kommode und schaut sich eines meiner Fotos an. Ich reiße die Augen auf, weil ich genau weiß, um welches Foto es sich handelt. Eden dreht

sich langsam zu mir um, ein schäbiges Lächeln auf den vollen Lippen.

»Das Foto hattest du mir nie gezeigt. Du bist so jung darauf. Übrigens, die Zeichnung da in deiner Hand ist wirklich hübsch! Du hast Talent, schade nur, dass alle Bilder immer denselben Jungen darstellen«, sagt er gelassen in spitzem Tonfall, der keine Widerrede duldet.

»Danke für das Kompliment, Eden. Aber hatten wir nicht eine Regel vereinbart?«, antworte ich betreten, woraufhin er bitter lacht.

»Regeln sind dazu da, gebrochen zu werden, oder? Freust du dich denn nicht, mich wiederzusehen?«

Die Art, wie er den Kopf schief legt und einen Flunsch zieht, lässt mich aufmerken. Ich balle die Fäuste, meine Fingernägel graben sich in die Hand und bilden Halbmonde auf der Haut. Eden verhält sich so wie Hojoo, und ich bin nicht in der Lage, mich dem erneut zu stellen.

»Du wirkst irgendwie anders als sonst, vielleicht gehst du besser in dein Zimmer und ruhst dich etwas aus.«

»Das ist aber keine angemessene Art und Weise, unser Wiedersehen zu feiern«, ruft er aus, ein spöttischer Ausdruck gefriert auf seinem Gesicht.

»Von welchem Wiedersehen redest du? Wir haben uns doch erst vor ein paar Stunden gesehen.«

Plötzlich kommt Eden langsam zu mir herüber, während er beinahe drohend weiter auf mich einredet:

»Ein paar Stunden? Du meinst wohl eher Jahre ... Wir sind eine Einheit, Chinhae, ohne mich kannst du nicht leben.«

Ich erkenne meinen besten Freund nicht wieder. Er strahlt fast etwas Unheilvolles aus. Da ertönt ein dumpfes Geräusch in der Wohnung: jemand hat die Tür zugeschlagen.

»Chinhae! Du ahnst nicht, was mir gerade passiert ist!«, schreit Eden und kommt schnell auf mich zu.

Da wird mir alles klar: Die Person, die gerade hereingekommen ist, ist niemand anderes als Eden, sodass die Person neben mir nur Hojoo sein kann. Ich schaue ihn an, warte auf eine Reaktion von ihm. Er lächelt mich an, fast dämonisch, bevor sein Gesicht sich vor meinen Augen wandelt und die charakteristischen Züge annimmt.

»Hab ich dir gefehlt?«

Die heisere Stimme, das ist seine, ich hätte sie unter Tausenden erkannt. Ich ertrage die Vorstellung nicht, ihn wieder unablässig in meinem Geist zu hören, und breche auf dem Boden zusammen vor den verwirrten Augen von Eden, der nicht begreift, was vor sich geht.

»Was ist los? Geht's dir gut, Chinhae?«, fragt er mich und kniet sich neben mich, um mich in seine muskulösen Arme zu nehmen. Da fängt Hojoo an, in meinem Kopf zu reden und seine Stimme in jeder Faser meines durch den Schock bereits geschwächten Körpers widerhallen zu lassen.

»Dieser Eden glaubt bestimmt, du bist verrückt ... und vielleicht hat er sogar recht? Warum verhältst du dich so, wo doch nichts und niemand hier ist außer dir und ihm?«

Ich will Eden mit aller Kraft zurückdrängen, weil ich mich in seiner Umarmung noch mehr in der Falle fühle, und ich fange an zu schreien in der Hoffnung, Hojoo

damit so zu erschrecken, dass er weggeht, weil er versteht, dass ich nicht mehr das verwundbare Kind bin, das er damals ausgenutzt hat. Vergeblich.

»Hör auf, Chinhae! Du wirst verrückt!«, schreit Eden, bevor er noch einmal versucht, mich festzuhalten, diesmal kraftvoll, nicht zärtlich.

Ich will die Augen schließen, um ein wenig Ruhe zu finden, aber alles, was ich sehe, ist das undurchdringliche Schwarz von Hojoos Augen.

»Lass mich los, Eden, ich flehe dich an, lass mich los!«, schreie ich verzweifelt.

Allein bei der Vorstellung des Bildes, das ich zurückdrängen muss, steigt die Abscheu in mir auf.

»Er wird dich nicht loslassen. Wenn du da rauskommen willst, hast du keine andere Wahl. Eden will dir schaden.«

In einem Anflug von Wut ergreift eine übernatürliche Kraft Besitz von mir. Ich stoße Edens Körper heftig weg, der laut gegen die Wand prallt. Das schreckliche Bild befördert mich wieder in die Realität zurück, weit weg von der Unruhe und dem Schwindel, die Hojoo mir verursacht: Edens Körper liegt da wie ein Hampelmann. Der Schock war so heftig, dass er in Ohnmacht gefallen ist.

Bei seinem Anblick steigen mir Tränen in die Augen. Ich nähere mich ihm ganz langsam, aus Angst, ihn noch einmal zu verletzen. Ich will ihn vorsichtig in den Arm nehmen. Salzige Tropfen laufen mir fortwährend über die Wangen, bevor sie auf Edens ausdrucksloses Gesicht fallen.

Hojoo hat gewonnen, er hat wieder die Oberhand über mich. Meine dunkle Seite hat sich gerade gezeigt

und einen meiner liebsten Menschen verletzt, ohne dass ich irgendetwas hätte tun können.

»Schachmatt, Chinhae«, raunt die tiefe Stimme, die ich so sehr hasse.

Und dann wird alles schwarz. Mein Körper gehört nicht mehr mir, sondern Hojoo.

Mein ganzes Leben, das ich mit diesem Wesen geteilt habe, dachte ich, er sei mein Freund und dann eine Bedrohung, aber ich wusste nicht, dass er nur all das Böse, das tief in mir schlummerte, vereinte.

Niemals werde ich wieder in den Spiegel schauen können nach dem, was ich gerade getan habe. Das Spiegelbild wird fortan das von Hojoo sein, nicht mein eigenes. Ich würde gerne zugeben, dass ich wusste, wer ich bin, aber das wäre falsch. Wie meine böse Seite es so gut formuliert hat, sind wir eine untrennbare Einheit, und ich wusste nicht, wozu sie fähig war. Ich muss sie vernichten, selbst wenn ich dabei auch mich selbst zerstören muss. Dieses Monster darf auf keinen Fall den Menschen schaden, die mir nahestehen.

Ein schwaches Licht scheint auf, durchbricht die Dunkelheit, die mich umgibt.

Weit entfernt erkenne ich, was Hojoo, mit dem ich gerade die Rollen getauscht habe, von nun an sehen kann. Die Hand, die einmal meine war, legt sich behutsam um den Hals von Eden, der langsam wieder zu sich kommt. Sein zunächst verwirrter Blick verzieht sich vor Entsetzen, woraus ich schließe, dass Hojoo seinen Griff nach und nach fester schließt. Ich schreie so laut ich kann, weil Eden so schwach ist. Angesichts des Höllenlärms

in seinem Kopf presst Hojoo die Hände an die Schläfen, um das Druckgefühl zu lindern.

Jetzt bin ich am Zug! Ich mache so viel Krach, wie ich nur kann, um ihn zu irritieren, was tatsächlich funktioniert.

Edens verzweifelter Blick bohrt sich in mein Herz. Niemals wird er mir verzeihen können, was hier gerade geschieht.

Als er seinen Angreifer schwächeln sieht, nutzt er die Gelegenheit und flieht.

Auf diese Wendung war mein Kindheitsfreund sicher nicht gefasst. Immer auf der anderen Seite, wusste er nicht, wie sehr er mich leiden lässt. Jetzt muss er selbst damit zurechtkommen.

Und plötzlich wird alles wieder normal.

»Ich hätte nicht damit gerechnet, dass du so schwach bist, Hojoo. Du machst einem Angst, aber du bist nicht stark genug, das durchzuhalten«, flüstere ich atemlos.

Ich höre ihn schreien in meinem Geist, und tief in mir weiß ich, dass er nicht lange brauchen wird, um die Kontrolle zurückzugewinnen. Dann werde ich die Situation nicht mehr umkehren können, denn jetzt weiß er, was ihn erwartet. Ich muss etwas tun, damit er nie wieder jemand schaden kann.

Wie von selbst lenkt mein Körper mich in die Küche.

Ich greife gezielt nach einem Messer und führe es zu meinem Handgelenk. Ein schriller Schrei kommt über meine Lippen, bevor sich fürchterliche Schmerzen in meinem ganzen Körper ausbreiten.

Hojoo hat soeben begriffen, was ich da gerade tue, und versucht mehr schlecht als recht, mich daran zu hindern. Doch ich habe die Macht, ihn endgültig zu vernichten.

Zum ersten Mal sehe ich Licht am Ende des Tunnels anstelle dieses Dämons in Engelsgestalt.

»Mein Schicksal ist besiegelt, die Würfel sind gefallen: es muss Blut fließen.«

Meine Augenlider bleiben geschlossen, um mich vor diesem Bild zu verschonen. Nach und nach, während der Saft des Lebens aus meinem Körper weicht und mich so dem Tod ein wenig näher bringt, höre ich ihn in mir schreien und mich fragen, warum ich das tue. Im selben Augenblick entfernt sich seine Stimme langsam und Leere macht sich breit. Alles ist so sanft, so entspannt. Ruhe hüllt mich ein, und endlich kann ich sie spüren und nicht nur mit den Fingerspitzen streifen. Ja, von nun an bin ich wirklich frei.

Schachmatt, Hojoo.

Céline Coenen

De laatste zet

Uit het Frans vertaald door
Gertrud Maes

Angst maakt zich van me meester, ik kom er niet meer uit, ik heb nergens meer controle over... waar ben ik? Het is helemaal donker, ik voel niets meer, zelfs mijn lichaam niet. Ben ik nog wel echt, of is dit allemaal een verschrikkelijke nachtmerrie waaruit ik elk moment kan ontwaken? Ik weet het werkelijk niet... Ik weet alleen dat hij heeft gewonnen. Of hij nou gefantaseerd is of niet, hij was al winnaar nog voor het spel begon. Hoe kun je het opnemen tegen een speler die al een paar zetten voorstaat? Zodra ik zijn intrigetje binnenstapte door met hem te praten, wist hij dat hij zou winnen.

Hij stond altijd naast me in donkere perioden in mijn leven. Het is allemaal begonnen in mijn kindertijd, toen ikzelf de enige vriend was die ik had. Net zoals veel andere kinderen had ik een vriendje verzonnen dat op mij leek. Maar hoewel zijn gezicht net als dat van mij onmiskenbaar Aziatisch was, waren zijn trekken fijner. Vooral zijn poppenlipjes en poppenneus vielen op, en zijn grote ondeugende ogen. Als hij echt had bestaan, zou hij zijn bewonderd om zijn uiterlijk. Misschien was hij een weergave van de persoon die ik altijd had willen zijn.

We speelden en praatten samen, en zelfs toen ik besloot dat het tijd was om uit elkaar te gaan, vertrok hij niet. Hoe stijf ik mijn ogen ook dichtkneep om hem niet meer te zien, toch bleef zijn beeld tegen mijn oogleden drukken. Mijn geschreeuw en gejam tegen het kameraadje dat rechtstreeks uit mijn verbeelding voortkwam, had mijn ouders beziggehouden zonder dat ze zich er echt zorgen om maakten. Kinderen hebben immers een levendige fantasie, toch?

De meesten van hen vergeten dat onbeduidende wezen na verloop van tijd, of laten hem lafhartig in de steek als ze zich niet meer beschermd door hem voelen. Maar ook al had ik dat gewild, dan nog had ik hem niet kunnen opgeven: niet omdat ik er geen vrede mee had, maar omdat hij mij net zo hard nodig had als ik hem. Die hersenschim gaf blijk van een verbazingwekkende wil om te leven.

Ik hoorde zijn stem alsof het mijn eigen geweten was, maar feitelijk wist ik dat het die van mijn fictieve vriend was, die overigens de naam 'Hojoo' had gekregen. In het Koreaans betekent dat 'geweldig' en 'meester'. Die naam zal door niemand ooit beter worden gedragen dan door hem. Hij was toebedeeld met een uitzonderlijke schoonheid en bovendien was hij evenzeer meester over mijn geest als ik. Maar ik wist niet dat die gelijkwaardigheid hem niet zinde, Hojoo was belust op macht. Om zijn machtshonger te stillen moest hij mij eerst vernietigen.

Zijn plan was simpel: me isoleren zodat niemand me te hulp kon schieten.

Hoe vaak had hij mij niet ingefluisterd dat mijn ouders zich niet voor mij interesseerden, dat ik alleen maar een last voor ze was en beter uit hun leven kon verdwijnen, voor hun bestwil, maar ook voor de mijne?

Ik zoog zijn woorden in met een overmatig vertrouwen, dat voortkwam uit het feit dat hij me beter kende dan wie ook. Hem vertrouwde ik mijn grootste angsten toe en hij voedde zich ermee zonder dat ik het wist.

Hij leek heel sterk, maar toch was hij ergens bang voor: mijn bezoeken aan een psycholoog. In mijn puberteit werd het voortbestaan van dit dierbare wezen, dat voor

anderen onzichtbaar was, steeds verdachter. Daarom hadden mijn ouders besloten me te laten begeleiden door een professional. Hij was erin geslaagd me ervan te overtuigen dat mijn denkbeeldige vriend me in zijn greep hield en daardoor een schadelijke invloed op me had. Hojoo had begrepen dat hij om te overleven mij een poosje alleen moest laten opgroeien. Dus dat deed hij, en daarmee verdreef hij iedere verdenking wat betreft mijn eerdere dubieuze geestelijke gezondheid.

Hij keerde pas terug toen ik introk bij mijn beste vriend Eden. Door onze hechte band waren we al jaren gevrijwaard van allerlei beproevingen. Tenminste dat dachten we. Maar dat maakte het allemaal heel makkelijk voor Hojoo, die me enkel hoefde af te zonderen van één persoon om me in zijn macht te hebben. Zijn werkwijze was trouwens even wreed als weldoordacht.

Edens gestalte is vaag te zien door de glazen deur van mijn kamer, die voor hem verboden terrein is om mij een minimum aan privacy te gunnen. Dus doe ik de deur open om te kijken of hij het inderdaad is. En zo tref ik hem aan: voor mijn ladekast, bezig een van mijn foto's nauwkeurig te bekijken. Zodra ik hem zie, sper ik mijn ogen wijd open, omdat ik zeker weet om welke foto het gaat. Eden draait zich langzaam naar me om, een zuinig lachje op zijn volle lippen.

'Deze foto heb je me nooit laten zien. Wat ben je daar jong op. En wat een leuke tekening heb je trouwens in je hand! Je hebt talent, jammer dat op al je tekeningen dezelfde jongen staat,' zegt hij rustig met zijn uitgespro-

ken stem, zonder me de kans te geven hem van replek te dienen.

‘Dankjewel voor je complimenten, Eden. Maar hadden wij niet een regel afgesproken?’ zeg ik met enige gêne, wat hem een bittere lach ontlokt.

‘Regels zijn er om te worden overtreden, toch? Ben je dan niet blij me weer te zien?’

De manier waarop hij verongelijkt zijn hoofd buigt, maakt wat bij me los. Ik bal mijn vuisten, mijn nagels dringen in mijn handpalmen en vormen halve maantjes in mijn vel. Dit gedrag lijkt sterk op dat van Hojoo en ik ben niet bereid dat nog eens het hoofd te bieden.

‘Je lijkt me niet in je gewone doen, ga liever een beetje uitrusten in je eigen kamer.’

‘Dat is geen waardige manier om ons weerzien te vieren,’ schampert hij luid, met een sarcastische blik.

‘Hoezo weerzien, waar heb je het over? We hebben elkaar een paar uur geleden nog gezien.’

Eden komt plotseling in beweging en loopt langzaam op me af, terwijl hij een bijna dreigende toon tegen me aanslaat: ‘Een paar uur? Jaren zul je bedoelen... Wij waren één, Chinhae, zonder mij kun je niet leven.’

Ik herken mijn beste vriend niet meer. Er gaat bijna iets boosaardigs van hem uit. Dan klinkt er een doffe klap in het appartement: iemand slaat de voordeur dicht.

‘Chinhae! Je raadt nooit wat mij net is overkomen,’ roept Eden, terwijl hij naar me toe komt rennen.

Ineens wordt alles me duidelijk: de persoon die net is binnengekomen is niemand anders dan Eden, dus kan degene die bij me staat niemand anders zijn dan Hojoo.

Mijn blik rust op hem, in afwachting van een reactie van zijn kant. Hij lacht bijna duivels naar me, voordat zijn trekken voor mijn ogen uitgesprokener, karakteristieker voor hem worden.

‘Heb je me gemist?’

Die hese stem is wel degelijk de zijne, die zou ik uit duizenden herkennen. Ik kan de gedachte niet verdragen die weer in mijn hoofd te horen, elke minuut die in dit leven verstrijkt. Daardoor zak ik in elkaar op de grond, onder de onthutste blik van Eden, die er niets van begrijpt.

‘Wat is er aan de hand? Gaat het, Chinhae?’ vraagt hij, en hij knielt naast me neer en neemt me in zijn gespierde armen. Dan begint Hojoo in mijn hoofd te praten en zijn stem weerklinkt in elke vezel van mijn lichaam, dat toch al verzwakt is door de schok.

‘Die beste Eden denkt vast en zeker dat je gek bent... misschien heeft hij niet eens ongelijk. Waarom doe je zo, terwijl hier absoluut niets of niemand is behalve jij en hij?’

Ik wil Eden uit alle macht wegduwen, omdat ik in zijn armen nog meer het gevoel heb dat ik in de val zit, en ik begin te schreeuwen in de hoop dat dat Hojoo afschrikt en hij weggaat, dat hij begrijpt dat ik niet meer het kwetsbare kind ben van wie hij vroeger misbruik maakte. Tevergeefs.

‘Hou op, Chinhae! Je wordt gek!’ roept Eden, en weer probeert hij me vast te houden, nu met kracht en zonder tederheid.

Ik wil mijn ogen sluiten om een beetje kalmte te vinden, maar alles wat ik zie is het ondoordringbare zwart van Hojoos ogen.

‘Eden, laat me los, please please, laat me vluchten!’ schreeuw ik uit wanhoop.

Alleen al bij de gedachte aan de aanblik die ik op dit moment bied, voel ik walging in me opkomen.

‘Hij zal je niet loslaten, als je hieruit wilt komen, heb je geen andere keus. Eden wil je kwaad doen.’

In een golf van razernij neemt een surrealistische kracht bezit van me. Met geweld duw ik Edens lichaam weg, dat met een doffe klap tegen de muur smakt. Het afschuwelijke beeld brengt me terug in de werkelijkheid, ver van alle gejaagdheid en verdwazing die Hojoo bij me teweegbrengt: Edens lichaam is neergeploft als een trekpop. De klap was zo hard dat hij buiten bewustzijn is geraakt.

Als ik hem zo zie, springen de tranen me in de ogen. Langzaam kruip ik naar hem toe, omdat ik bang ben dat ik hem opnieuw pijn zal doen. Ik wil hem voorzichtig in mijn armen nemen. Zoute druppels rollen onophoudelijk over mijn wangen en vallen op Edens uitdrukingsloze gezicht.

Hojoo heeft gewonnen, hij heeft me verslagen. De duistere kant die ik bezit is in actie gekomen en heeft in mijn ogen een van de liefste wezens pijn gedaan, zonder dat ik er iets tegen kon doen.

‘Schaakmat, Chinhae,’ broemt de stem die ik zo haat.

Dan wordt alles zwart. Mijn lichaam is niet meer het mijne, maar dat van Hojoo.

Gedurende mijn hele leven dat ik samen was met dit wezen heb ik gedacht dat hij mijn vriend was, en daarna een bedreiging, maar ik wist niet dat hij niets anders

deed dan alle kwaad bundelen dat diep in mijn binnenste sluimerde.

Nooit zal ik meer in een spiegel kunnen kijken na wat ik zo-even heb gedaan. Van nu af aan zal Hojoos spiegelbeeld erin te zien zijn, niet dat van mij. Ik zou willen kunnen zeggen dat ik wist wie ik was, maar dat zou onwaar zijn. Zoals mijn slechte kant duidelijk heeft laten zien, vormen we een onscheidbaar geheel en ik wist niet waartoe die kant in staat was. Ik moet hem uitschakelen, zelfs als ik daarvoor mezelf moet vernietigen. Geen sprake van dat ik dit monster de mensen die me na staan kwaad laat doen.

Er verschijnt een lichtje dat de duisternis om me heen breekt.

In de verte zie ik wat Hojoo, met wie ik van rol heb gewisseld, nu kan zien. Een hand, hiervoor de mijne, legt zich zachtjes om de hals van Eden, die nog maar nauwelijks bij bewustzijn komt. Zijn verwarde gezicht vertrekt van afschuw, waardoor ik begrijp dat Hojoo langzaam harder knijpt. Als ik hem zo zwak zie, schreeuw ik het uit. Door dat onophoudelijke geschreeuw in zijn hersens moet Hojoo zijn handen naar zijn hoofd brengen om de druk die hij voelt te verminderen.

Nu is het mijn beurt! Ik maak zoveel mogelijk lawaai om hem uit zijn evenwicht te brengen, wat gelukkig werkt.

De lege blik van Eden doorboort mijn ziel. Wat er nu gaande is zal hij me nooit kunnen vergeven. Als hij de zwakte van zijn aanvaller ziet, grijpt hij die kans aan om te vluchten.

Op deze wending had mijn lieve jeugdvriendje vast niet gerekend. Omdat hij altijd aan de andere kant stond, had hij niet door wat hij mij allemaal aandeed. Nu wordt hij geconfronteerd met zijn werkelijkheid.

Plotseling wordt alles weer normaal.

‘Ik had niet verwacht dat je zo zwak zou zijn, Hojoo. Je wekt angst op, maar je hebt niet de macht die nodig is om hem in stand te houden,’ mompel ik buiten adem.

Ik kan hem in mijn hoofd tekeer horen gaan en diep vanbinnen weet ik dat hij er niet lang voor nodig zal hebben om de controle terug te krijgen. Wanneer hij dat doet, zal ik de verhouding niet meer kunnen omkeren, want hij weet inmiddels wat hij kan verwachten. Ik moet handelen om te voorkomen dat hij ooit nog iemand kwaad kan doen.

Mijn lichaam voert me naar de keuken zonder dat ik daar opdracht voor heb gegeven.

Ik grijp een mes stevig vast en beweeg het naar mijn pols. Een snerpande gil ontsnapt aan mijn lippen en een verschrikkelijke pijn schiet door mijn lichaam. Hojoo begrijpt ineens wat ik van plan ben en probeert me zo goed en zo kwaad als het gaat tegen te houden. Maar ik heb de macht om hem voor altijd te vernietigen.

Voor het eerst kan ik licht zien aan het einde van de tunnel, in plaats van die duivel met het voorkomen van een engel.

‘Mijn lot is bezegeld, de teerling is geworpen: er moet bloed vloeien.’

Mijn oogleden sluiten zich krampachtig om me die aanblik te besparen. Terwijl het vocht dat me in leven

houdt uit mijn lichaam vloeit en me zo een beetje dichterbij de dood brengt, kan ik hem vanbinnen horen schreeuwen, horen vragen waarom ik dit doe. Maar tegelijkertijd sterft zijn stem langzaam weg en ontstaat de leegte. Alles is zo zacht, zo sereen. De stilte biedt zich aan, eindelijk kan ik die grijpen en niet alleen maar met mijn vinger toppen beroeren. Ja, vanaf nu ben ik écht vrij.

Schaakmat, Hojoo.



16 ans, Grivegnée

Alix Giet

Liberté

6 mai

Vivre ou rester ? Telle est la question, rester piégée ici ou s'enfuir, partir. Telles sont mes seules options. Mon époux, mon roi, semble parfait aux yeux de la population. Seulement tout cela n'est qu'un jeu, un acte pour le public. Celui que le monde voit comme un homme parfait, pour moi, n'est qu'un tyran. Ce n'est pas lui qui règne sur moi, ce sont ses poings. Ils me frappent sans relâche, ils ne s'arrêtent jamais. Du soir au matin, du matin au soir, que ce soit par ses mains ou par ses paroles, en privé ou devant les domestiques, je souffre à cause de lui. On m'impose le port de longues manches et de cols roulés pour dissimuler mes blessures, quand cela ne peut pas être caché, je suis maquillée par des experts pour absolument tout masquer. Je ne peux jamais sortir seule, je risquerais de parler, de salir l'image dorée de mon époux.

Mais aujourd'hui, je suis enceinte.

Si j'accouche de cet enfant, je ne pourrais jamais plus partir. C'est ma seule et unique chance. Que ce soit pour moi ou pour mon bébé, il faut que je parte avant que l'on découvre ma condition et qu'il soit trop tard.

C'est décidé. Je m'en vais. Par n'importe quel moyen, je partirai. Il faut que j'établisse un plan parfait, sans aucune faille. Je vais être libre.

7 mai

J'ai établi mon plan. Je vais aller chez le docteur. Il sera mon complice. Je simulerai, je serai soudainement frappée d'un mal inconnu que seul ce docteur pourra soigner. C'est pendant cette visite que je pourrai m'échapper.

La fête du roi approche. Pendant cette journée, toute la population se rend sur la place principale de la capitale. Pendant cette fête, toutes les activités sont interdites. Seuls les malades n'y assistent pas. Ils doivent rester chez eux tout seuls en espérant ne pas avoir besoin d'aide parce qu'aucun médecin ne leur viendrait en aide. Ce sera mon cas cette année. Personne ne viendra me chercher pendant ces vingt-quatre heures. Quelle ironie que la reine s'enfuit pendant la fête du roi !

8 mai

Je suis passée voir un cuisinier du bas peuple, j'aurai ma commande de provisions dans deux jours. J'ai hâte. Dans deux jours, je suis libre.

9 mai

Je me repose. Demain, j'aurai besoin d'énergie pour mon long voyage. De plus, je dois jouer la comédie, prétendre que je suis malade. C'est crucial. Je ne sais pas si j'arriverai à dormir. Demain, je suis enfin libre, après cinq ans de souffrance. J'ai enfin trouvé le courage.

10 mai

Dernière fois que j'écris entre ces quatre murs. Réussir à tout prix. Quoiqu'il arrive, je ne reviendrai jamais ici.

Ça y est, tout a bien fonctionné. Je ne suis plus dans ma prison dorée. Je m'éloigne de plus en plus de ma terre natale. Je vois ce que j'ai laissé derrière moi devenir de plus en plus petit au fil que je m'échappe.

Plus rien ne peut m'arrêter. Plus de limites, plus de règles. Ça y est. C'est ça la liberté.

J'ai vingt-quatre heures d'avance. Je dois me dépêcher, gagner le plus de terrain possible avant d'être poursuivie par les sbires de mon mari. Vu mon insubordination, ils ne me laisseraient pas vivre. Je suis gagnante de toute façon.

Peut-être que, parce que je porte en moi le futur roi, le fils de ce tyran, ils me laisseront vivre. Mais ce ne serait pas vivre, ce serait survivre. Et je ne peux plus, je ne survivrai pas. J'ai peur. Peur de qui de quoi ? Peur de ce qu'on me fera si j'échoue, mais aussi, peur de l'inconnu. Je ne connais pas l'endroit où je me rends, je n'ai jamais rien connu d'autre que ma prison.

Les heures défilent et je gagne du terrain. J'avais prévu d'être arrivée à ma destination avant la fin de mes vingt-quatre heures de liberté assurée. J'y suis arrivée, avec une heure d'avance. C'est parfait, je vais aller me cacher dans un coin pour ne pas être remarquée. J'imagine la vie que je vais pouvoir avoir, libre, heureuse même. Normalement, tout devrait aller. Il est dix-neuf heures trente. Je vais dormir quelques heures.

11 mai

Il est une heure trente du matin. Je reprends ma course contre la montre. Même si aujourd'hui elle est contre mon mari, mon pays.

À cette heure-ci, les gens sont déjà partis à ma recherche. Normalement, ils ne connaissent pas ma destination. Ils ne savent donc pas dans quel sens partir. C'est à mon avantage. Ils doivent être tous partis dans

des directions différentes. Avec un peu de chance, les plus lents seront ceux à ma poursuite.

Si je ne reviens jamais, je serai traitée de traîtresse, de putain. Ou peut-être ne vont-ils pas vouloir oser dire que le roi s'est trompé sur son choix d'épouse. Non. Le roi ne peut pas se tromper. Il me feront sûrement passer pour morte.

C'est ce qu'ils feront. À coup sûr.

Cela m'attriste pour les quelques proches qui me restaient, comme mes parents aveuglés par l'adoration qu'ils portent à mon tortionnaire. En effet, je leur ai raconté ce qu'il me faisait endurer, mais ils ne me croyaient pas. Ils me disaient que je dramatisais. Que mon époux était parfait et que je n'aurais pas pu rêver mieux. Si seulement ils m'avaient crue.

Il est midi, je vais m'arrêter dans un verger et prendre quelques pommes. Si je suis chanceuse, le fermier sera chez lui et ne me verra pas. Je ne suis pas encore totalement libre, je n'ai pas encore quitté le pays. Seule avec moi-même, ou presque, je me rappelle de mon passé et m'imagine un futur pour moi, pour nous.

Maintenant que j'ai pu manger, je peux reprendre ma course. Plus que quelques heures de route avant la liberté totale. Le pays où je me rends n'est pas en accord avec le régime de mon mari. Là bas, je sais que je serai saine et sauve. Ils m'accepteront dans leurs murs, je n'en doute pas.

Il est seize heures. Dans deux heures, j'y suis. Je suis tellement excitée que je n'ai jamais été aussi rapide. Le vent siffle dans mes oreilles.

Il ne me reste qu'une heure de route, quand soudain j'aperçois les sbires du roi à mes trousses. J'accélère. La liberté est à portée de mes doigts. Ce serait trop bête d'être attrapée maintenant. Je les entends me crier après. Je ne les écoute pas, ils sont trop loin et cela ne m'intéresse pas. Ils n'ont rien à me dire, ne peuvent me faire aucune promesse et n'ont rien à m'offrir. Qu'ils aillent au diable. Vu leurs uniformes, ils ne viennent pas de la capitale, ils doivent venir de la caserne la plus proche.

Ils gagnent du terrain, ils ne peuvent pas m'arrêter, en tout cas pas vivante. Jamais. Ils sont encore assez loin, j'ai mes chances. Ils vont plus vite et c'est normal, c'est le roi en personne qui les a équipés. Moi, c'est un roturier qui m'a fourni ce dont j'avais besoin. J'entrevois la frontière. Tout ce que j'entends c'est le bruit de la course et les cris de mes chasseurs. Je suis telle une proie chassée par une meute de loups. La tension monte. Qui gagnera ? La biche ou les loups ?

Ils essayeront de m'avoir à tout prix. Pour le moment, ils ne réalisent pas encore qu'ils ne m'auront pas vivante. Bientôt, ils vont commencer à tirer. Je dois les éviter. À ce point, morte ou vive ne fera plus de différence. Une fois qu'ils auront commencé à tirer, ils réaliseront que je suis prête à risquer ma vie pour être libre, pour vivre. À ce moment-là, ils tireront pour tuer, car ils doivent me ramener au roi, peu importe dans quel état, tant que je suis de retour près de lui.

Je n'ai pas de quoi me défendre, et puis même, ces soldats ne font que suivre les ordres. En soi, ils ne me veulent pas de mal. Alors je n'ai pas à les blesser. Je dois juste me

contenter de les éviter, le plus longtemps possible. Je n'ai pas le choix après tout.

J'arrive à la frontière. Plus qu'un kilomètre. J'y arriverai, maintenant je peux en être sûre. Les gardes postés à la frontière ne m'ont pas encore vue. Je ne sais pas s'ils vont essayer de m'aider. Je l'espère, mais en intervenant, ils risquent d'entraîner un scandale international. En effet, en essayant de me sauver, mon mari pourrait les accuser d'aider les criminels à s'échapper. Je ne pense pas qu'ils prendront ce risque. On ne peut pas les blâmer de se protéger eux-mêmes avant toute chose. C'est ce que tout le monde ferait. Je m'en sortirai sans leur aide. Je suis assez forte. La partie la plus difficile de la course poursuite arrive, le moment où je vais devoir ralentir. Le temps que je passe la frontière, je devrai m'arrêter et montrer mes papiers. Il faut absolument que je garde assez de distance entre mes assaillants et moi pour que j'aie le temps de passer la frontière. S'ils m'attrapent avant que j'aie traversé, je devrai retourner au palais. Mais cela n'arrivera pas, jamais.

J'y suis. Je mets pied à terre. Je dois me dépêcher. Un mur c'est tout ce qui me sépare de ma liberté. Je me jette à la porte pour espérer que les gardes me laissent passer. Un homme me remarque. La procédure commence. Je lui donne mes papiers, je me retourne, mes poursuivants se rapprochent dangereusement. Je stresse, je demande à l'homme de se dépêcher. Il a ma vie entre ses mains. Mon destin repose sur sa vitesse à faire son devoir. Il prend son temps, il ne réalise sûrement pas l'importance de sa rapidité.

Il pose enfin le tampon final sur mon papier d'admission dans le pays. Il était temps, les autres ne sont plus qu'à quelques mètres. Mes chances sont minces, mais existantes. J'y crois. Toujours et encore. Je me remets en route. À ce moment-là, je pense avoir réussi. Je fonce, plus rapide que l'éclair, et je m'apprête à traverser la frontière quand soudain je sens une douleur intense dans le bas de mon dos à droite. J'ai été touchée. Cela ne doit pas m'empêcher de continuer. Je me ferai soigner quand j'aurai atteint la ville, la civilisation. Cette douleur est insoutenable, je ne sais pas si je vais pouvoir continuer. De toute façon, je suis en terre libre. Rien ne peut m'arriver, je suis libre. J'ai réussi mon objectif. Quoiqu'il arrive, je n'appartiens plus à personne.

Je sens que cette blessure est sérieuse. Je dois absolument trouver refuge quelque part et vite. Au moins, je n'ai plus les sbires de mon mari à mes trousses. Je n'ai donc plus rien à craindre. Je dois d'abord me faire soigner et ensuite rejoindre la capitale pour parler avec le leader du pays. Ma sécurité n'est pas encore totalement acquise, mais c'est tout comme.

La douleur est trop forte, je sens mes membres qui commencent à faiblir. J'ai perdu beaucoup de sang. Sûrement trop pour arriver jusqu'à ma destination. Mes forces me quittent peu à peu. J'ai peur. Mon corps me lâche.

Alix Giet

Freiheit

aus dem Französischen von
Tatjana Marwinski

6. Mai

Leben oder bleiben? Das ist die Frage, hier gefangen bleiben, oder flüchten, weggehen. Ich habe keine andere Wahl. In den Augen des Volkes ist mein Gatte, mein König, vollkommen. Doch das ist alles nur ein Spiel, Theater für das Volk. Derjenige, den alle für vollkommen halten, ist für mich nichts anderes als ein Tyrann. Nicht er herrscht über mich, sondern seine Fäuste. Sie schlagen unerbittlich und unermüdlich auf mich ein. Von abends bis morgens, von morgens bis abends, ob durch seine Hände oder seine Worte, wenn wir alleine sind oder vor der Dienerschaft, ich leide unter ihm. Ich werde dazu gezwungen, lange Ärmel und Rollkragenpullover zu tragen, um meine Verletzungen zu verbergen, und wenn sie nicht zu verbergen sind, werde ich von Experten geschminkt, bis nichts mehr zu sehen ist. Ich darf nie ohne Begleitung ausgehen, ich könnte ja reden, das strahlende Image meines Gatten beschmutzen.

Doch nun bin ich schwanger.

Wenn ich dieses Kind auf die Welt bringe, werde ich nie mehr gehen können. Es ist meine einzige Chance. Sei es für mich oder mein Kind, ich muss gehen, bevor jemand etwas bemerkt, und es zu spät ist.

Mein Entschluss ist gefasst. Ich gehe. Egal wie, ich gehe. Ich muss einen perfekten Plan ersinnen, der keine Schwachstellen aufweist. Ich werde frei sein.

7. Mai

Mein Plan steht. Ich werde zum Arzt gehen. Er wird mein Komplize sein. Ich werde so tun, als würde ich plötzlich

an einem unbekanntem Übel leiden, das nur von diesem einen Arzt behandelt werden kann. Während dieser Untersuchung werde ich fliehen können.

Das Fest des Königs naht. An jenem Tag begibt sich das ganze Volk auf den Hauptplatz der Hauptstadt. Während dieses Festes sind jegliche Aktivitäten verboten. Einzig die Kranken nehmen nicht daran teil. Sie müssen alleine zu Hause bleiben und hoffen, dass sie keine Hilfe brauchen werden, weil kein Arzt ihnen zu Hilfe kommen würde. Das wird dieses Jahr mein Fall sein. Vierundzwanzig Stunden lang wird niemand nach mir sehen. Wie ironisch, dass gerade die Königin während des Festes zu Ehren des Königs flüchtet!

8. Mai

Ich war bei einem Koch aus dem Volk, in zwei Tagen werde ich meinen Proviant geliefert bekommen. Ich kann es kaum erwarten. In zwei Tagen bin ich frei.

9. Mai

Ich ruhe mich aus. Ich werde morgen meine ganze Kraft für diese lange Reise brauchen. Außerdem muss ich eine Rolle spielen, so tun, als sei ich krank. Das ist entscheidend. Ich weiß nicht, ob ich heute Nacht schlafen kann. Morgen bin ich endlich frei, nach fünf Jahren voller Leid. Endlich habe ich den Mut gefunden.

10. Mai

Heute schreibe ich zum letzten Mal aus diesen vier Wänden. Ich muss es um jeden Preis schaffen. Egal was passiert, ich werde nie mehr hierher zurückkommen.

Es ist soweit, es hat geklappt. Ich bin meinem goldenen Käfig entkommen. Ich entferne mich immer mehr von meiner Heimat. Ich sehe, wie das, was ich hinter mir gelassen habe, immer kleiner wird, je weiter ich mich entferne.

Nichts kann mich mehr aufhalten. Keine Grenzen, keine Regeln mehr. Es ist soweit. Das ist Freiheit.

Ich habe vierundzwanzig Stunden Vorsprung. Ich muss mich beeilen, so viel Boden wie möglich gewinnen, um den Schergen meines Mannes zu entkommen. Meinen Ungehorsam würden sie mit dem Tode bestrafen. Ich gewinne, egal was passiert.

Vielleicht werden sie mich am Leben lassen, weil ich den zukünftigen König in mir trage, den Sohn dieses Tyrannen. Doch das wäre nicht leben, sondern überleben. Und ich kann nicht mehr, ich werde nicht überleben. Ich habe Angst. Angst wovor und vor wem? Angst davor, was man mir antun wird, wenn ich scheitere, aber auch Angst vor dem Unbekannten. Ich kenne den Ort nicht, an den ich fliehe, ich habe niemals etwas anderes als mein Gefängnis kennengelernt.

Die Stunden vergehen und ich baue meinen Vorsprung aus. Ich hatte vorgesehen, vor dem Ablauf der vierundzwanzig Stunden gesicherter Freiheit mein Ziel zu erreichen. Ich habe es erreicht, eine Stunde früher. Das ist perfekt, ich werde mich in einer Ecke verstecken, um

nicht aufzufallen. Ich stelle mir das Leben vor, das mir jetzt bevorsteht, frei, glücklich gar. Eigentlich müsste alles gut gehen. Es ist neunzehn Uhr dreißig. Ich werde ein paar Stunden schlafen.

11. Mai

Es ist ein Uhr dreißig morgens. Mein Wettlauf gegen die Zeit hat wieder begonnen. Auch wenn er sich heute gegen meinen Mann, gegen mein Land richtet.

Die Suche nach mir hat bereits begonnen. Eigentlich können sie nicht wissen, wohin ich geflüchtet bin. Sie werden also nicht wissen, in welche Richtung sie gehen müssen. Das ist ein Vorteil für mich. Sie sind wahrscheinlich in verschiedene Richtungen aufgebrochen. Wenn ich Glück habe, verfolgen mich die Langsameren.

Wenn ich nie mehr zurückkomme, wird man mich als Verräterin, als Nutte beschimpfen. Aber sie werden sich vielleicht nicht trauen zu sagen, dass der König sich in der Wahl seiner Gattin geirrt hat. Nein. Der König kann nicht irren. Sie werden mich sicher für tot erklären.

Ja, das werden sie tun. Ganz bestimmt.

Das macht mich für die wenigen Verwandten traurig, die mir noch geblieben sind, vor allen Dingen für meine Eltern, die ihre Verehrung für meinen Peiniger blind gemacht hat. Ich habe ihnen wohl erzählt, was er mir antat, sie haben mir aber nicht geglaubt. Sie haben mir gesagt, dass ich übertreibe. Dass mein Gatte vollkommen sei, und ich mir nichts Besseres hätte erträumen können. Wenn sie mir nur geglaubt hätten.

Es ist Mittag, ich werde auf einer Obstwiese rasten und ein paar Äpfel pflücken. Wenn ich Glück habe, ist der Bauer zu Hause und sieht mich nicht. Ganz frei bin ich noch nicht, ich habe das Land noch nicht verlassen. Allein mit mir selbst, oder fast, lasse ich meine Vergangenheit Revue passieren und stelle mir meine, unsere, Zukunft vor.

Jetzt, da ich gegessen habe, kann ich weiter. Nur noch ein paar Stunden und ich bin vollkommen frei. Das Land, in das ich fliehe, verurteilt das Regime meines Mannes. Dort bin ich gut aufgehoben, das weiß ich. Sie werden mich in ihren Mauern aufnehmen, daran habe ich keine Zweifel.

Es ist sechzehn Uhr. In zwei Stunden bin ich dort. Die Aufregung treibt mich voran. Der Wind pfeift mir um die Ohren.

Es bleibt mir noch eine Stunde bis zu meinem Ziel, als ich plötzlich die Schergen des Königs erblicke. Ich werde schneller. Die Freiheit liegt in unmittelbarer Reichweite. Es wäre zu dumm, jetzt noch eingeholt zu werden. Ich höre ihre Rufe. Ich höre nicht auf sie, sie sind zu weit weg, und sie interessieren mich nicht. Sie haben mir nichts zu sagen, können mir nichts versprechen und haben mir nichts anzubieten. Zum Teufel mit ihnen. Ihre Uniformen zeigen, dass sie nicht aus der Hauptstadt sind, sie kommen wahrscheinlich aus der nächstgelegenen Kaserne.

Sie holen auf. Sie können mich nicht aufhalten. Jedenfalls nicht lebend. Niemals. Sie sind noch ziemlich weit entfernt, ich habe noch eine Chance. Sie werden schneller,

kein Wunder, denn der König selbst hat sie ausgerüstet. Mich jedoch hat jemand aus dem einfachen Volk ausgerüstet. Ich erblicke von fern die Grenze. Ich höre die hastigen Schritte und die Schreie meiner Verfolger. Ich fühle mich wie eine Beute, die von einem Wolfsrudel verfolgt wird. Die Spannung steigt. Wer wird gewinnen? Das Reh oder die Wölfe?

Sie wollen mich aufhalten, koste es, was es wolle. Ihnen ist noch nicht bewusst, dass sie mich niemals lebend einfangen werden. Bald werden sie auf mich schießen. Ich muss ihnen ausweichen. Tot oder lebendig, das macht jetzt keinen Unterschied mehr. Wenn sie anfangen zu schießen, werden sie merken, dass ich bereit bin zu sterben, um frei zu sein, um zu leben. Dann werden sie versuchen, mich zu töten, denn sie müssen mich dem König zurückbringen, egal wie. Hauptsache ich bin wieder bei ihm.

Ich habe nichts, womit ich mich verteidigen könnte, und selbst wenn, diese Soldaten führen nur Befehle aus. Sie wollen mir eigentlich nichts Böses. Also darf ich ihnen auch nichts antun. Ich muss ihnen nur ausweichen, so lange wie möglich. Eine andere Wahl habe ich nicht.

Ich komme in die Nähe der Grenze. Nur noch einen Kilometer. Ich werde es schaffen, dessen bin ich mir jetzt sicher. Die Wachen an der Grenze haben mich noch nicht gesehen. Ich weiß nicht, ob sie mir helfen werden. Ich hoffe es, aber wenn sie eingreifen, riskieren sie einen diplomatischen Zwischenfall. Wenn sie versuchen, mich zu retten, könnte mein Mann sie beschuldigen, Kriminellen die Flucht zu ermöglichen. Ich glaube nicht, dass

sie dieses Risiko eingehen wollen. Ich kann ihnen nicht verübeln, dass sie sich vor allen Dingen selbst schützen wollen. Jeder würde das tun. Ich werde auch ohne ihre Hilfe zurechtkommen. Ich bin stark genug. Nun kommt der schwierigste Teil dieser Verfolgungsjagd, der Moment, in dem ich langsamer werden muss. Beim Überschreiten der Grenze, werde ich anhalten und meine Papiere zeigen müssen. Der Abstand zwischen meinen Verfolgern und mir muss unbedingt ausreichen, um mir das Übertreten der Grenze zu ermöglichen. Wenn sie mich einholen, bevor ich drüben bin, dann werde ich zum Palast zurückgebracht. Das wird aber nicht passieren, niemals.

Ich bin da. Ich steige ab. Ich muss mich beeilen. Nur eine Mauer trennt mich noch von der Freiheit. Ich eile zum Tor, in der Hoffnung, dass die Wachen mich durchlassen. Ein Mann bemerkt mich. Jetzt beginnt die Prozedur. Ich zeige ihm meine Papiere, drehe mich um, meine Verfolger sind nun gefährlich nah. Ich rege mich auf, bitte den Mann, sich zu beeilen. Mein Leben liegt in seinen Händen. Mein Schicksal hängt davon ab, wie schnell er seiner Pflicht nachkommt. Er nimmt sich Zeit, er merkt wahrscheinlich nicht, wie viel auf dem Spiel steht.

Endlich stempelt er meine Einreiseerlaubnis ab. Es wurde Zeit, denn die anderen sind nur noch ein paar Meter entfernt. Meine Chancen sind zwar gering, aber sie sind vorhanden. Ich glaube daran. Immer und immer wieder. Ich setze mich wieder in Gang. Jetzt habe ich es geschafft, davon bin ich überzeugt. Schnell wie der Blitz eile ich davon, ich will gerade die Grenze überschreiten, als ich einen heftigen Schmerz im rechten unteren Rü-

cken verspüre. Ich bin getroffen worden. Das sollte nichts an meinem Vorsatz ändern. Ich werde mich behandeln lassen, wenn ich die Stadt, die Zivilisation erreicht habe. Der Schmerz ist unerträglich, ich weiß nicht, ob ich weiterlaufen können. Was auch kommt, ich bin in einem freien Land. Es kann mir nichts passieren, ich bin frei. Ich habe mein Ziel erreicht. Was auch immer kommen mag, ich gehöre niemandem mehr.

Ich spüre, dass ich schwer verletzt bin. Ich muss unbedingt ein Obdach finden, und zwar schnell. Wenigstens sind mir die Schergen meines Mannes nicht mehr auf den Fersen. Ich habe also nichts mehr zu befürchten. Ich muss mich zuallererst behandeln lassen und dann zur Hauptstadt gehen, um mit dem Führer des Landes zu sprechen. Ganz sicher kann ich mich noch nicht fühlen, aber fast.

Der Schmerz ist zu heftig, ich spüre wie meine Beine nachlassen. Ich habe viel Blut verloren. Bestimmt zu viel, um an mein Ziel zu gelangen. Langsam verlassen mich meine Kräfte. Ich habe Angst. Mein Körper lässt mich im Stich.

Alix Giet

Vrijheid

Uit het Frans vertaald door
Kris Lauwerys en Isabelle Schoepen

6 mei

Leven of blijven? Dat is de vraag, hier vast blijven zitten of vluchten, vertrekken. Dat zijn de enige opties die ik heb. In de ogen van de bevolking lijkt mijn echtgenoot, mijn koning perfect. Maar dat is slechts een spel, een schijnvertoning voor het publiek. De buitenwereld beschouwt hem als een ideale man, maar voor mij is hij niet meer dan een tiran. Niet hij heerst over me, wel zijn vuisten. Die slaan me aan één stuk door, ze houden nooit op. Van de avond tot de ochtend, van de ochtend tot de avond, onder vier ogen of voor de ogen van het huispersoneel doen zijn handen of zijn woorden me pijn. Ik ben gedwongen lange mouwen en rolkragen te dragen om mijn verwondingen te verbergen, en als dat niet kan, word ik door vaklui opgelapt om alles aan het oog te onttrekken. Ik mag nooit alleen buitenkomen, ik zou kunnen praten, het gouden beeld van mijn echtgenoot kunnen bezoedelen.

Maar nu ben ik zwanger.

Als ik dit kind op de wereld zet, kom ik nooit meer weg. Dit is echt mijn enige kans. Voor mezelf of voor mijn baby, maakt niet uit, ik moet weg voordat mijn zwangerschap aan het licht komt en het te laat is.

Het staat vast. Ik ga weg. Op welke manier dan ook, ik ga weg. Ik moet een perfect plan uitwerken, zonder één zwakke plek. Ik zal vrij zijn.

7 mei

Ik heb mijn plan uitgewerkt. Ik ga naar de dokter. Hij zal mijn medeplichtige zijn. Ik zal doen alsof ik opeens aan een onbekende ziekte lijd die alleen door die dokter

kan worden verzorgd. En tijdens dat doktersbezoek zal ik kunnen ontsnappen.

Het koningsfeest is in aantocht. Op die dag komt de hele bevolking op het grootste plein van de hoofdstad bijeen. Tijdens de feestelijkheden mag niemand werken. Enkel zieken doen er niet aan mee. Die moeten alleen thuisblijven in de hoop dat ze geen hulp nodig hebben, want geen enkele dokter zou ze komen helpen. Dit jaar zal ik een van hen zijn. Tijdens dat etmaal zal niemand naar me omzien. Wat een ironie dat de koningin wegloopt tijdens het koningsfeest!

8 mei

Ik ben een kok van het gewone volk gaan opzoeken, overmorgen krijg ik mijn mondivoorraad. Ik kan haast niet wachten. Over twee dagen ben ik vrij.

9 mei

Ik rust wat. Morgen heb ik energie nodig voor mijn lange tocht. Bovendien moet ik een toneelstukje opvoeren, doen alsof ik ziek ben. Dat is van kapitaal belang. Ik weet niet of ik de slaap zal kunnen vatten. Morgen ben ik eindelijk vrij, na een lijdensweg van vijf jaar. Eindelijk heb ik de moed gevonden.

10 mei

Laatste keer dat ik tussen deze vier muren schrijf. Het moet absoluut lukken. Wat er ook gebeurt, hier kom ik nooit meer terug.

Zo, alles is naar wens verlopen. Ik zit niet meer in mijn gouden kooi. Ik laat mijn geboortegrond verder en verder achter me. Ik zie wat ik heb achtergelaten steeds kleiner worden. Niets kan me nog tegenhouden. Geen grenzen meer, geen regels meer. Het is zover. Dat is echte vrijheid.

Ik heb vierentwintig uur voorsprong. Ik moet opschieten, zoveel mogelijk terreinwinst boeken voor de handlangers van mijn man achter me aan gaan. Door mijn ongehoorzame gedrag zullen ze me niet in leven laten. Altijd prijs.

Omdat ik de toekomstige koning, de zoon van die tiran, in me draag, laten ze me misschien in leven. Maar dat zou geen leven zijn, het zou overleven zijn. En ik kan niet meer, ik overleef het niet. Ik ben bang. Bang voor wie of voor wat? Bang voor wat ze met me zullen doen als mijn plan mislukt, maar ook bang voor het onbekende. Ik ken de plek niet waar ik heen ga, ik heb nooit iets anders gekend dan mijn gevangenis.

De uren gaan voorbij en ik boek terreinwinst. Ik had gepland op mijn bestemming te zijn voor het einde van mijn etmaal gegarandeerde vrijheid. Ik ben er, een uur vroeger dan voorzien. Prima, ik ga me in een hoekje verstoppen om niet te worden opgemerkt. Ik stel me het leven voor dat ik voortaan zal kunnen leiden, vrij, gelukkig zelfs. Normaal gesproken moet alles lukken. Het is half acht 's avonds. Ik ga een paar uur slapen.

11 mei

Het is half twee 's nachts. Ik hervat mijn race tegen de klok. Ook al is het nu een race tegen mijn man, tegen mijn land.

Op dit moment word ik al gezocht. Normaal weten ze niet waar ik heen ben. Ze weten dus niet welke richting ze uit moeten. Dat speelt in mijn voordeel. Ze zijn vast allemaal een andere kant op gegaan. Met wat geluk zijn het de traagsten die mij achternazitten.

Als ik niet meer terugkom, zullen ze me een verraadster, een hoer noemen. Of misschien zullen ze niet durven te zeggen dat de koning zich heeft vergist bij de keuze van zijn gemalin. Nee. De koning kan zich niet vergissen. Ze zullen vast beweren dat ik dood ben.

Dat zullen ze doen. Geen twijfel mogelijk.

Ik ben verdrietig over de paar mensen die me nog na stonden, zoals mijn ouders, die verblind waren door hun adoratie voor mijn beul. Ik heb ze verteld wat hij me aandeed, maar ze geloofden me niet. Ze zeiden dat ik overdreef. Dat mijn echtgenoot perfect was en dat ik me geen betere had kunnen dromen. Hadden ze me maar geloofd.

Het is middag, even halt houden in een boomgaard en een paar appels plukken. Met wat geluk is de boer binnen en ziet hij me niet. Ik ben nog niet helemaal vrij, ik ben het land nog niet uit. Ik ben hier alleen met mezelf (of toch bijna), ik denk aan mijn verleden en ik stel me mijn, onze toekomst voor.

Nu ik wat eten in mijn maag heb, kan ik mijn wedren hervatten. Nog maar een paar uur voor ik helemaal vrij

ben. Het land waar ik heen ga steunt het regime van mijn man niet. Ik weet dat ik daar veilig zal zijn. Ze zullen me binnenlaten, geen twijfel mogelijk.

Het is vier uur 's middags. Over twee uur ben ik er. Doordat ik zo ongelooflijk opgewonden ben, ga ik sneller dan ooit. De wind fluit in mijn oren.

Nog maar één uur, opeens merk ik dat de handlangers van de koning me op de hielen zitten. Ik verhoog mijn tempo. De vrijheid is binnen handbereik. Nu gepakt worden zou te stom zijn. Ik hoor ze naar me roepen. Ik luister niet, ze zijn te ver weg en het gaat me niets aan. Ze hebben niets tegen me te zeggen, kunnen me niets beloven en hebben me niets te bieden. Dat ze naar de duivel lopen. Aan hun uniformen te zien komen ze niet uit de hoofdstad, maar uit de dichtstbijzijnde kazerne.

Ze winnen terrein, ze kunnen me niet pakken, in ieder geval niet levend. Nooit. Ze zijn nog redelijk veraf, ik heb geluk. Ze zijn sneller dan ik en dat is maar normaal ook, de koning zelf heeft ze een uitrusting bezorgd. Ik heb wat ik nodig had, gekregen van iemand uit het volk. In de verte zie ik de grens. Ik hoor alleen het lawaai van het racen en de kreten van mijn achtervolgers. Ik lijk wel een prooi die door een roedel wolven wordt achternagezeten. De spanning loopt op. Wie zal het halen? De ree of de wolven?

Ze zullen me tegen elke prijs proberen te pakken. Op dit moment beseffen ze nog niet dat ze me niet levend zullen krijgen. Ik moet uit hun klauwen blijven. Het duurt vast niet lang of ze beginnen te schieten. Nu maakt het niet meer uit of ik dood of levend ben. Als ze eenmaal

aan het schieten gaan, zullen ze inzien dat ik bereid ben mijn leven te wagen om vrij te zijn, om te leven. Op dat moment zullen ze schieten om te doden, want ze moeten me naar de koning brengen, in welke toestand dan ook, als ik maar weer bij hem ben.

Ik heb niets om me te verdedigen, en tenslotte voeren die soldaten alleen maar bevelen uit. Uit zichzelf willen ze me geen kwaad doen. Dus mag ik ze niet verwonden. Ik moet gewoon uit hun klauwen blijven, zo lang mogelijk. Uiteindelijk heb ik geen keus.

Ik nader de grens. Nog maar één kilometer. Ik zal het halen, daar kan ik nu van op aan. De grenswachten hebben me nog niet gezien. Ik weet niet of ze zullen proberen me te helpen. Ik hoop het, maar als ze tussenbeide komen kan dat tot een internationaal schandaal leiden. Als ze me proberen te redden, zou mijn man ze ervan kunnen beschuldigen dat ze misdadigers helpen te ontsnappen. Dat risico willen ze vast niet lopen. Je kunt ze niet kwalijk nemen dat ze in de eerste plaats aan hun eigen hachje denken. Iedereen zou dat doen. Ik zal het zonder hun hulp wel redden. Ik ben sterk genoeg. Nu komt het moeilijkste stuk van de wedren, het moment dat ik vaart moet minderen. Om de grens over te kunnen, moet ik stoppen en mijn papieren laten zien. Mijn achtervolgers moeten absoluut ver genoeg achter me zijn, zodat ik de tijd heb om de grens over te steken. Als ze me pakken voor ik de grens over ben, moet ik terug naar het paleis. Maar dat zal niet gebeuren, nooit.

Ik ben er. Ik stijg af. Ik moet opschieten. Alleen een muur scheidt me van mijn vrijheid. Ik rep me naar de

poort in de hoop dat de grenswachten me binnenlaten. Een man krijgt me in de gaten. De procedure begint. Ik geef hem mijn papieren, draai me om, mijn achtervolgers komen nu gevaarlijk dichtbij. Ik beef van angst, ik vraag aan de man om haast te maken. Mijn leven ligt in zijn handen. Mijn lot hangt af van de snelheid waarmee hij zijn taak uitvoert. Hij neemt zijn tijd, hij heeft vast niet door hoe belangrijk het is dat hij opschiet.

Eindelijk zet hij een laatste stempel op mijn toelatingsdocument. Dat werd tijd, de anderen zijn nog maar een paar meter verwijderd. Mijn kansen zijn miniem maar ze zijn er. Ik geloof erin. Nog altijd. Ik zet me weer in gang. Op dat moment denk ik dat het me gelukt is. Ik geef gas, sneller dan de bliksem, maar net als ik de grens wil oversteken voel ik een scherpe pijn in mijn rechter onderrug. Ik ben geraakt. Dat betekent niet dat ik moet halthouden. Ik zal me laten verzorgen als ik eenmaal in de stad, in de beschaafde wereld ben. De pijn is ondraaglijk, ik weet niet of ik kan doorgaan. Ik ben in ieder geval in een vrij land. Er kan me niets gebeuren, ik ben vrij. Mijn plan is gelukt. Wat er ook gebeurt, ik behoor niemand meer toe.

Ik voel dat het een ernstige wond is. Ik moet absoluut ergens toevlucht zoeken en wel snel. Ik heb tenminste de handlangers van mijn man niet meer achter me aan. Ik hoef dus niets meer te vrezen. Ik moet me eerst laten verzorgen en daarna naar de hoofdstad om met de staatsleider te praten. Ik ben nog niet helemaal in veiligheid, maar wel bijna.

De pijn is te scherp, ik voel dat mijn ledematen verslappen. Ik heb veel bloed verloren. Vast te veel om mijn

bestemming te bereiken. Mijn krachten sijpelen langzamerhand uit me weg. Ik ben bang. Mijn lichaam laat me in de steek.



15 jaar, Landgraaf

.....

Jordan Doornbos

Oude vrienden

De zomer voor mijn achtste verjaardag was bloedheet; zo heet dat veel mensen liever binnenbleven in plaats van te proberen de hitte te trotseren. Het was dus ongewoon rustig toen ik op een dag door de buurt fietste en midden op straat iets zwarts zag liggen. Nieuwsgierig stapte ik af en liep er met mijn fiets aan de hand naartoe om het van dichterbij te kunnen bekijken.

Het was een vogel; een dode om precies te zijn, het zwarte nekje helemaal omgedraaid. Geen spoor van bloed, maar toch wist ik zeker dat hij dood was, want vogels slapen in bomen en niet op de grond met hun snavel de verkeerde kant uit wijzend.

Ik staarde ernaar en bedacht waardoor het arme dier zou kunnen zijn gestorven. Zo diep was ik in gedachten verzonken dat ik niet eens merkte dat er iemand vlak naast me kwam staan, tot diegene sprak.

‘Waar denk jij dat het door kwam?’

Verschrikt keek ik op: naast mij stond een meisje, niet veel ouder dan ikzelf. Haar lange blonde haar zat in een strakke staart en ze droeg een vestje dat niet geschikt leek voor het warme weer. Ook zij staarde bedachtzaam naar de vogel.

Ik haalde mijn schouders op. ‘Weet ik veel. Misschien werd hij aangevallen door een kat die hem wilde eten.’

‘Maar waarom zou die kat hem dan niet hebben meegenomen?’

Daar had ze een punt.

‘Ik denk dat het een auto was.’

Ik dacht na. ‘Maar als het een auto was, waarom is de vogel dan niet gewoon weggevlogen?’

Het meisje knikte. ‘Dat is zo,’ zei ze, nog steeds niet opkijkend. ‘En toch was het een auto. Dat weet ik heel zeker.’

‘Waarom?’

‘Dat weet ik gewoon.’

Ik fronste mijn wenkbrauwen; dat was geen echte reden. Dacht dit meisje soms dat ze me voor de gek kon houden? Er viel een ongemakkelijke stilte. Ik probeerde iets te bedenken om terug te zeggen, maar dat bleek niet nodig.

‘Weet je waarom ik hier ben?’ vroeg ze onverwachts.

Ik schudde mijn hoofd van nee, maar realiseerde me dat ze dat niet zou kunnen zien en zei snel: ‘Waarom dan?’

‘Ik ben hier voor de vogel,’ zei ze. ‘Voor wat hij was. Dat neem ik mee en de rest laat ik hier.’

Dat snapte ik niet echt. Een onbehaaglijk gevoel bekroop me, terwijl ik probeerde haar woorden te verwerken.

‘Dat doe ik bij iedereen,’ fluisterde ze, maar het was stil en ik kon haar perfect horen. ‘Ooit zal ik het bij jou doen.’

‘Wat is je naam?’ vroeg ik van onderwerp wisselend.

‘Mijn naam?’ Om de een of andere reden leek die vraag haar te verrassen. Ze dacht er even over na voordat ze antwoordde: ‘Noem mij maar C.’

Ik knikte. ‘Mijn naam is Bea.’

Zij knikte. Ik kreeg het gevoel dat ze nooit meer weg zou kijken van de dode vogel – tenminste, niet zolang ik erbij stond. Dus draaide ik mijn fiets om en liep richting thuis, zonder haar gedag te zeggen.

Maar op de hoek van de straat keek ik toch even om. Waar even tevoren het meisje had gestaan, was de straat leeg. Ik trok mijn wenkbrauwen op; hoe kon ze zo snel zijn verdwenen? Was ze er eigenlijk wel geweest? Had ik me haar soms verbeeld?

Ik besloot dat het waarschijnlijk niet zoveel uitmaakte. De vogel had ik me tenminste niet verbeeld; die lag er nog. Ik sloeg de hoek om, stapte op mijn fiets en trapte weg.

*

Door de jaren zag ik haar steeds weer. Toen ik negen was moest onze hond Charlie naar de dierenarts, omdat we hem moesten laten inslapen. Tegenover me in de wachtkamer zat zij, helemaal alleen en zonder dier. We zeiden geen woord tegen elkaar maar hielden oogcontact tot de arts ons kwam halen.

Toen ik elf was belandde mijn oma in het ziekenhuis. Na een bezoekje aan haar met mijn familie liepen C en ik elkaar voorbij in de gangen. Onze blikken kruisten elkaar en op dat moment was ik opeens heel zeker van iets.

Toen ik vijftien was, was ik getuige van een verschrikkelijk auto-ongeluk. In de menigte die zich eromheen verzamelde zag ik haar staan, ze staaarde naar het wrak. Terwijl om ons heen mensen paniekerig 112 belden, wist ik al dat het te laat was. Alsof ze voelde hoe mijn ogen op haar waren gericht, keek ze op.

Toen ik tweeëntwintig was, stierf mijn moeder. Ik was erbij toen het gebeurde, maar die dag was C nergens te bekennen. Pas bij de begrafenis zag ik haar en ik had het

gevoel dat ik de enige was die zich bewust was van haar aanwezigheid. Ze keek geen enkele keer mijn kant op.

Ik ben nu drieëntwintig en ik sta aan mijn moeders graf. Het is winter en de tranen rollen stilletjes over mijn wangen.

Dit keer hoor ik haar wel aankomen; het gekraak van haar voetstappen in de sneeuw verraadde haar. Ze moet ongeveer even oud zijn als ik en toch heeft ze nog steeds dat ene vestje aan. Op ongeveer tien meter afstand blijft ze staan en we kijken elkaar aan.

‘Wat doe je hier?’ vraag ik. Het verrast mezelf een beetje hoe onbeleefd het er uitkomt.

Haar uitdrukking verandert niet. ‘Geen zorgen, ik ben hier niet voor jou.’ Langzaam komt ze dichterbij.

‘Wat een opluchting,’ zeg ik en kijk weg. Ik heb hier nu geen zin in.

Naast me blijft ze weer staan. ‘Je weet toch dat ik hier niet de reden voor ben, hè?’ zegt ze na een tijdje. Ze lijkt bijna nerveus.

Ik zucht. Het idee was inderdaad weleens bij me opgekomen.

‘Ik ben niet degene die ze doodt. Alleen degene die hen helpt,’ gaat ze verder.

‘Helpt met wat?’ zeg ik, bitter. ‘Ze zijn dood.’

Ze antwoordt niet. In plaats daarvan blijft het stil tussen ons, terwijl we staren naar de grijze grafsteen en het om ons heen zachtjes begint te sneeuwen.

*

Door de jaren heen zal ik haar steeds vaker zien. Mijn vader zal sterven en zij zal erbij zijn. Mijn stiefmoeder zal sterven en zij zal erbij zijn. Met zevenenzestig zal ik met pensioen gaan en de rest van mijn dagen leven in een mooi huis in een rustige buurt. Ik zal gedichten schrijven over de goden en de hemel en ik zal met liefde de buurtkinderen in mijn huis ontvangen, wanneer ze maar willen.

Op een dag, als ik zevenenzeventig ben, zal ik besluiten naar buiten te gaan voor een korte wandeling. Ik zal gaan zitten op een parkbankje en mijn ogen dichtdoen, genietend van de warme zomerzon. En als ik het bankje een beetje voel zakken zal ik mijn ogen opendoen om te zien of er iemand naast me is komen zitten.

Ze zal een oude vrouw zijn, net als ik. Haar blonde haar is nu grijs en ze zal het hebben opgestoken, maar ze zal nog altijd dat vestje dragen, nu met een sjaal eroverheen.

‘Je moet het toch zeker veel te warm hebben in die kleren,’ zal ik haar plagen. Toch zal ik moeten glimlachen en zij ook.

‘Zevenenzeventig is best mooi. Je hield het lang vol.’ Haar uitdrukking zal bedroefd worden. ‘Het spijt me, Bea.’

Maar ik zal die woorden wegwuiven. ‘Maak je geen zorgen, C. Ik weet al jaren dat het niet jouw schuld is.’

Ik zal de eerste zijn die opstaat en zij zal mij volgen. Samen zullen we weglopen. En dat zal het einde zijn.

Jordan Doornbos

Vieilles connaissances

Traduit du néerlandais par
Daniel Cunin

L'été qui a précédé mon huitième anniversaire fut chaud, tellement chaud que la plupart des gens préféreraient rester chez eux plutôt que de se risquer à braver la canicule. Un calme inhabituel régnait donc le jour où, à vélo dans le quartier, j'aperçus une chose noire au milieu de la chaussée. Intriguée, je m'approchai à pied, tenant mon guidon d'une main.

C'était un oiseau, un oiseau mort à vrai dire, au frêle cou noir brisé. Malgré l'absence de la moindre trace de sang, je savais qu'il était mort : les oiseaux dorment dans les arbres, non par terre le bec tourné dans une drôle de direction.

Les yeux rivés sur le pauvre animal, j'essayais d'imaginer ce qui avait bien pu lui arriver. Plongée dans mes pensées, je ne relevai la présence de la personne qui s'était avancée que lorsqu'elle m'adressa la parole :

« C'est à cause de quoi, tu penses ? »

Décontenancée, je levai les yeux. À mes côtés se tenait une fille, à peine plus âgée que moi. Elle portait ses longs cheveux blonds en une queue de cheval ainsi qu'un blouson qui, par ces températures élevées, paraissait inapproprié. Elle aussi posait sur l'oiseau un regard circonspect.

Je haussai les épaules : « Qu'est-ce que j'en sais... Peut-être qu'un chat l'a attaqué pour le manger.

– Oui, mais pourquoi il l'aurait laissé ici ? »

Je ne pouvais que lui donner raison.

« Moi, je crois que c'est à cause d'une voiture. »

J'ai réfléchi.

« Oui, mais si c'est à cause d'une voiture, pourquoi ne s'est-il pas envolé ?

– C'est vrai, opina la fille, gardant les yeux sur le petit cadavre. Il n'empêche, c'était une voiture. J'en suis certaine.

– Pourquoi ?

– Je le sais, c'est tout. »

Je fronçai les sourcils : ce n'était pas une vraie réponse. Cette fille croyait-elle pouvoir se payer ma tête ? Un silence embarrassant se fit. J'essayai de trouver quelque chose à lui répliquer, mais cela se révéla inutile.

« Tu sais pourquoi je suis ici ? » me demanda-t-elle sans crier gare.

Je secouai la tête de droite à gauche. Mais me rendant compte qu'elle ne me regardait pas, je m'empressai de lui dire : « Raconte.

– Je suis ici pour l'oiseau. Pour ce qu'il était. Cela, je l'emporte, le reste, je le laisse ici. »

Je ne saisis pas vraiment ce qu'elle entendait par là. Un certain malaise me gagna alors que je m'efforçais d'assimiler ses paroles.

« Je fais ça pour tout le monde, chuchota-t-elle, mais, dans le calme ambiant, je n'éprouvai aucune difficulté à comprendre ses mots. Un jour, je le ferai pour toi.

– Comment tu t'appelles ? lui demandai-je pour changer de sujet.

– Comment je m'appelle ? »

Pour une raison ou une autre, cette question sembla la surprendre. Elle réfléchit un moment avant de répondre : « Tu n'as qu'à m'appeler C. »

Je hochai la tête de bas en haut.

« Moi, c'est Béa. »

Elle hochà à son tour la tête. J'avais l'impression qu'elle ne détournerait plus jamais les yeux de l'oiseau mort – du moins pas tant que je resterais là. Aussi ai-je rebroussé chemin, le guidon toujours à la main, sans lui dire au revoir.

Arrivée au coin de la rue, je me suis toutefois retournée. Là où la fille se tenait quelques secondes plus tôt, la chaussée était déserte. J'ai haussé les sourcils : comment avait-elle pu disparaître aussi vite ? Avait-elle réellement été là ? N'était-elle que le fruit de mon imagination ?

J'ai conclu que ça n'avait probablement pas grande importance. L'oiseau, lui au moins, était bien réel ; il était toujours là. J'ai pris la rue perpendiculaire, ai enfourché mon vélo et me suis éloignée.

*

Au fil du temps, je n'ai cessé de la revoir. J'avais neuf ans quand il a fallu emmener Charlie, notre chien, chez le vétérinaire pour le faire piquer. Elle était là, en face de moi, dans la salle d'attente, toute seule, sans animal à ses côtés. Nous n'échangeâmes pas le moindre mot, mais ne nous quittâmes pas du regard jusqu'à ce qu'apparaisse le vétérinaire.

J'avais onze ans quand ma grand-mère a atterri à l'hôpital. Alors que ma famille et moi venions de lui rendre visite, je tombai sur C dans les couloirs. Nos regards se sont croisés ; à ce moment-là, j'ai soudain été convaincue d'une chose.

J'avais quinze ans quand j'ai été témoin d'un terrible accident de la circulation. Dans la foule des badauds qui se regroupaient en un essaim, je l'ai vue qui fixait la carcasse de la voiture. Alors qu'autour de nous, dans la panique, les gens appelaient le 112, je savais qu'il était en réalité trop tard. À croire qu'elle sentit mes yeux posés sur elle, elle leva les siens.

J'avais vingt-deux ans quand ma mère est morte. Si j'étais là au moment où elle nous a quittés, C, le jour en question, ne se manifesta aucunement. Ce n'est que pendant l'enterrement qu'elle apparut ; j'eus l'impression d'être la seule à avoir conscience de sa présence. Elle ne regarda pas une seule fois dans ma direction.

J'ai à présent vingt-trois ans et je me rends sur la tombe de ma mère. C'est l'hiver, les larmes coulent doucement sur mes joues.

Cette fois, je l'entends arriver ; le craquement de ses pas dans la neige la trahit. Elle doit avoir à peu près le même âge que moi ; pourtant, elle porte toujours le même blouson. Elle s'immobilise à une dizaine de mètres, nous nous dévisageons.

« Qu'est-ce que tu fabriques ici ? » je lui demande.

Mon ton peu amène me surprend moi-même. Son visage reste impassible.

« Ne t'inquiète pas, je ne suis pas ici pour toi. »

Lentement, elle s'approche.

« Tu m'en vois soulagée ! » je fais en détournant le regard.

Je ne tiens pas à sa présence en ce moment.

La voilà qui se plante à mes côtés.

« Tu sais bien que je ne suis pas à l'origine de tout ça, hein ? » dit-elle au bout de quelques secondes.

On la dirait un rien fébrile.

Je pousse un soupir. Cette idée a en effet pu me traverser l'esprit par le passé.

« Ce n'est pas moi qui les tue, poursuit-elle. Je suis simplement celle qui les aide.

– Les aide en quoi ? je lui demande, acerbe. Ils sont morts. »

Elle ne fournit aucune réponse. Au lieu de cela, un silence s'installe entre nous alors que nous regardons la pierre tombale grise et que la neige se met à tomber doucement autour de nous.

*

Au fil du temps, je la verrai de plus en plus souvent. Mon père mourra un jour, elle sera là. Ma belle-mère mourra un jour, elle sera là. À soixante-sept ans, je prendrai ma retraite et passerai le reste de ma vie dans une belle demeure d'un quartier tranquille. J'écrirai des poèmes sur les dieux et le ciel, j'accueillerai avec affection les enfants du voisinage quand ils le souhaiteront.

Un jour, à l'âge de septante-sept ans, je déciderai d'aller faire une petite promenade. J'irai m'asseoir sur le banc d'un parc ; profitant du chaud soleil de l'été, je fermerai les yeux. Et quand je sentirai le banc s'affaisser un tout petit peu, je les ouvrirai pour voir si quelqu'un est venu s'asseoir à mes côtés.

Elle sera tout aussi vieille que moi. Ses cheveux blonds seront gris, elle les aura coiffés en un chignon, mais elle portera toujours le même blouson, un châle dorénavant jeté dessus.

« Tu n'as pas trop chaud, sapée comme ça ? » dirai-je pour la taquiner.

Je ne pourrai cependant m'empêcher de sourire, elle non plus.

« Septante-sept ans, c'est un bel âge. T'as tenu le coup longtemps, fera-t-elle, le visage empreint de tristesse. Je suis désolée, Béa. »

Mais j'écarterai ses paroles d'un geste de la main.

« T'en fais pas, C. Je sais depuis des années que ce n'est pas de ta faute. »

Je me lèverai en premier, elle m'emboîtera le pas. Ensemble, nous nous éloignerons. Et ce sera la fin.

Jordan Doornbos

Alte Freunde

aus dem Niederländischen von
Helga van Beuningen

Der Sommer vor meinem achten Geburtstag war bullenheiß; so heiß, dass viele lieber im Haus blieben, anstatt zu versuchen, draußen mit der Hitze fertigzuwerden. Folglich war es ungewöhnlich ruhig, als ich eines Tages durch die Gegend fuhr und mitten auf der Straße etwas Schwarzes sah. Neugierig stieg ich vom Rad und ging hin, um es mir aus der Nähe anzusehen.

Es war ein Vogel; ein toter, um genau zu sein, mit völlig verdrehtem Genick. Keine Spur von Blut, aber ich war mir trotzdem sicher, dass er tot war, denn Vögel schlafen auf Bäumen und nicht auf dem Boden und haben keinen Schnabel, der in die falsche Richtung zeigt.

Ich starrte ihn an und überlegte, wodurch das arme Tier zu Tode gekommen sein könnte. So tief war ich in Gedanken versunken, dass ich nicht mal merkte, dass jemand sich neben mich gestellt hatte, bis dieser etwas sagte.

»Was meinst du, wie ist es dazu gekommen?«

Erschreckt sah ich auf: Neben mir stand ein Mädchen, nicht viel älter als ich. Ihr langes blondes Haar war stramm zu einem Pferdeschwanz zusammengebunden, und sie trug eine Strickjacke, die mir nicht gerade das Richtige für das warme Wetter zu sein schien. Auch sie starrte nachdenklich auf den Vogel.

Ich zuckte mit den Achseln. »Was weiß ich. Vielleicht hat ihn eine Katze angesprungen, die ihn fressen wollte.«

»Aber warum hat die Katze ihn dann nicht mitgenommen?«

Da hatte sie recht.

»Ich denke, es war ein Auto.«

Ich dachte nach. »Aber wenn es ein Auto war, warum ist der Vogel dann nicht einfach weggeflogen?«

Das Mädchen nickte. »Stimmt«, sagte sie, noch immer ohne den Blick zu heben. »Und trotzdem war es ein Auto. Das weiß ich ganz genau.«

»Wieso?«

»Das weiß ich einfach.«

Ich runzelte die Stirn; das war kein richtiger Grund. Glaubte dieses Mädchen etwa, dass sie mich für dumm verkaufen konnte? Es wurde unangenehm still. Ich überlegte, was ich darauf entgegnen könnte, doch das war nicht nötig, wie sich zeigte.

»Weißt du, warum ich hier bin?«, fragte sie unvermittelt.

Ich schüttelte den Kopf, machte mir dann aber klar, dass sie das ja nicht sehen konnte, und sagte schnell: »Nein, warum?«

»Ich bin wegen des Vogels hier«, sagte sie. »Wegen dem, was er mal war. Das nehme ich mit, und den Rest lasse ich hier.«

Das verstand ich nicht richtig. Ein unbehagliches Gefühl beschlich mich, während ich versuchte, ihre Worte zu verarbeiten.

»Das tue ich bei jedem«, flüsterte sie, aber es war still, und ich konnte sie bestens hören. »Irgendwann werde ich es auch bei dir tun.«

»Wie heißt du?«, fragte ich, um das Thema zu wechseln.

»Wie ich heiÙe?« Irgendwie schien die Frage sie zu überraschen. Sie dachte kurz nach, bevor sie antwortete: »Nenn mich einfach C.«

Ich nickte. »Ich heiÙe Bea.«

Sie nickte. Ich hatte langsam das Gefühl, dass sie nie wieder den Blick von dem toten Vogel lösen würde – zumindest solange ich daneben stand. Also drehte ich mein Fahrrad um und machte mich auf den Weg nach Hause, ohne mich zu verabschieden.

An der StraÙenecke sah ich mich aber doch noch mal kurz um. Wo eben noch das Mädchen gestanden hatte, war die StraÙe jetzt leer. Ich zog die Augenbrauen hoch; wie konnte sie so schnell verschwunden sein? War sie wirklich da gewesen? Hatte ich sie mir womöglich eingebildet?

Ich beschloss, dass es wahrscheinlich ziemlich egal war. Den Vogel hatte ich mir jedenfalls nicht eingebildet; der lag noch da. Ich bog um die Ecke, stieg auf mein Rad und fuhr los.

*

Im Laufe der Jahre sah ich sie immer wieder. Als ich neun war, musste unser Hund Charlie zum Tierarzt, um eingeschläfert zu werden. Sie saÙ mir im Wartezimmer gegenüber, ganz allein und ohne Tier. Wir sprachen kein Wort miteinander, aber hielten Blickkontakt, bis der Arzt uns hereinrief.

Als ich elf war, kam meine Oma ins Krankenhaus. Nach einem Besuch bei ihr mit meiner Familie gingen

C. und ich auf dem Gang aneinander vorbei. Unsere Blicke begegneten sich, und in dem Moment war ich mir plötzlich über eine Sache völlig sicher.

Als ich fünfzehn war, wurde ich Zeugin eines schrecklichen Autounfalls. In der Menschenmenge, die sich darum sammelte, sah ich sie, sie starrte auf das Wrack. Während die Leute um uns herum noch in Panik 112 anriefen, wusste ich bereits, dass es zu spät war. Als spürte sie, dass mein Blick auf sie gerichtet war, sah sie auf.

Als ich zweiundzwanzig war, starb meine Mutter. Ich war dabei, als es geschah, doch an dem Tag sah ich keine Spur von C. Erst bei der Beerdigung entdeckte ich sie, und ich hatte das Gefühl, dass ich die Einzige war, die sich ihrer Anwesenheit bewusst war. Sie schaute kein einziges Mal in meine Richtung.

Ich bin jetzt dreiundzwanzig und stehe am Grab meiner Mutter. Es ist Winter, und mir laufen die Tränen still über die Wangen.

Diesmal höre ich sie kommen; das Knirschen ihrer Schritte im Schnee hat sie verraten. Sie muss ungefähr so alt sein wie ich, und trotzdem hat sie noch immer dieselbe Strickjacke an. Etwa zehn Meter von mir entfernt bleibt sie stehen, und wir sehen einander an.

»Was machst du hier?«, frage ich. Es überrascht mich selbst ein wenig, wie unhöflich es rauskommt.

Ihr Gesichtsausdruck verändert sich nicht. »Keine Sorge, ich bin nicht deinetwegen hier.« Langsam kommt sie näher.

»Da bin ich aber froh«, sage ich und wende den Blick ab. Darauf habe ich jetzt keinen Bock.

Sie bleibt wieder neben mir stehen. »Du weißt doch, dass ich nicht daran schuld bin, oder?«, sagt sie nach einer Weile. Sie wirkt fast nervös.

Ich seufze. Dieser Gedanke war mir tatsächlich hin und wieder gekommen.

»Ich bin nicht diejenige, die sie tötet. Nur diejenige, die ihnen hilft«, fährt sie fort.

»Wobei hilft?«, sage ich, bitter. »Sie sind tot.«

Sie antwortet nicht. Es bleibt still zwischen uns, während wir auf den grauen Grabstein starren und es um uns herum leise zu schneien beginnt.

*

Im Laufe der Jahre werde ich sie immer häufiger sehen. Mein Vater wird sterben, und sie wird da sein. Meine Stiefmutter wird sterben, und sie wird da sein. Mit siebenundsechzig werde ich in Rente gehen und den Rest meiner Tage in einem schönen Haus in einer ruhigen Gegend verbringen. Ich werde Gedichte über die Götter und den Himmel schreiben und die Kinder aus der Nachbarschaft liebevoll in mein Haus lassen, wann immer sie wollen.

Eines Tages, wenn ich siebenundsiebzig bin, werde ich den Entschluss fassen, einen kleinen Spaziergang zu machen. Ich werde mich auf eine Parkbank setzen, die Augen schließen und die warme Sommersonne genießen. Und wenn ich spüre, wie die Bank ein wenig nachgibt, werde ich die Augen öffnen, um zu schauen, ob sich jemand neben mich gesetzt hat.

Sie wird eine alte Frau sein, wie ich. Ihr blondes Haar ist jetzt grau, und sie wird es aufgesteckt haben, doch diese Strickjacke wird sie immer noch tragen, diesmal mit einem Schal darüber.

»Dir muss es doch viel zu warm sein in diesen Sachen«, werde ich sie necken. Trotzdem werde ich lächeln müssen und sie auch.

»Siebenundsiebzig ist ein schönes Alter. Du hast lange durchgehalten.« Ein Schatten wird über ihr Gesicht ziehen. »Es tut mir leid, Bea.«

Aber ich werde diese Worte wegwischen. »Mach dir keine Sorgen, C. Ich weiß schon seit Jahren, dass es nicht deine Schuld ist.«

Ich werde als Erste aufstehen, und sie wird mir folgen. Wir werden zusammen weggehen. Und das wird das Ende sein.



19 jaar, Neerpelt

.....

Doreen Hendrikx

Het eerste gevecht

1.

‘Welke categorie?’

De scheidsrechter kijkt niet op van de lijst met namen. Je bent een van hen, een van de namen die staan te wachten. Even halfnaakt als Jade, Kaat, of god weet wat voor namen deze meisjes hebben gekregen van hun ouders, stuk voor stuk denkend dat hun dochter specialer is dan de anderen. Het maakt niet zoveel uit, want in het naakte vel ziet die massa van meisjes er elke keer hetzelfde uit.

Elk van hen is gestript van merkkleding, overtollig gewicht en de gemiddelde existentie van de al even gemiddelde tiener. Tussen hen hangt dat ene wat er werkelijk toe doet: de potentiële tegenstander.

‘Meisje? Welke categorie?’ Het platte blonde haar wiegt als de vrouw achter de tafel haar hoofd optilt om je uit je gedachten te halen. Snel leg je de identiteitskaart op het tafelblad en je wendt je blik af van het meisje naar wie je staarde. Zij heeft jou ook gezien.

‘Zeventig,’ zeg je. Het meisje gunt je niet meer dan een stalen blik. Je hebt gelijk, zij is een meer dan potentiële tegenstander. ‘Min zeventig,’ corrigeer je nog snel. Dat hoop je tenminste. Opnieuw buigt de vrouw zich over de namenlijst en ze knikt richting de weegschaal.

2.

De witte tegels stonden in contrast met hoe zwaar je je voelde. Al de fut was uit je gezogen, maar dat maakte je niet lichter.

Driehonderd gram, niet meer dan dat en toch... toch beet je op je lip tot je de metalen smaak van bloed proefde. Meteen ook het enige wat rood kleurde aan je lichaam met een huid zo bleek als de ijskoude tegels; de pijn die al het andere afvlakte.

Het was te veel, driehonderd gram te veel. De weegschaal wankelde toen je ervan afstapte.

‘En?’ De hoopvolle blik in de ogen van je vader werd gesmoord door iets anders, een duister voorgevoel dat hij enkel nog bevestigd wilde zien. Hij had het gehoord, de wankeling, de val. Dat jij zo goed als naakt stond, deed er niet meer toe, allang niet meer. Je schudde je hoofd.

‘Driehonderd gram,’ zei je zachtjes. Je hoefde niet op te kijken om te zien wat er gebeurde. Dit was niet de eerste keer en het zou ook niet de laatste zijn. Hij liep weg, want dat was beter dan dat hij met verheven stem, voor iedereen in huis die het horen wilde, zou verkondigen dat je faalde. Het adagium dat hij voor een keer verbrak, alsof hij er niet meer om gaf, niet meer om jou gaf.

3.

‘Eet je?’ Je schudde je hoofd en ze nam een slok thee om haar afkeuring te verbergen. Aangekleed aan de ontbijt-

tafel zitten was een hel waartoe zij, je bloedeigen moeder, je dwong. Familie is alles, ook als die je de rug toekeerde. Je keek toe hoe je zussen hun boterham met smaak verorberden en koffiedronken. Doen alsof had geen zin, zij wisten wat er aan de hand was en medelijden hadden ze niet, niet meer. Het was je eigen schuld. Waren zij de monsters die dat erin wilden wrijven door te eten? Hoe zou je dat ooit durven zeggen? Zij hadden het recht om te klagen, jij had dat niet. Nu niet en waarschijnlijk nooit niet, want dit was jouw keuze die door jou was gemaakt. Het was jouw keuze om niet te eten, jouw keuze om dat eerder wel te doen waardoor het nu niet meer kon, niet meer mocht.

Precies dat wekte een monster in je, een schaduw die zich het liefst van al van je gebogen schouders los zou willen rukken. De schaduw die de wereld zou willen vertellen dat de open categorie geen grotere ramp was dan dit tafereel steeds opnieuw te moeten overleven.

Dat was de open categorie wel en dat wist jij evengoed als zij. In de plus was je één M&M, liefst een blauwe, je stond lijnrecht tegenover de tegenstanders, de familieverpakkingen van chocola in alle smaken die drie keer zoveel wogen als jij en waar geen beweging in te krijgen was.

Je zuchtte. Zelfs de illusie van smaak in je mond was het risico niet waard. Geen slok, geen hap, geen gram, want de weegschaal loog niet, dat deed jij als je vertelde hoeveel je woog.

Je stond op, de geur van zachtgekookte eieren deed het hem, duwde je richting de schaduw waar je niet heen wilde, je zou nooit opgeven, en je façade viel van je af op

het moment dat je de kamer uitliep. Tranen welden in je op, je wist niet waar ze nog vandaan kwamen, nu al het vocht al lang uit je lichaam had moeten zijn.

Judo was de sport van je leven. Ja, vechten was wat je deed, maar het eerste gevecht was altijd dat met jezelf, met de weegschaal, en als je niet goed oplette, was dat ook meteen je laatste. Jij en niemand anders was je grootste vijand.

4.

Onder het toezien van de weegschaal kleepte je je om. Drie broeken, een korte en twee lange, een thermische blouse, drie T-shirts, een vuilniszak met gaten voor je armen en hoofd, één trui en een regenjas, een muts en een paar handschoenen, niets meer dan dat. Het was tien graden buiten, niet min tien. Je wist het, maar dat was wat je nodig had om jezelf te overwinnen, om de eerste stap naar het podium te zetten.

Zweten is immers de kunst van het vechten tegen jezelf, zeker op de dag voor het *moment suprême*. Je lichaam afbreken op elegante wijze. Lopen en blijven lopen, stap voor stap, gaan en blijven gaan, tot je erbij neerviel. Je leefde op de muziek die uit je oortjes knalde, de maat die je armen en benen stuurde. De shuffleknop die je redde door het ritme af en toe te veranderen en van snel naar minder snel over te schakelen zodat je de tijd kreeg om op adem te komen. Tijd die je jezelf niet gunde, niet kon gunnen.

Zweten was wat je moest, lucht was een bijkomstigheid. Ook al was zweten niet het grootste probleem. Nee, dat was de klok. De uren waarin je niets anders kon dan wachten, sloopten iedereen namelijk altijd, zonder genade. Mentaal, fysiek en op nog wel zeven andere wijzen als je dat toeliet.

De tijd kroop voorbij. Honger deed dat niet.

5.

Na weken zonder water zijn je lippen gebarsten en is je huid bedekt met rode vlekken. Er staan permanent tranen in je ogen, bij het minste komen ze tevoorschijn, alsof dat het enige vocht is dat je lichaam nog overheeft.

Het was driehonderd gram geweest die ochtend.

Nu is het hoop.

In die kamer met zeventig andere, zo goed als naakte meisjes sta je in de rij, wachtend, recht, hongerig en trots. Een half uur van vleeskeuring en taxering, opluchting of nog meer tranen. Potentiële tegenstanders staan schouder aan schouder en bij ieder heerst diezelfde hoop.

Je hoort het gefluister rond je. ‘Zit je eronder?’ De spanning stijgt, wordt dreigend en de toestand verslechtert als iemand in de rij naast je te zwaar is. Driehonderd gram. Dat haalt ze niet meer, niet als je ziet dat ook zij bijna omvalt. Twintig minuten tikken te snel weg als je moet vechten tegen je eigen kilo’s. Tijd is opnieuw een vijand die je liever aan jouw zijde hebt. Daar denk je liever niet aan, het idee alleen al doet je kokhalzen en juist

dat is wat je wilt vermijden om je naam hoog te houden en je maag recht. Het is een grens die je altijd weigerde over te steken.

Dus je stelt je op, denkt niet aan de priemende blikken van de meisjes achter je, die jou op hun beurt keuren als vee op de markt. Adem, lucht, nu kan het wel, want flauwvallen is een teken van zwakte en je moet op zijn minst sterk lijken.

Hoe dichterbij je de weegschaal nadert, hoe meer druk je op je schouders voelt. Dat compenseert waarschijnlijk de fut die je nog steeds niet hebt, veel minder hebt zelfs.

En toch doet dat er allemaal niet toe. Er is maar één vraag die dat wel doet.

Krijg je de kans om te vechten, te falen of jezelf te overstijgen of krijg je hem niet?

Is het nog driehonderd gram, of is het dat niet?

De scheidsrechter kijkt niet eens op van de namenlijst.

‘Welke categorie?’

Doreen Hendriks

Le premier combat

Traduit du néerlandais par
Sandrine Maufroy

1.

« Quelle catégorie ? »

L'arbitre ne lève pas les yeux de la liste de noms. Tu es l'un d'entre eux, un des noms qui attendent en ce moment. Tout aussi dénudée que Jade, Kaat ou Dieu sait quels noms ces filles ont reçus de leurs parents, chacun d'eux pensant que son enfant est plus spécial que les autres. Ça n'a pas grande importance : toute nue, cette masse de filles est toujours pareille.

Chacune d'elles est dépouillée de ses vêtements de marque, de ses grammes superflus et de son existence moyenne d'adolescente tout aussi moyenne. Entre elles, plane ce qui a véritablement de l'importance : l'adversaire potentielle.

« Jeune fille ? Quelle catégorie ? » Les cheveux blonds et raides se balancent quand la dame assise derrière la table lève la tête pour te tirer de tes pensées. Tu poses rapidement ta carte d'identité sur la table et détournes la tête de la fille que tu fixais du regard. Elle t'a vue aussi.

« Septante », dis-tu. La fille ne t'accorde rien de plus qu'un regard dur. Tu as raison, c'est une adversaire plus que potentielle. « Moins soixante-dix », te hâtes-tu de corriger. C'est du moins ce que tu espères. La dame se repenche sur la liste de noms et fait un signe de tête en direction de la balance.

2.

La blancheur du carrelage contrastait avec ton impression de lourdeur. Toute ton énergie s'était évaporée, mais cela ne te rendait pas plus légère.

Trois cents grammes, rien de plus et pourtant ... pourtant tu t'es mordue les lèvres jusqu'à ce que tu sentes le goût métallique du sang. Seule touche de rouge sur ton corps à la peau aussi pâle que le carrelage glacial ; douleur qui estompait tout le reste.

C'était trop, trois cents grammes de trop. La balance vacilla quand tu en descendis.

« Alors ? » Le regard plein d'espoir de ton père fut étouffé par quelque chose d'autre, un sombre pressentiment qu'il voulait seulement voir confirmé. Il l'avait entendu, le vacillement, la chute. Que tu sois quasiment nue n'avait plus aucune importance, depuis longtemps déjà. Tu as secoué la tête.

« Trois cents grammes », as-tu dis doucement. Tu n'as pas eu besoin de regarder pour voir ce qui se passait. Ce n'était pas la première fois et ce ne serait pas la dernière. Il est parti, car cela valait mieux que d'annoncer à voix haute, pour tous ceux qui voulaient l'entendre à la maison, que tu avais échoué. Coutume qu'il transgressait pour une fois, comme s'il ne s'en souciait plus, comme s'il ne se souciait plus de toi.

3.

« Tu manges ? » Tu as secoué la tête et elle a pris une gorgée de thé pour cacher sa désapprobation. Rester assise, tout habillée, à la table du petit déjeuner était un supplice qu'elle, ta propre mère, te forçait à subir. La famille, c'est sacré, même quand elle vous a tourné le dos. Tu regardais tes sœurs dévorer leurs tartines avec appétit et boire leur café. Faire comme si n'aurait eu aucun sens, elle savaient ce qui se passait et n'avaient aucune pitié, plus maintenant. Tu n'avais à t'en prendre qu'à toi-même. Étaient-ce elles les monstres qui remuaient le couteau dans la plaie en mangeant ? Comment aurais-tu jamais osé dire cela ? Elles avaient le droit de se plaindre, pas toi. Pas maintenant et vraisemblablement jamais, car c'était ton propre choix. C'était ton choix de ne pas manger, ton choix de l'avoir fait avant, t'empêchant de le faire maintenant, te l'interdisant.

Et c'est justement cela qui éveillait un monstre en toi, une ombre qui, plus que tout, aurait voulu se dégager de tes épaules courbées. L'ombre qui aurait voulu dire au monde que la catégorie *open weight* n'était pas une catastrophe pire que de devoir, chaque matin, survivre à cette scène.

Mais la catégorie *open weight* en était une et tu le savais aussi bien qu'elles. Dans la catégorie *plus* tu étais un petit M&M, bleu de préférence, tout le contraire de tes adversaires, ces paquets de chocolats variés au format familial trois fois plus lourds que toi et impossibles à faire bouger d'un millimètre.

Tu as soupiré. Même ne serait-ce qu'une illusion de goût dans ta bouche était trop risquée. Pas une gorgée, pas une bouchée, pas un gramme, car la balance ne mentait pas, c'est toi qui mentais quand tu disais ton poids.

Tu t'es levée. L'odeur des œufs mollets, c'en était trop. Elle t'a poussée dans la direction de l'ombre, où tu ne voulais pas aller, tu ne renoncerais jamais, et ton masque est tombé au moment où tu sortais de la pièce. Les larmes ont jailli, tu ne savais pas d'où elles pouvaient bien venir, maintenant que ton corps aurait dû être totalement sec depuis longtemps.

Le judo était le sport de ta vie. Oui, combattre, c'était ce que tu faisais, mais le premier combat était toujours celui que tu menais avec toi-même, avec la balance, et si tu ne faisais pas bien attention, c'était aussi le dernier. Ton plus grand ennemi, c'était toi-même, et personne d'autre.

4.

Sous la surveillance de la balance, tu as changé de vêtements. Trois pantalons, un court et deux longs, une blouse thermique, trois t-shirts, un sac poubelle avec des trous pour les bras et la tête, un seul chandail et un imperméable, un bonnet et une paire de gants, rien de plus. Dehors, il faisait dix degrés, pas moins dix. Tu le savais, mais c'était ce dont tu avais besoin pour triompher de toi-même, pour faire le premier pas vers le podium.

Car transpirer, c'est l'art de se combattre soi-même, surtout le jour du *moment suprême*¹. Briser son corps avec élégance. Marcher et continuer à marcher, pas à pas, avancer et continuer d'avancer jusqu'à la limite de l'épuisement. Tu vivais au rythme de la musique qui retentissait dans tes écouteurs, de la mesure qui dirigeait tes bras et tes jambes. Du bouton de lecture aléatoire qui te sauvait en modifiant de temps en temps le tempo, en passant de rapide à moins rapide, ce qui te donnait le temps de reprendre ton souffle. Temps que tu ne t'accordais pas à toi-même, n'étais pas capable de t'accorder à toi-même.

Transpirer, c'était ce que tu devais faire, respirer était secondaire. Même si transpirer n'était pas le plus gros problème. Non. C'était l'horloge. Les heures durant lesquelles il n'y avait rien d'autre à faire que d'attendre exténuaient tout le monde, sans merci. Mentalement, physiquement, et de sept autres manières encore si tu n'y prenais garde.

Le temps passait, petit à petit. Pas la faim.

5.

Après des semaines de déshydratation, tes lèvres sont gercées et ta peau est couverte de taches rouges. Tu as sans cesse les larmes aux yeux, elles surgissent pour un rien, comme si c'était le seul liquide qui reste dans ton corps.

C'était trois cents grammes ce matin-là.

1 En français dans le texte.

Maintenant il y a de l'espoir.

Dans salle où sont rassemblées trente-sept autres filles quasiment nues, tu fais la queue, attendant ton tour, droite, affamée et fière. Une demi-heure d'inspection des viandes et d'expertise, soulagement ou larmes supplémentaires. Les adversaires potentielles sont côte à côte, toutes habitées par le même espoir.

Tu entends chuchoter autour de toi. « Tu es au-dessous ? » La tension monte, devient menaçante et la situation empire quand près de toi dans la file, quelqu'un est trop lourd. Trois cents grammes. Elle n'y arrivera pas, d'autant plus qu'elle aussi est près de défaillir. Vingt minutes passent trop vite quand il faut se battre contre ses propres kilos. Le temps est encore une fois un ennemi qu'il vaut mieux avoir de son côté. N'y pense pas trop, cette seule idée te donne envie de vomir et c'est justement ce que tu veux éviter pour garder ta réputation élevée et ton estomac bien droit. C'est une limite que tu as toujours refusé de franchir.

Donc tu prends place, tu évites de penser aux regards perçants des filles derrière toi qui, à leur tour, te jaugent comme une une pièce de bétail au marché. Respire, inspire, tu peux le faire maintenant, car s'évanouir est un signe de faiblesse et tu dois au moins avoir l'air forte.

Plus la balance se rapproche, plus tu sens de pression sur tes épaules. Cela compense probablement ton manque d'énergie, qui n'a pas disparu, qui a même fortement augmenté.

Et pourtant rien de tout cela n'a d'importance. Il y a seulement une question qui en a.

Auras-tu la possibilité de combattre, d'échouer ou de te surpasser – ou non ?

Est-ce encore trois cents grammes – ou non ?

L'arbitre ne lève même pas les yeux de la liste de noms.

« Quelle catégorie ? »

Doreen Hendriks

Der erste Kampf

aus dem Niederländischen von
Christiane Kuby

1.

„Welche Klasse?“

Die Kampfrichterin sieht nicht mal auf von der Liste der Namen. Du bist einer von ihnen, einer der vielen Namen, die da herumstehen und warten. Genauso halb nackt wie Jade, Kaat oder weiß Gott was für Namen diese Mädchen von ihren Eltern mitgekriegt haben, allesamt davon überzeugt, dass ihre Tochter besonderer ist als alle anderen. Es ist ziemlich egal, denn nackt, wie sie sind, sehen die vielen Mädchen auch jedes Mal alle gleich aus.

Alle haben sie die Markenkleidung, das überschüssige Gewicht und die Durchschnittsexistenz des ebenso durchschnittlichen Teenagers abgestreift. Zwischen ihnen herrscht das einzige, was wirklich zählt: potenzielle Gegnerschaft.

„Na, Mädchen? Welche Klasse?“ Das glatte blonde Haar schaukelt, als die Frau hinter dem Tisch den Kopf hebt und dich aus deinen Gedanken reißt. Rasch legst du deinen Personalausweis hin und wendest den Blick von dem Mädchen ab, das du angestarrt hast. Auch sie hat dich gesehen.

„Siebzig“, sagst du. Das Mädchen hat nicht mehr als einen eisigen Blick für dich übrig. Du hast recht, sie ist mehr als eine potenzielle Gegnerin. „Bis siebzig“, korrigierst du dich schnell. Wenigstens hoffst du das. Wieder beugt sich die Frau über die Namensliste und macht eine Kopfbewegung zur Waage hin.

2.

Die weißen Fliesen bildeten einen starken Kontrast zu dem Gefühl der Schwere, das du hattest. Der ganze Schwung war raus, aber das machte dich nicht leichter.

Dreihundert Gramm, nicht mehr als das, und trotzdem... trotzdem hast du dich auf die Lippe gebissen, bis du den metallenen Geschmack von Blut im Mund hattest. Das war dann auch gleich das einzig Rote an dir, denn du warst so bleich wie die eiskalten Fliesen; der Schmerz, durch den alles andere verblasste.

Es war zu viel, dreihundert Gramm zu viel. Die Waage schwankte, als du herunterstiegst.

„Und?“ Die Hoffnung im Blick deines Vaters erlosch schon wieder, eine düstere Ahnung darin suchte nur noch nach Bestätigung. Er hatte es gehört, das Schwanken, den Fall. Dass du so gut wie nackt dastandest, spielte keine Rolle mehr, schon lange nicht mehr. Du schütteltest den Kopf.

„Dreihundert Gramm“, sagtest du leise. Du brauchtest nicht aufzuschauen, um zu sehen, was jetzt passierte. Es war ja nicht das erste Mal, und es würde auch nicht das letzte Mal sein. Er ging fort, denn das war immer noch besser, als wenn er mit erhobener Stimme, für alle im Haus hörbar, verkündet hätte, dass du versagt hattest. Der Spruch, auf den er ausnahmsweise verzichtete, als wäre es ihm nicht mehr wichtig, als wärest du ihm nicht mehr wichtig.

3.

„Isst du nichts?“ Du schütteltest den Kopf, und sie nahm einen Schluck Tee, um ihre Missbilligung zu verbergen. Angezogen am Frühstückstisch zu sitzen, das war die Hölle, zu der sie, deine leibliche Mutter, dich zwang. Familie ist alles, auch wenn sie dir den Rücken zukehrt. Du sahst deinen Schwestern zu, wie sie genüsslich ihre Brote verspeisten und ihren Kaffee tranken. So zu tun als ob hatte keinen Sinn, sie wussten Bescheid und Mitleid hatten sie nicht, nicht mehr. Es war deine eigene Schuld. Waren sie die Monster, die dir das unter die Nase reiben wollten, indem sie aßen? Würdest du ihnen das jemals zu sagen wagen? Sie hatten das Recht zu klagen, du nicht. Jetzt nicht und wahrscheinlich niemals, denn dies war deine eigene Entscheidung, die Wahl, die du für dich getroffen hast. Es war deine eigene Entscheidung, nichts zu essen, und weil du dich davor anders entschieden hattest, konntest du, durftest du es jetzt nicht mehr tun.

Genau das machte ein Monster in dir wach, einen Schatten, der sich am allerliebsten von deinen hängenden Schultern losgerissen hätte. Der Schatten, der der Welt gern verkündet hätte, dass die offene Klasse keine schlimmere Katastrophe war als diese Szene, die immer aufs Neue überlebt werden musste.

Das war die offene Klasse aber, und das wusstest du genauso wie sie. Im Plus warst du nur ein M&M, am liebsten ein blaues, du standest den Gegnerinnen direkt gegenüber, den Familienpackungen Schokolade in allen

Geschmäckern, die dreimal so schwer waren wie du und nicht in Bewegung zu kriegen.

Seufz. Nicht mal die Illusion von Geschmack im Mund war das Risiko wert. Kein Schluck, kein Bissen, kein Gramm, denn die Waage log nicht, lügen tatest nur du, wenn du dein Gewicht nanntest.

Du standest auf, der Geruch nach weichgekochten Eiern gab den Ausschlag, schob dich zu dem Schatten hin, zu dem du nicht hinwolltest, nie würdest du aufgeben, und die Maske fiel von dir ab, in dem Moment, als du aus dem Zimmer gingst. Tränen stiegen in dir auf, keine Ahnung, woher die jetzt noch kamen, wo doch die ganze Feuchtigkeit längst aus deinem Körper raus hätte sein müssen.

Judo war der Sport deines Lebens. Ja, kämpfen, das tatest du, aber der erste Kampf galt immer dir selbst, der Waage, und wenn du nicht gut aufpasstest, wäre es auch gleich der letzte gewesen. Dein größter Feind warst du selbst, und sonst keiner.

4.

Unter dem wachsamen Auge der Waage zogst du dich um. Drei Hosen, eine kurze und zwei lange, ein Thermo-Longsleeve, drei T-Shirts, einen Müllsack mit Löchern für Arme und Kopf, einen Pulli und einen Regenmantel, eine Mütze und ein Paar Handschuhe, nicht mehr und nicht weniger. Draußen waren es zehn Grad, aber nicht unter Null. Das wusstest du, es war genau, was du nötig

hattest, um dich selbst zu überwinden, den ersten Schritt hin zum Podium zu machen.

Schwitzen ist die Kunst des Kampfs mit sich selbst, besonders am Tag vor dem absoluten Höhepunkt. Man schindet den Körper auf elegante Weise. Man joggt weiter, Schritt für Schritt, man macht weiter, bis man zusammenklappt. Man lebt von der Musik, die einem aus den Ohrlöchern knallt, dem Takt, der Arme und Beine vorantreibt. Der Shuffle-Button, der einen rettet, weil er den Rhythmus ab und zu ändert und von schnell auf weniger schnell schaltet, so dass man wieder zu Atem kommt. Zeit, die man sich selbst nicht gönnt, nicht gönnen darf.

Schwitzen musstest du, die Luft war Nebensache. Obwohl das Schwitzen nicht das größte Problem war. Nein, das war die Uhr. Die Stunden, in denen nichts anderes drin war als warten, waren nämlich immer für alle schlauchend, gnadenlos. Seelisch, physisch und noch mindestens auf sieben anderen Gebieten, wenn man es zuließ.

Die Zeit kroch vorbei. Vom Hunger konnte man das nicht behaupten.

5.

Nach Wochen ohne Wasser hast du aufgeplatzte Lippen und rote Flecken auf der Haut. Du hast ständig Tränen in den Augen, beim geringsten Anlass kommen sie dir, als wäre das die einzige Flüssigkeit, die deinem Körper geblieben ist.

Dreihundert Gramm waren es gewesen, an jenem Morgen.

Jetzt hast du Hoffnung.

Im selben Raum wie damals stehst du mit siebenunddreißig anderen, so gut wie nackten Mädchen Schlange und wartest, aufrecht, hungrig und stolz. Eine halbe Stunde Fleischbeschau und Schätzung, Erleichterung oder neue Tränen. Potenzielle Gegnerinnen stehen Schulter an Schulter, und bei allen herrscht die gleiche Hoffnung.

Du hörst das Geflüster. „Bist du drunter?“ Die Spannung steigt, die Luft ist geladen und alles wird noch schlimmer, wenn eine in der Reihe neben dir zu schwer ist. Dreihundert Gramm. Das schafft sie nicht mehr, auch sie fällt ja fast um, du siehst es. Zwanzig Minuten ticken zu schnell weg, wenn man gegen die eigenen Kilos ankämpft. Wieder ist Zeit ein Feind, den du lieber auf deiner Seite hättest. Daran denkst du lieber nicht, der Gedanke allein schon macht, dass du fast kotzen musst, aber genau das möchtest du vermeiden, denn du musst deinen Ruf hochhalten und deinen Magen gerade. Du hast dich immer geweigert, diese Grenze zu überschreiten.

Also stellst du dich hin, ignorierst die stechenden Blicke der Mädchen hinter dir, die dich ihrerseits prüfen wie Vieh auf dem Markt. Atem, Luft, jetzt gilt es, denn Umfallen ist ein Zeichen der Schwäche, und du musst wenigstens stark wirken.

Je näher du der Waage kommst, desto mehr Druck spürst du auf den Schultern. Das kompensiert wahrscheinlich den Schwung, den du immer noch nicht hast, sogar viel weniger hast. Und doch ist das alles nicht wich-

tig. Eigentlich ist da nur eine einzige Frage. Bekommst du die Chance zu kämpfen, zu versagen oder über dich hinauszuwachsen oder bekommst du sie nicht? Sind es immer noch dreihundert Gramm zu viel oder sind sie es nicht?

Die Kampfrichterin sieht nicht mal auf von der Liste der Namen.

„Welche Klasse?“



20 jaar, Munstergeleen

Elisa Ros Villarte

Ik wil een dode mus zijn

Was het leven maar een verhaal met een spanningsboog en een duidelijke plot, waarvan het begin en einde mooi is afgerond, dan zou het zoveel gemakkelijker zijn te begrijpen wat je nu weer moet doen. In een roman valt elke dode mus van het dak met een reden en niet door dom toeval. In de werkelijkheid valt een dode mus van het dak, omdat hij nu eenmaal is doodgegaan. Het maakt vaak niet uit hoe, misschien door een gebroken hart of een gemene klap met een vleugel van een rivaal. We zullen waarschijnlijk nooit achter de werkelijke reden komen, ook al is die er altijd wel.

Nee, geef me dan maar een roman, waarin je bij het lezen de puzzelstukjes krijgt aangereikt om het raadsel op te lossen. In het echte leven fiets je met een grote boog om een dode mus heen op straat met tegelijkertijd in je hoofd de gedachte van ‘jakkes’ of ‘ahw, zo zielig’. De vraag waarom die mus dood op straat ligt, komt niet eens in je op. Als het zich in een roman voordeed, dan zou de mus gereanimeerd worden of symbool staan voor het fragiele leven. In de werkelijkheid zitten de meeste levensverhaallijnen niet zo netjes in elkaar en is een dode mus niet meer dan wat ze is: een dode mus. Overbodige, vervelende en saaie dingen komen in het echte leven vaker voor dan plotwendingen of gamechangers. Laat staan dat er aanwijzingen zijn die samenhangen met het grote geheel.

Het leven komt pas in de buurt van een filmscript/manuscript als het is afgelopen. In een grafrede worden slechts de hoogtepunten opgesomd uit iemands verhaal. Alledaagse

dingen worden opgepoetst tot speciale momenten door over de laatste keer te vertellen of er achteraf een diepere betekenis aan te geven: ‘Berta was altijd zó de rust zelve en kon echt genieten van de kleine dingen in het leven, zoals elke dag om klokslag twaalf uur een kopje thee drinken met de buurvrouw.’ Daarom ben ik een groot fan van begrafenissen.

Waarschuwing (ik weet het, een beetje laat): mijn leven is geen verhaal in traditionele zin. Het is namelijk een bende, waarin slecht en goed in elkaar overvloeien en ik vaker aan de duistere kant sta dan ik zou willen toegeven. Dit komt niet zozeer omdat ik een slecht persoon ben, maar doordat ik bovengemiddeld bang ben. In mijn hoofd spelen zich alle mogelijke rampscenario’s af met de snelheid van het licht. Het lijkt op bingewatchen, maar dan onvrijwillig en in korte afleveringen.

Voor de meeste mensen is het glas halfvol of halfleeg. Bij mij lekt het glas en elke maandag stoot ik het glas om, waarna het op de grond in gruzels uiteenvalt. Vervolgens trap ik erin met mijn blote voeten, of iemand anders met zijn/haar voeten/poten. Daarna moet diegene naar de huisarts gaan, die de scherfjes er niet uit krijgt. Dus op naar het ziekenhuis waar de scherfjes er eindelijk pijnlijk uit worden getrokken. Toch wordt er één van die honderden glasstukjes over het hoofd gezien, waarna de wond gaat ontsteken en mijn/zijn/haar halve been wordt afgezaagd (zo voelt het tenminste). Het resultaat: ik/hij/zij kan nooit meer lopen. Tenminste iets in die richting.

En dan ben ik ook nog slecht in keuzes maken, zoals hierboven is geïllustreerd. Waarom bestaan er geen schuine strepen in gesproken taal? Dat is waarschijnlijk één van de vele redenen waarom praten niet echt mijn ding is. In mijn hoofd is het vaak zo druk dat ik me niet kan focussen op wat er tegelijkertijd in andermans hoofd omgaat. Mensen zijn nooit een open boek, daarom houd ik het maar bij de boeken in mijn kast. Als die me teleurstellen, dan kan ik ze nog altijd met een groot gebaar weggooien (wel recyclen) of weggeven aan een willekeurig persoon. Bij mensen gaat dat een stuk moeilijker. Ja, je kunt ze blokkeren op social media maar niet in het echte leven (zonder ze letterlijk uit te sluiten). Boeken, series en films zijn veiliger. Je kunt ze buitensluiten wanneer je maar wilt. Ik bepaal de regels dan, niet zij.

Ik vraag me vaak af wat mensen later zullen zeggen op mijn begrafenis en wie er zal komen opdagen. Hopelijk herinnert men me uiteindelijk om iets anders dan om mijn ongegronde angsten of de weinige liefde die ik heb gegeven aan mensen. Het liefste zou ik herdacht willen worden als een dode mus in het leven van iemand anders (het liefste natuurlijk van iemand met een goed verhaal). Vallen zou ik willen, al is het maar eenmaal, gewoon op de achtergrond met een zacht plofje, en dat iedereen zich dan afvraagt: ‘Waarom valt die mus nou dood van het dak?’ Dan ben ik al tevreden. De bijrol van mijn leven spelen, is dat nou te veel gevraagd?

Elisa Ros Villarte

Je voudrais être un moineau mort

Traduit du néerlandais par
Kim Andringa

Si seulement la vie pouvait être un récit avec un arc narratif et une intrigue bien définie, dont le début et la fin seraient bien ficelés, il serait tellement plus facile de comprendre ce qu'on a à faire. Dans un roman, comme l'a dit l'écrivain W.F. Hermans, chaque moineau mort tombe du toit pour une raison précise, rien n'est le fruit du hasard. Dans la réalité, un moineau mort tombe du toit simplement parce qu'il est mort. Souvent, la cause est sans importance, un cœur brisé peut-être ou un vilain coup asséné par l'aile d'un rival. Nous ne découvrirons sans doute jamais la véritable raison, même s'il y en a forcément une.

Non, je préfère de loin le roman, dont la lecture nous fournit les pièces d'un puzzle permettant de résoudre l'énigme. Dans la vraie vie, on s'écarte pour faire le tour du moineau mort gisant sur la chaussée, tout en se disant mentalement quelque chose comme « beurk » ou « oh, pauvre bête ». La question de savoir pourquoi ce moineau gît mort dans la rue ne nous vient même pas à l'esprit. Si cela se produisait dans un roman, le moineau serait ramené à la vie, ou symboliserait la fugacité de l'existence. En vrai, la plupart des fils narratifs de nos vies ne sont pas aussi bien construits et un moineau mort n'est souvent que cela : un moineau mort. Les choses superflues, répétitives ou ennuyeuses sont plus fréquentes dans la vraie vie que les rebondissements ou les revirements. Les indications pointant vers le grand tableau général, cela n'existe même pas.

La vie ne commence à ressembler à un scénario de cinéma ou à un manuscrit qu'une fois qu'elle s'est terminée. Les éloges funèbres n'évoquent que les faits saillants de l'histoire d'une personne. Les banalités du quotidien sont transformées en moments particuliers en racontant la dernière fois, ou en leur donnant a posteriori un sens profond : « Berthe était toujours le calme fait femme et elle savait réellement savourer les petites choses de la vie, comme la tasse de thé qu'elle prenait tous les jours à midi pile avec la voisine. » C'est pour cette raison que je suis une grande fan des enterrements.

Avertissement (un peu tardif, je sais) : ma vie n'est pas une histoire au sens traditionnel. En effet, c'est un foutoir dans lequel le bien et le mal se confondent et où je me trouve plus souvent du côté obscur qu'il ne me plaît de l'admettre. Ce n'est pas tant que je sois une mauvaise personne, mais je suis plus peureuse que la moyenne. Dans ma tête, tous les scénarios catastrophe possibles et imaginables se déroulent à la vitesse de la lumière. Cela ressemble à du *binge watching*, mais involontaire et par courts épisodes.

Pour la plupart des gens, le verre est à moitié vide ou à moitié plein. Mon verre à moi fuit, et chaque lundi, je le renverse pour le voir éclater au sol. Ensuite, je marche dedans à pieds nus, ou quelqu'un d'autre avec ses pieds/pattes à lui/elle. Alors cette personne doit aller chez le médecin, qui n'arrive pas à extraire les morceaux de verre. Direction l'hôpital, où les éclats sont enfin retirés, non sans douleur. Cependant, une de ces centaines d'échardes

de verre passe inaperçue, la plaie s'infecte et il faut scier la moitié de ma/sa jambe (c'est du moins l'impression que ça donne). Résultat des courses : je/il/elle ne pourra plus jamais marcher. Ou quelque chose comme ça.

En outre, j'ai du mal à faire des choix, comme le montre le passage précédent. Pourquoi n'existe-t-il pas de barres obliques dans la langue parlée ? Sans doute est-ce là une des nombreuses raisons qui font que parler, ce n'est pas vraiment mon truc. Il se passe souvent tellement de choses dans mon esprit que je ne parviens pas à me concentrer sur ce qui se passe simultanément dans la tête d'autrui. On ne lit pas dans les gens comme dans un livre ouvert, c'est pourquoi je m'en tiens aux livres de ma bibliothèque. Ceux-là, quand ils me déçoivent, je peux les jeter d'un geste nonchalant (mais il faut recycler, bien sûr) ou les donner à quelqu'un au hasard. Avec les gens, c'est plus difficile. Certes, on peut les bloquer sur les médias sociaux, mais pas dans la vraie vie (à moins de les enfermer littéralement dehors). Les livres, les séries et les films présentent moins de risque. On les exclut de sa vie quand on veut. C'est moi qui décide des règles du jeu, pas eux.

Souvent, je me demande ce que les gens diront plus tard à mon enterrement, et qui viendra y assister. J'espère qu'on se rappellera finalement autre chose de moi que mes peurs infondées ou les rares marques d'affection que j'aurai données. Ce que je préférerais, ce serait qu'on se souvienne de moi comme d'un moineau mort figurant dans l'histoire d'une autre personne (de préférence bien sûr quelqu'un avec une belle histoire). J'aimerais tomber,

ne serait-ce qu'une fois, avec un simple petit bruit sourd à l'arrière-plan, et que tout le monde se demande : « Mais pourquoi ce moineau mort est-il donc tombé du toit ? » Cela suffirait à me contenter. Jouer le second rôle de ma vie, est-ce trop demander ?

Elisa Ros Villarte

Ich wäre gern ein toter Spatz

aus dem Niederländischen von
Isabel Hessel

Wenn das Leben doch nur eine Geschichte wäre, mit einem Spannungsbogen und einem deutlichen Plot, dessen Anfang und Ende ordentlich abgerundet sind, dann wäre es so viel leichter zu verstehen, was als Nächstes zu tun ist. In einem Roman fällt jeder tote Spatz aus einem Grund vom Dach und nicht aus purem Zufall. In Wirklichkeit fällt ein toter Spatz vom Dach, weil er nun einmal gestorben ist. Wie ist egal, vielleicht war sein Herz gebrochen oder ein Rivale hatte ihm einen gemeinen Schlag mit dem Flügel verpasst. Wahrscheinlich werden wir nie den wahren Grund erfahren, obwohl es immer einen gibt.

Nein, da halt ich's lieber mit dem Roman, bei dem man beim Lesen die Puzzlestücke geliefert bekommt, um das Rätsel zu lösen. Im richtigen Leben radelt man in weitem Bogen um einen toten Spatzen herum und denkt sich „igitt“ oder „och, der Arme“. Die Frage, warum der Spatz tot auf der Straße liegt, kommt einem gar nicht in den Sinn. In einem Roman jedoch würde der Spatz wiederbelebt werden oder die Vergänglichkeit des Lebens symbolisieren. In Wirklichkeit verlaufen die meisten Lebenslinien nicht so gradlinig, dort ist ein toter Spatz nicht mehr als das: ein toter Spatz. Überflüssiges, Ärgerliches oder Langweiliges kommt im echten Leben häufiger vor als überraschende Wendungen oder *Game Changer*. Erst recht keine Hinweise, wie das alles mit dem größeren Ganzen zusammenhängt.

Das Leben hat erst dann etwas von einem Filmszenario/Manuskript, wenn es abgelaufen ist. Bei einer Grabrede

werden nur die Höhepunkte der Geschichte einer Person aufgezählt. Alltäglichkeiten werden zu besonderen Augenblicken aufpoliert, indem man über das letzte Mal erzählt oder hinterher einer Sache tiefere Bedeutung beimisst: „Berta war stets die Ruhe selbst, wie sie die kleinen Dinge des Lebens genießen konnte, wie sie jeden Tag um Punkt Zwölf ihre Tasse Tee mit der Nachbarin trank.“ Deshalb habe ich ein Faible für Begräbnisse.

Warnung (ich weiß, ziemlich spät): Mein Leben ist keine Geschichte im traditionellen Sinn. Es gleicht eher einer Bande, in der das Schlechte und das Gute ineinander übergehen und ich öfter auf der dunklen Seite stehe, als ich zugeben will. Das liegt nicht so sehr daran, dass ich eine schlechte Person bin, sondern weil ich überdurchschnittlich viel Angst habe. In meinem Kopf spielen sich mit Lichtgeschwindigkeit alle möglichen Katastrophenszenarien ab. So ähnlich wie *Binge-Watching*, nur unfreiwillig und mit kürzeren Folgen.

Für die meisten Menschen ist das Glas halbvoll oder halbleer. Bei mir hat das Glas ein Leck, jeden Montag stoße ich es um und es zerschellt auf dem Boden. Anschließend trete ich mit nackten Füßen hinein oder jemand anders mit seinen/ihren Füßen/Pfoten. Danach muss derjenige, der die Scherben nicht mehr herausbekommt, zum Hausarzt gehen. Also ab ins Krankenhaus, wo die Splitter endlich unter Schmerzen entfernt werden. Doch eines der hunderte Glasstückchen wird dabei übersehen, weswegen sich die Wunde entzündet und mein/sein/ihr halbes Bein abgesägt wird (so fühlt es sich immerhin

an). Endergebnis: ich/er/sie kann nie wieder gehen. Oder etwas in der Art.

Zu allem Überfluss bin ich auch noch schlecht darin, mich zu entscheiden, wie hier oben gezeigt wurde. Wieso gibt es keine Schrägstriche in der gesprochenen Sprache? Vermutlich ist das einer der vielen Gründe, weshalb Reden nicht wirklich mein Ding ist. In meinem Kopf geht oft so viel um, dass ich mich nicht auf das konzentrieren kann, was gleichzeitig einem anderen durch den Kopf geht. Der Mensch ist nie ein offenes Buch, darum halte ich mich lieber an die Bücher in meinem Regal. Wenn die mich enttäuschen, kann ich sie immer noch mit großer Geste wegwerfen (natürlich recyceln) oder einer x-beliebigen Person schenken. Bei Menschen ist das eine andere Geschichte. Ja, man kann sie auf den Sozialen Medien blockieren, aber nicht im wirklichen Leben (ohne sie buchstäblich auszuschließen). Bücher, Serien und Filme sind sicherer. Man kann sie ausschließen, wann man will. Dann bestimme ich die Regeln, nicht sie.

Ich frage mich oft, was die Leute später auf meiner Beerdigung sagen werden und wer dort auftauchen wird. Hoffentlich erinnert man sich meiner am Ende wegen etwas anderem als meinen unbegründeten Ängsten oder die wenige Liebe, die ich Menschen gegeben habe. Am liebsten möchte ich als toter Spatz im Leben eines anderen erinnert werden (möglichst von jemandem mit einer guten Geschichte). Fallen würde ich wollen, wenn auch nur einmal, einfach irgendwo im Hintergrund mit einem kleinen Plumps, und alle würden sich dann fra-

gen: „Wieso fällt bloß dieser Spatz tot vom Dach?“ Dann wäre ich schon zufrieden. Die Nebenrolle meines Lebens spielen, ist das denn zu viel verlangt?



18 Jahre, Stolberg

Paul Bank

Winter oder
Es gibt nur eine Sache, die fehlt

Prolog: Spuren. Verschwinden. Verwischen. Verwehen.
Gedanken. Bleiben. Beständig. Bestehen.

In der Nacht steht ein Haus. Ganz ruhig ist es dort. Als Nachbar nur das Nichts, dort hinten, weitab des Lichts, des Dorfes, der Pfade, wenn der Tag anbricht, wird es hier erst später hell. Es dauert, bis die Strahlen über Baumriesen streichen, die kahlen Kronen erreichen und langsam über Boden und Dunklung schleichen, um aus ihr, ganz sanft, eine Lichtung zu zeichnen. Lähmende Stille breitet sich aus. Selten verirren sich Menschen in diese Gegend, zu unwirtlich wird es hier, bei Kälte, Schnee und Wind, zu unwirklich wirkt es hier, dieses bizarre Gemisch aus Licht und Dunkeln, Schatten und Funkeln von Schnee im Mondesschein. Traut man sich doch näher heran, dann sieht man in diesem Hause Menschen wohnen. Es sind nicht viele, nein, einer ist es. Ein Mensch. Klopft man an die Tür, so lässt er einen ein, in die viel zu kleine Stube, beheizt wird im Winter nur ein einziger Raum, dort schläft er und isst er, dort arbeitet und lebt er. Alt ist dieser Mensch, doch jung in seinem Herzen, tiefe Falten in der Stirn wie Lebensfurchen gezeichnet, kleinere um seine Augen, dort, wo das Glück ihn begleitet, er lacht viel, auch wenn er allein ist. Hier draußen ist er frei, seines eigenen Glückes Trieb, er entscheidet was gestern, heute, morgen und irgendwann einmal geschieht. Wenn man ihn fragt, welche Zeit er im Jahr am liebsten mag, dann bin ich mir sicher, dass er lächelt und zufrieden Winter sagt. Jaja, den Winter mag er sehr, im Winter, meint er, wirkt das Land viel weiter, denn der Wind, er

hat Schneisen gepflügt, in das Eismeer der Bäume, viele Meilen der Weitsicht. Dann die Stille eines Tages im Schutzmantel des Schnees, die Decke auf den Feldern, die Spuren in den Wäldern, die Welt, sie hält den Atem an. Ein Windstoß in den Bäumen, leise rieseln die Tropfen zu Boden, treffen den Mann, der durch die Kälte stapft, um Feuerholz zu roden. Tagein, tagaus, dieselbe Prozedur, zwischen Ruhe und der Einsamkeit, der Rhythmus der Natur. Beschwerlich ist sein Leben, manchmal so einsam, dunkel und kalt, doch es ist, was er immer wollte, sein eigenes Tun fest in seiner Gewalt, Herr über Handeln und Gedanken, nur bestimmt von Tag und Nacht und der Jahreszeitenuhr.

Denn manchmal, wenn der Tag sich dem Ende neigt, das Feuer im Kamin ihn in die Träume begleitet, dann sagt er zu sich selber: „Du alter Mann. Bist du ein glücklicher Mensch?“ Und dann schließt er die Augen und weiß, er besitzt alles, was das Leben begehrt. Es gibt nur eine Sache, die fehlt.

Schnitt. Ortswechsel. In der Stadt steht ein Haus. Laut ist es dort, in Häuserschluchten schluchzen die Bewohner der Enge das Klage lied der Menge: Intro ist Verkehrslärm, Automassen hupen, erste Strophe ist ein Rufen übers Hetzen und das Suchen, nach den im Traum gesehenen Wegen, der Refrain ist ein Schreien nach Ausbruch und Befreien, zweite Strophe Weinen über Angst, über Hass, über Leiden, Koexistenz der armen Seelen, die Bridge das laute Brüllen Millionen eingengter Münder, bevor das Lied im Outro, einem Knall mit Stille mündet –

er! Steht mittendrin. Einer ist es. Ein Mensch. Klopft man an der Tür, so ist er nicht daheim, nicht in seiner Wohnung, irgendwo draußen wird er sein, unterwegs in der Stadt, mit tausend Zielen ohne Rast, dort schläft er und isst er, dort arbeitet und lebt er. Noch jung ist dieser Mensch, doch uralt in seinem Herzen, Sorgenfalten in der Stirn, gezeichnet von den Schmerzen, er weint viel, gerade dann, wenn er allein ist. Den Winter, den hasst er, wobei er ihm kaum begegnet, Winter ist, wenn's grau ist und statt bei 20 Grad bei 5en kalt ist und es regnet. Geschneit hat es schon lange nicht mehr, die Flocken werden gefressen auf halbem Wege bis zum Boden, die Stadt hat einen Schutzring aus Abgasen und Hitze um ihr Skelett gezogen. Es ist die Jahreszeit der gesenkten Köpfe, das einzige Sternenmeer, das er noch sieht, ist jenes der hellen Kaugummireste auf dem dunklen Boden, dem viel zu dreckigen Himmelszelt, wenn er nachts durch die Straßen zieht, weil ihn die Ferne nicht ruft und das Zuhause nicht hält. Er ist abgestumpft. Wenn er sich schlafen legt, dieser einsame Mensch, dann fällt ihm auf, dass er am Tag zwar lebt, doch stumpfsinnig durch die Gegend rennt, in der Masse keine Namen kennt, sich ohne Tagträume durchs Leben kämpft. Einst kam er hierher, um vor der Einsamkeit zu fliehen, die Möglichkeiten lockten, die Vision der großen, heilen Welt – doch seine Hoffnung prallte auf Enge, Lärm, Versprechen nichts als heiße Luft, die im Smogdunst der Abendsonne über den Stadtdächern verpufft.

Und auf einmal? Sprach er nicht mehr. Denn er wusste nicht mit wem. Seine Worte waren luftleere Räume, seine Sätze wurden lichtleere Träume, sein Blick? Gesenkt. Ein Lächeln? Verschenkt. Der Regen zeichnet verschwommene Blindfäden vor seinen Augen, gleichmäßig bricht er die laute Stille. Die Tropfen sammeln sich zu Schallwellen des Schweigens. Der Verlassenheit. Einsamkeit, kann schön sein, wenn sie ist selbst herbeigeführt, so wie beim alten Mann, der sich alleine sehr geborgen fühlt, doch hier? An der Tür stehen tausend Namen, auf jedem Klingelschild, doch alles hohle Phrasen, nur weil jemand heißt, heißt das noch lange nicht, er lebt. Doch kann ihm mal einer sagen, dass es dort hinter Leben und ganz schön viele echte Wesen gibt? Keine traurigen Schablonen, um täglich, neu und stumpf, statt Menschen, die wohnen, Stadtmenschen zu klonen? Verlorene Seelen laufen durch die Straßen auf der Suche nach vergessenen Verwandten, Neubauten reparieren notdürftig die Narben einer schlafenden Stadt, doch die Fäden werden lang nicht mehr gezogen, zu oft schon wurden sie von ihren Bewohnern, verfolgt, vergessen, den Faden verloren.

So lebt er in der Masse vor sich hin. Tagein, tagaus, dieselbe Prozedur, er lebt mit Unruhe und der Einsamkeit, im Rhythmus der erstickenden, tickenden Zeit, nur bestimmt von Chaos, Stress und Arbeit, die Stechuhr ist befehlsbereit. Und manchmal, wenn der Tag sich dem Ende neigt und er in Gedanken in die Ferne schweift, dann starrt der Sohn aus dem Fenster, sieht die Eisblumen

verwelken und denkt mit frierendem Herzen: „Wie es Vater wohl geht?“

Und dann schließt er die Augen, erinnert sich an den Winter, seine Kindheit auf dem Land, wie lange ist es nun her, dass er eines Tages grußlos vom Hofe Richtung Großstadt verschwand, seither nie mehr den Mut zum Zurückkommen fand? – er weiß es nicht. Doch er ahnt, er besitzt alles, was das Leben beschwert. Es gibt nur eine Sache, die fehlt.

Paul Bank

L'hiver ou Une seule chose fait défaut

Traduit de l'allemand par
Céline Letawe*

* En collaboration avec Anne-Louise Boute, Willy Burguet, Agathe Caterina, René Jeukenne et Marie Heleven, étudiants du master en traduction de l'Université de Liège.

Prologue : Des traces. Disparaissent. S'effacent. Se dispersent. Des pensées. Persistent. Existent. À jamais.

Dans la nuit se dresse une maison. Là-bas tout est calme. Le néant comme seul voisin, là derrière, loin de la lumière, du village, des chemins, et quand le jour se lève, ici il ne fait clair que plus tard. Il faut du temps pour que les rayons effleurent les arbres géants, atteignent les couronnes dénudées et s'insinuent lentement jusqu'au sol ombreux, avant d'y révéler une clairière, tout doucement. Un silence paralysant se propage. Il est rare que l'on vienne se perdre dans cette contrée devenue inhospitalière par temps froid, neige et vent, rendue irréaliste par ce curieux mélange de lumière et d'obscurité, d'ombres et de scintillements de la neige au clair de la lune. Si l'on ose s'approcher, on voit qu'il y a des habitants dans cette maison. Ils ne sont pas nombreux, non, il n'y en a qu'un. Un homme. Si quelqu'un frappe à la porte, il le fait entrer dans cette toute petite pièce, la seule qui soit chauffée en hiver ; c'est là qu'il dort et qu'il mange, qu'il travaille et qu'il vit. Cet homme est âgé mais pourtant jeune de cœur, des rides profondes comme les sillons de la vie ravinent son front, d'autres moins marquées entourent ses yeux, là où le bonheur l'accompagne ; il rit beaucoup, même s'il est seul. Ici il est libre, l'impulsion de son propre bonheur, c'est lui qui décide de ce qui s'est passé hier, se passe aujourd'hui et se passera demain. Si on lui demande quel moment de l'année il préfère, je sais qu'il sourira et répondra, satisfait, que c'est l'hiver. Oh oui, il aime beaucoup l'hiver ; en hiver, pense-t-il, la campagne paraît beaucoup plus vaste car le

vent a creusé des layons sur plusieurs lieues, dans la mer gelée des arbres, à perte de vue. Et puis, le silence d'une journée protégée par un manteau neigeux, les champs recouverts, les traces dans les bois, le monde, lui, retient son souffle. Une bourrasque dans les arbres, les gouttes ruissellent doucement jusqu'au sol, touchent l'homme qui marche à pas lourds dans le froid pour aller couper du bois. Jour après jour, la même routine, entre tranquillité et solitude, le rythme de la nature. Elle est pénible, sa vie, parfois si solitaire, sombre et froide, et pourtant c'est ce qu'il a toujours voulu, parfaitement maître de ses actes, maître de ses gestes et de ses pensées, une vie uniquement régie par le jour et la nuit et l'horloge des saisons. Car parfois, quand le jour touche à sa fin, que le feu de l'âtre l'accompagne dans ses rêves, il se dit à lui-même : « Toi mon vieux, tu es un homme heureux ». Il ferme alors les yeux et sait qu'il possède tout ce que la vie a à offrir. Une seule chose fait défaut.

Coupure. Changement de décor. Dans la ville se dresse une maison. Là-bas tout est bruyant. Coincés au creux des maisons, les habitants égrènent la complainte de la foule : le bruit de la circulation sert d'ouverture, une multitude de voitures klaxonnent, la première strophe hurle la hâte et la quête, quête des chemins aperçus en rêve, le refrain appelle à l'évasion et à la libération, la deuxième strophe est une lamentation sur la peur, la haine et la souffrance, coexistence de pauvres âmes, l'intermezzo le rugissement bruyant de millions de gorges muselées, avant que le chant ne débouche en finale sur un éclat

silencieux – lui ! Il se trouve en plein milieu. Il n’y en a qu’un. Un homme. Si quelqu’un frappe à la porte, il n’est pas chez lui, pas dans son appartement, il est sans doute quelque part à l’extérieur, cheminant en ville avec mille destinations, sans trêve ; c’est là qu’il dort et qu’il mange, qu’il travaille et qu’il vit. Cet homme est encore jeune, mais pourtant très vieux de cœur, le front ridé de soucis, raviné par les douleurs, il pleure beaucoup, surtout quand il est seul. L’hiver, il le hait, même s’il le rencontre à peine ; l’hiver, c’est quand il fait gris et que, par cinq degrés au lieu de vingt, il fait froid et il pleut. De la neige, on n’en a plus vu depuis longtemps : les flocons sont dévorés à mi-chemin avant d’atteindre le sol ; la ville a étiré autour de son ossature un anneau protecteur fait de gaz d’échappement et de chaleur. C’est la saison des têtes baissées : la seule mer d’étoiles qu’il voit encore, c’est celle des restes de chewing-gums clairs sur le sol sombre, cette voûte céleste bien trop sale quand il erre la nuit à travers les rues, parce que le lointain ne l’appelle pas et que le chez-soi ne le retient pas. Il est usé. Quand cet homme solitaire se couche pour dormir, il réalise qu’il vit, il est vrai, pendant la journée mais qu’il sillonne stupidement les rues, qu’il ne connaît aucun nom dans la foule et qu’il se fraie un chemin à travers la vie sans aucun moment de rêverie. Il est jadis venu ici pour fuir la solitude, attiré du possible, vision du vaste monde intact – et pourtant son espoir s’est heurté à l’étroitesse, au bruit, les promesses n’étaient que du vent, un vent qui fout le camp dans le smog du crépuscule, au-dessus des toits de la ville.

Et tout d'un coup ? Il a cessé de parler. Car il ne savait à qui parler. Ses mots étaient des espaces vides, ses phrases devenaient des rêves dépourvus de lumière. Son regard ? Baissé. Un sourire ? Bradé. La pluie dessine une confusion de fils aveugles devant ses yeux, elle brise sans cesse le silence assourdissant. Les gouttes se fondent en ondes de silence. Ondes d'abandon. La solitude, elle peut être belle quand on l'a choisie, comme chez le vieil homme qui, vivant seul, se sent protégé, mais ici ? Sur les portes, à côté des boutons de sonnette, figurent mille noms mais tout n'est que formule creuse, avoir un nom ne veut pas dire qu'on vit. Y a-t-il un seul nom qui puisse lui dire que là derrière, il y a de la vie et beaucoup de véritables êtres humains, pas seulement de tristes gabarits pour le stupide clonage quotidien de citadins mais aussi des personnes qui y vivent ? Des âmes perdues courent dans les rues à la recherche de parents oubliés ; de nouvelles constructions réparent sommairement les cicatrices d'une ville endormie, mais depuis longtemps on n'enlève plus les fils, les habitants les ont trop souvent suivis, oubliés puis perdus – le fil.

Il vit ainsi sans but au milieu de la foule. Jour après jour, la même routine. Il vit dans l'agitation et la solitude, au rythme du tic-tac étouffant, déterminé seulement par le chaos, le stress et le travail : la pointeuse est prête à donner des ordres. Et parfois, quand le jour touche à sa fin et que ses pensées se perdent dans le lointain, le fils regarde fixement par la fenêtre, il voit les fleurs de givre se faner

et dans son cœur glacé lui vient une pensée : « Comment va mon père ? »

Alors il ferme les yeux, se rappelle l'hiver, son enfance à la campagne ; combien de temps s'est écoulé depuis qu'il a quitté la ferme pour la ville, sans un au revoir, sans plus jamais depuis lors trouver le courage de revenir ? Il l'ignore. Mais il sent qu'il possède tout ce qui alourdit la vie. Une seule chose fait défaut.

Paul Bank

Winter, of: Er is maar één ding dat mist

Uit het Duits vertaald door
Irene Dirkes

Proloog: Sporen. Verdwijnen. Vervagen. Vergaan.
Gedachten. Blijven. Bestendig. Bestaan.

In de nacht staat een huis. Heel rustig is het er. Veraf van het licht, het dorp en de paden, slechts het niets als buur, zodra de dag aanbreekt wordt het hier pas later licht. Het duurt een poos tot de stralen over de boomtoppen strijken, de kale kruinen bereiken en langzaam over de bodem sluipen om daar, heel zacht, in de duisternis een open plek te tekenen. Verlammende stilte verspreidt zich. Er dwalen zelden mensen rond in deze omgeving, te ongastvrij wordt het hier bij kou, sneeuw en wind, te onwettelijk oogt het hier door die bizarre mengeling van licht en donker, schaduw en de schittering van sneeuw in de maneschijn. Als je je toch dichterbij waagt, dan zie je in dit huis mensen wonen. Het zijn er niet veel, nee, een is het er. Eén mens. Als je op de deur klopt, dan laat hij je binnen in de veel te kleine woonkamer, 's winters wordt er slechts een enkele kamer verwarmd, daar slaapt hij en eet hij, daar werkt en leeft hij. Oud is deze mens, maar jong van hart, zijn voorhoofd is door het leven diep gegroefd, om zijn ogen, daar waar het geluk hem vergezelt, kleinere rimpeltjes, hij lacht veel, ook als hij alleen is. Hierbuiten is hij vrij, baas over zijn eigen geluk, hij beslist wat er gisteren, vandaag, morgen, wanneer dan ook gebeurt. Als je hem vraagt van welke tijd in het jaar hij het meeste houdt, dan weet ik zeker dat hij glimlacht en tevreden 'winter' zegt. Jaja, van de winter houdt hij veel, in de winter, meent hij, oogt het land veel weidser, want de wind heeft sleuven geploegd in het ijsmeer van de bomen,

je kunt dan mijlenver kijken. En dan de stilte van de dag in de beschermende mantel van de sneeuw, de deken op de velden, de sporen in de bossen, de wereld houdt haar adem in. Een windstoot in de bomen, zachtjes vallen de druppels op de grond en raken de man die door de kou op weg is om hout voor het vuur te rooien. Dag in, dag uit, dezelfde procedure, tussen rust en eenzaamheid, het ritme van de natuur. Zijn leven is zwaar, soms heel eenzaam, donker en koud, maar het is wat hij altijd heeft gewild, heer en meester over zijn eigen doen en laten, baas over zijn eigen gedachten, alleen bepaald door dag en nacht en de wisseling van de jaargetijden. Want soms, als de dag ten einde loopt, het vuur in de schouw hem zijn dromen binnenleidt, dan zegt hij tegen zichzelf: ‘Jij, oude man. Ben je een gelukkig mens?’ En dan sluit hij zijn ogen en weet hij dat hij alles heeft wat zijn leven begeert. Er is maar één ding dat mist.

Cut. Andere plaats. In de stad staat een huis. Lawaai is het er. In de krappe kloven tussen de huizen snikken de mensen het klaaglied van de massa: de intro is verkeerslawaaï, auto’s toeteren massaal, de eerste strofe is een hulproep over het gejakker en de zoektocht naar de in een droom verschenen wegen, het refrein is een schreeuw om ontsnapping en bevrijding, de tweede strofe een huilen van angst, van haat, van pijn, co-existentie van de arme zielen, de bridge het luide gebrul van miljoenen afgeknepen monden, voordat het lied in de outro eindigt in één klap stilte: hij! Hij staat er middenin. Een is het er. Eén mens. Als je op zijn deur klopt, dan is hij niet thuis, niet

in zijn woning, ergens buiten zal hij zijn, onderweg in de stad, om zonder te rusten duizend dingen te doen, daar slaapt hij en eet hij, daar werkt en leeft hij. Nog jong is deze mens, maar oeroud in zijn hart, zijn voorhoofd vol rimpels getekend door de pijn, hij huilt veel, vooral als hij alleen is. De winter haat hij, hoewel hij hem nauwelijks tegenkomt, het is winter als het grijs is, in plaats van twintig graden slechts vijf is, als het koud is en het regent. Gesneeuwd heeft het al lang niet meer, de vlokken worden halverwege de grond verslonden, de stad heeft om haar skelet een beschermende ring van uitlaatgassen en hitte opgetrokken. Het is het jaargetijde van de gebogen hoofden, de enige sterrenzee die hij nog ziet is die van lichte kauwgomresten op een donkere grond, en het veel te vieze uitspansel als hij 's nachts door de straten dwaalt, omdat de verte hem niet roept en thuis hem niets bindt. Hij is afgestompt. Wanneer hij naar bed gaat, deze eenzame mens, dan valt hem op dat hij gedurende de dag weliswaar leeft, maar stompzinnig door de straten rent, in de massa geen namen kent, zich zonder dagdromen door het leven slaat. Ooit kwam hij hiernaartoe om de eenzaamheid te ontvluchten, de mogelijkheden lokten, het visioen van de grote heilzame wereld – maar zijn hoop stuitte op ruimtegebrek, lawaai en loze beloften, die bij de avondzon boven de daken van de stad in de nevel van smog opgingen.

En opeens? Sprak hij niet meer. Want hij wist niet met wie. Zijn woorden waren luchtledige ruimtes, zijn zinnen werden lichtledige dromen, zijn blik? Omlaag. Zijn

glimlach? Vaag. De regen tekent wazige pijpenstelen voor zijn ogen, doorbreekt eentonig de luide stilte. De druppels verzamelen zich, vormen geluidsgolven van zwijgen. Van verlatenheid. Eenzaamheid kan mooi zijn als je hem zelf tot stand brengt, zoals de oude man, die zich in zijn eentje heel geborgen voelt, maar hier? Bij de deur staan wel duizend namen, bij elke bel, maar het zijn holle frasen – alleen omdat iemand een naam heeft, betekent dat nog lang niet dat hij leeft. Kan iemand hem misschien eens zeggen dat daarachter levens en heel veel echte wezens bestaan, niet alleen treurige sjablonen voor het afgestompte, alledaagse leven, niet alleen mensen die wonen en stadsmensen klonen? Verloren zielen lopen door de straten op zoek naar vergeten familieleden, nieuwbouwprojecten repareren provisorisch de littekens van een slapende stad, maar de inwoners hebben de touwtjes al lang niet meer in eigen handen, te vaak werden ze vervolgd en vergeten, ze zijn de draad kwijtgeraakt.

Zo leeft hij in de massa een beetje voor zich uit. Dag in, dag uit, dezelfde procedure, hij leeft met onrust en eenzaamheid in het ritme van de verstikkende, tikkende tijd, slechts bepaald door werk, chaos en stress, door de prikklok altijd bij de les. En soms, als de dag ten einde loopt en hij in gedachten verzonken is, dan staart de zoon uit het raam, ziet de ijsbloemen verwelken en denkt met versteend hart: hoe zou het met vader gaan?

En dan sluit hij zijn ogen, herinnert zich de winter, zijn kindertijd op het platteland, hoe lang is het wel niet gele-

den dat hij op een dag, zonder groet, van de boerderij naar de grote stad verdween en sindsdien nooit meer de moed had om terug te gaan? Hij weet het niet. Maar hij vermoedt wel dat hij alles heeft wat het leven bezwaart. Er is maar één ding dat mist.



24 Jahre, Herzogenrath

.....

Philipp Spiering

Die Kaiser

Kapitel 1

Die ersten Worte meines Vaters, an die ich mich erinnern kann, waren:

„Uns gehört die Welt, mein Sohn. Alles, was du jemals begehren wirst, wirst du besitzen.“

Mein Vater war ein Kaiser.

Keiner von denen, die Länder regierten, sondern von jenen, die den Regierenden die Befehle gaben. Mit Regierenden meine ich Präsidenten, Kanzler und andere Staatsoberhäupter. Nicht ein einziger von ihnen entschied eigenmächtig. Alle senkten sie demütig den Kopf, wenn mein Vater oder einer der anderen Kaiser den Raum betrat, und warteten auf die Anweisungen.

Es gab immer mal wieder ein paar dickköpfige Diktatoren, die ihre eigenen Pläne hatten, aber sie stellten keine Gefahr dar. Früher oder später beugten sie sich. Oder sie verschwanden.

Die meisten Menschen auf diesem Planeten glaubten nicht einmal, dass es Personen wie meinen Vater gab. Aber die Kaiser waren real.

Die Unwissenheit (oder besser: der Unglaube) der breiten Masse bezüglich dieser Macht erlaubte den Kaisern ein unfassbares Handlungsspektrum. Sie kontrollierten das Geld, die Wirtschaft, die Kriege.

Sie kontrollierten die Welt.

Der Horizont der Menschen der Masse war begrenzt. Was sie nicht sahen, wovon sie nichts hörten, das existierte nicht. Also waren die Kaiser daran interessiert, dass die Aufmerksamkeit auf andere Dinge gelenkt wurde, als auf

sie selbst. Es gab immer mal wieder Zeiten, in denen es gefährlich für sie wurde, in denen die Menschen begannen, sich für Machtstrukturen zu interessieren und sie zu hinterfragen. Aber spätestens seitdem der Fernseher als Massenmedium etabliert war und die Unterhaltung ungefiltert in die Hirne des Volkes fließen konnte, war dessen Kontrolle kein Problem mehr.

Als die Kaiser das Niveau der Sendungen schleichend senkten, war irgendwann ein kritischer Punkt erreicht und ich erinnere mich, wie mein Vater eines Abends nervös auf die Resonanz zu einem neuen Format wartete. Dann erhielt er einen Anruf und war zufrieden und entspannt.

„Ich hatte kurzzeitig die Vermutung, die neue Fernsehshow könnte zu offensichtlich verblödend sein, aber sie hat die höchsten Einschaltquoten seit über sieben Jahren erreicht. Ich mache mir manchmal wirklich zu viele Sorgen, was den Pöbel angeht“, sagte er.

Auch Zeitungen und etablierte Nachrichtenkanäle berichteten das, was sie berichten sollten. Sie machten zum Schurken, wer verschwinden sollte und zum Helden, wer gefeiert werden sollte.

Aber die oberste Ebene der Hierarchie, die Kaiser, blendeten sie alle aus. Und das war auch der Sinn der Sache. Denn was man nicht sah, wovon man nichts hörte, das existierte nicht.

Alle, die etwas anderes behaupteten, verloren außer ihrer Glaubwürdigkeit auch ihren Beruf, ihr Ansehen und ihre Perspektive. Die Kaiser mussten dafür nicht einmal

etwas tun. Die Knechte diffamierten sich gegenseitig. So lief das eben. Das System war perfekt.

Zumindest für die Kaiser. Aber alle anderen zählten ja auch nicht, hatten es nie getan.

Mein Vater sagte einmal: „Die Sklaverei hat niemals zuvor eine größere Blütezeit erlebt.“

Das fasst in etwa zusammen, wie die Werte auf dieser Welt verteilt waren.

Die Kaiser regierten, die Staatsoberhäupter gehorchten, das Volk arbeitete. Und weil es seinen Herrn nicht kannte, weil er in ihrer Welt nicht existierte, erlag es dem Glauben, für sich selbst zu arbeiten.

Aber das war eine Illusion.

Sie alle arbeiteten für die Kaiser, in der Hoffnung, sich eines Tages mit einem schönen Wagen oder einem Haus belohnen zu können. Manche erreichten diese Ziele und am liebsten waren den Kaisern die, die damit zufrieden waren.

„Der Pöbel muss geführt werden“, pflegte mein Vater zu sagen und ich stimmte ihm zu.

Solange das Volk nicht merkte, dass es versklavt war, gab es nichts, das uns bedrohte.

Nichts, außer das unvermeidliche Sterben unseres Planeten.

Kapitel 2

Die Problematik des sterbenden Planeten war den Kaisern schon früh bewusst.

Bei einer Zusammenkunft vor einigen Jahren sprach einer von ihnen die drohende Gefahr an. Auch über eine Lösung hatte er sich Gedanken gemacht.

„Die Ressourcen schwinden rasend schnell“, sagte er, „Wenn das so weiter geht, wird die Erde in naher Zukunft nicht mehr bewohnbar sein, das wisst ihr so gut wie ich. Die einzige Lösung ist in meinen Augen eine weltweite Geburtenkontrolle. Solange die Bevölkerung wächst, kann sich der Planet nicht erholen.“

Die übrigen Kaiser lachten herzlich, dann sprach mein Vater:

„Wir sind mächtig, aber so mächtig nun auch wieder nicht. Die Knechte nehmen alles hin: Ausbeutung, Versklavung, Verblödung und sogar andauernden, offensichtlichen Betrug. Aber kannst du dir nicht vorstellen, was passiert, wenn man ihnen vorschreibt, wie viele Kinder sie haben dürfen? Es gefällt ihnen in ihrer Seifenblase. Eine schön konstruierte Illusion war ihnen schon immer lieber als eine harte Wahrheit. Sie wollen ihr Haus, ihren Vorgarten, ihren Familien-Kombi und ihre dazu passenden Kinder, ohne Obergrenze. Ich gebe dir natürlich recht; zur Erhaltung der Menschheit wäre eine Geburtenreduktion unabdingbar, aber sie ist unmöglich durchzuführen. Die Knechte erschaffen sich ihren eigenen Mikrokosmos, die Gesamtheit der Dinge interessiert sie nicht. Und in was für einer Welt ihre Kinder leben müssen, schert sie

auch einen Dreck, solange ihnen ihre kreierte Illusion während ihrer eigenen Lebensspanne gefällt.“

Die Kaiser nickten anerkennend.

„Und außerdem“, fuhr mein Vater fort, „bedeutet eine wachsende Population wachsenden Profit für uns. Das einzige, worüber wir nachdenken sollten, ist eine Alternative zu diesem Planeten. Denn der Tag, an dem wir ihn hinter uns lassen müssen, wird kommen.“

Sie begannen also, die besten Wissenschaftler, Welt- raumforscher und Erfinder anzuheuern, um in den Wei- ten des Kosmos nach einem bewohnbaren Planeten zu suchen oder etwas zu erschaffen, das ihren Fortbestand sicherte.

Es wurde schließlich damit begonnen, eine gigantische Raumstation zu errichten.

Das Volk ergötzte sich unterdessen am Reality-TV.

Kapitel 3

Ich traf die Frau, die meine Sicht auf die Dinge verän- derte, kurz vor Fertigstellung der Raumstation und einige Monate vor dem Ende unserer Zeit auf einer Party.

Normalerweise hielt ich mich fern vom einfachen Volk, denn eines der Prinzipien meiner Familie lautete: Die Elite bleibt unter sich. Aber in besagter Nacht fuhr ich mit meinem Cousin in einem unserer Sportwagen ziellos durch die belebte Stadt. Als wir an einem großen, mit Leuchtreklame versehenen Club vorbeikamen, sagte mein Cousin:

„Was hältst du davon, wenn wir uns mal unter den Pöbel mischen?“

Ich wusste nicht, was ich davon halten sollte, hatte mein Vater mir doch immer gepredigt, dass der Kontakt mit den Menschen der Masse wie Gift sei. Doch die Neugierde siegte und ich ließ mich schließlich darauf ein.

Ich hatte eine solche Party noch nie erlebt. Die Musik war laut, das Licht bunt und grell, es war stickig und es roch nach Schweiß. Einen Dresscode schien es nicht zu geben.

„Hier lenkt sich der Pöbel also von seinem Scheißleben ab“, rief mein Cousin mir zu und hatte große Mühe, die Musik zu übertönen.

Ich antwortete nicht. Zwar war es durchaus möglich, dass er recht hatte, aber ich hatte noch nie zuvor so viele lachende, enthemmte Gesichter gesehen. Ob Illusion oder nicht – es gefiel mir.

Wir drängten uns durch die dichte Menge und erkundeten die Welt, die wir vorher nur von Videoaufnahmen und Fotos gekannt hatten. Als wir durch eine Tür nach draußen in den Raucherbereich traten, merkte mein Cousin an, dass er nach Hause wolle.

„Ist ja nicht auszuhalten.“

Ich sah das etwas anders.

Jemand tippte mich von hinten an. Ich drehte mich um und erblickte eine junge Frau mit einer Zigarette zwischen den Lippen.

„Hast du zufällig Feuer?“, fragte sie.

Ich schüttelte den Kopf und wollte mich abwenden, aber sie packte mich am Arm.

„Hey, was sind denn das für Manieren?“, fragte sie.

„Ich habe kein Feuer“, sagte ich.

„Lass uns gehen“, sagte mein Cousin.

„Wie heißt du?“ fragte mich das Mädchen, „Konstantin vielleicht? Siehst zumindest aus wie ein reiches Bürschchen.“

„Sieh dich vor, Frau“, sagte mein Cousin.

Das Mädchen allerdings ignorierte ihn und redete nur mit mir. Irgendwie gefiel mir das.

„Ich meine das nicht abwertend, aber du wirkst schön-selig, irgendwie verkrampft. Lass uns was trinken.“

„Wir trinken nicht“, antwortete mein Cousin.

Sie sah mich auffordernd an. Ich überlegte kurz, dann stimmte ich einem Drink mit ihr zu.

„Fahr ruhig schon nach Hause. Ich lasse mich später abholen“, wies ich meinen Cousin an und er lachte spöttisch, gehorchte aber dann. Ich ging an die Bar, bestellte zwei Longdrinks und kehrte zurück zu dem Mädchen. In der Zwischenzeit hatte ihr jemand die Zigarette angezündet. Ich reichte ihr den Drink.

„Salute“, sagte sie.

„Salute“, erwiderte ich und wir tranken.

„Was machst du beruflich?“, fragte sie.

„Ich arbeite in der Medienbranche“, sagte ich und verschwie, dass es einer der Medienkonzerne meines Vaters war, für den ich tätig war, „Und du?“

„Ich verkaufe Blumen“, antwortete sie und lächelte.

„Hört sich spannend an.“

„Unheimlich. Trinkst du normalerweise wirklich nicht?“

„Nein.“

„Wieso nicht?“

„Ist nicht sehr gesund.“

„Ziehst du die Gesundheit dem Genuss vor?“

„Genuss?“

„Ist das ein Fremdwort für dich?“, fragte sie keck.

„Nein, ich richte nur mein Leben nicht danach aus“, antwortete ich.

„Das ist traurig, dass du das sagst“, meinte sie, „Die Welt geht zugrunde. Ich will mir, wenn es soweit ist, nicht vorwerfen, das Leben nicht genossen zu haben.“

Ich glaube, das war der Moment, in dem mich sowohl das Mädchen aus dem Volk als auch ihre Philosophie mehr anzogen als die Zukunft, die mein Vater für mich vorgesehen hatte.

Kapitel 4

In den darauffolgenden Monaten fielen die letzten Wälder. Stürme tobten, Städte wurden überschwemmt. Die Kaiser zogen sich nach und nach in völliger Geheimhaltung auf ihre Raumstation zurück, die sie für das nächste Jahrzehnt versorgen sollte und ihnen somit genug Zeit ließ, ihr Fortbestehen auch weiterhin zu sichern. Meine Familie hatte nach mir suchen lassen, mich aber nirgendwo finden können. Letztendlich verließ sie ohne mich den Planeten.

Nun, während ich diese Zeilen zu Papier bringe, kommt es mir vor, als werde die Luft immer dünner. Ich glaube, bald geht es zu Ende.

Wir liegen am Strand, haben die ganze Nacht hier verbracht. Die Wellen rauschen gemächlich. Es ist mild, die Sonne geht gerade auf. Die Strahlen scheinen rötlich auf die Haut der Frau, die neben mir liegt. Sie hat die Augen geschlossen, eine Strähne ist ihr ins Gesicht gefallen.

Ich kann selbst kaum fassen, wie kitschig sich das anhört. Aber vielleicht ist es genau das, worum es geht.

Sie öffnet die Augen, sieht mich an, lächelt.

Ich würde lügen, wenn ich behaupten würde, meine Familie zu beneiden. Kalt und machthungrig, einsam in der Dunkelheit. Fern abseits von etwas, für das es sich zu leben und zu sterben lohnt.

Aber sie kennen es nicht anders.

Es ist schließlich immer so gewesen unter den Kaisern.

Philipp Spiering

Les empereurs

Traduit de l'allemand par
Pierre Deshusses

Chapitre 1

Les premières paroles de mon père, dont je me souviens, étaient:

« Le monde nous appartient, mon fils. Tout ce que tu désireras, tu le posséderas. »

Mon père était un empereur.

Pas un de ces empereurs qui gouvernent les pays, mais un de ceux qui donnent des ordres aux gouvernants. Par gouvernants j'entends les présidents, les chanceliers et autres souverains. Aucun d'eux ne décidait de son propre chef. Tous baissaient humblement la tête quand mon père ou un autre empereur entrait dans la pièce et ils attendaient leurs instructions.

Il y avait bien toujours quelques dictateurs qui n'en faisaient qu'à leur tête, mais ils ne représentaient pas un danger. Tôt ou tard, ils finissaient par courber l'échine. Ou ils disparaissaient.

La plupart des gens sur cette planète ne pensaient même pas qu'il existait des personnes comme mon père. Mais les empereurs étaient bien réels.

L'ignorance (ou plutôt l'incrédulité) de l'immense majorité des gens quant à ce pouvoir donnait aux empereurs un champ d'action prodigieux. Ils contrôlaient l'argent, l'économie, les guerres.

Ils contrôlaient le monde.

L'horizon des gens de la masse était limité. Ce qu'ils ne voyaient pas, ce dont ils n'entendaient pas parler n'existait pas. Les empereurs veillaient donc à ce que l'attention de la masse se porte ailleurs que sur eux. Il y avait bien tou-

jours des moments où ça devenait dangereux, où les gens commençaient à s'intéresser aux structures du pouvoir et à poser des questions. Mais depuis que la télévision s'était imposée comme media de masse et que le divertissement irriguait les cerveaux sans le moindre filtre, il n'y avait plus aucun problème de contrôle.

Mais en faisant baisser progressivement le niveau des émissions, les empereurs se retrouvèrent confrontés à un seuil critique, et je me souviens d'un soir où mon père attendait nerveusement l'impact qu'avait eu un nouveau format d'émission. Il reçut un coup de fil et fut soulagé.

« Je me suis dit, un moment, que le nouveau show télévisé pouvait être trop manifestement abêtissant, mais il a fait le meilleur score d'audience depuis plus de sept ans. Je me fais parfois vraiment trop de soucis en ce qui concerne la populace », dit-il.

Même les journaux et les canaux d'informations bien établis écrivaient ce qu'ils devaient écrire. Ils dénigraient ceux qui devaient disparaître et encensaient ceux qui devaient apparaître comme des héros.

Mais tous se gardaient de parler du niveau suprême de la hiérarchie: les empereurs. C'était d'ailleurs l'objectif poursuivi. Car ce qu'on ne voyait pas, ce dont on n'entendait pas parler, n'existait pas.

Tous ceux qui prétendaient le contraire perdaient non seulement tout crédit mais aussi leur emploi, leur réputation et leurs perspectives d'avenir. Les empereurs n'étaient même pas obligés d'intervenir. Les valets se chargeaient de se dénigrer entre eux. Ainsi allaient les choses. Le système était parfait.

Du moins pour les empereurs. De toute façon, les autres ne comptaient pas et n'avaient jamais compté.

Mon père dit un jour: « Jamais l'esclavage n'a connu plus grande prospérité. »

Cela résume à peu près la hiérarchisation des valeurs alors en vigueur dans ce monde.

Les empereurs gouvernaient, les chefs d'Etat obéissaient, le peuple travaillait. Et comme il ne connaissait pas son maître, vu que ce dernier n'avait aucune existence dans son univers, il croyait travailler pour lui-même.

Mais c'était une illusion.

Tous travaillaient pour les empereurs dans l'espoir de pouvoir se payer un jour une belle voiture ou une maison. Certains y arrivaient et les empereurs aimaient par-dessus tout ceux qui s'en trouvaient satisfaits.

« Il faut guider la populace », avait l'habitude de dire mon père, et je lui donnais raison.

Tant que le peuple ne se rendait pas compte qu'il était réduit en esclavage, rien ne pouvait nous menacer.

Rien, sauf la mort inévitable de notre planète.

Chapitre 2

Les empereurs savaient depuis longtemps que notre planète était en train de mourir.

Lors d'une rencontre, quelques années auparavant, l'un d'eux avait évoqué le danger qui menaçait. Il avait aussi réfléchi à une solution.

« Les ressources diminuent à une vitesse impressionnante », dit-il. « Si ça continue comme ça, la terre sera bientôt inhabitable, vous le savez aussi bien que moi. A mon avis, la seule solution passe par un contrôle mondial des naissances. Tant que la population augmente, la planète ne peut pas se régénérer. »

Les autres empereurs rirent de bon cœur, puis mon père prit la parole :

« Nous sommes puissants, mais pas puissants à ce point. Les valets acceptent tout : l'exploitation, l'esclavage, l'abêtissement et même les mensonges flagrants à répétition. Mais peux-tu imaginer ce qui va se passer si on leur dicte le nombre d'enfants qu'ils auront le droit d'avoir ? Ils se complaisent dans leur bulle. Ils ont toujours préféré une belle illusion à une vérité sans concession. Ils veulent avoir une maison, un bout de jardin, une grande voiture familiale où s'entassent les enfants sans limitation. Je suis bien sûr d'accord avec toi ; pour préserver l'humanité il faudrait absolument une réduction des naissances, mais elle est impossible à mettre en œuvre. Les valets se créent leur propre microcosme, la plupart des choses ne les intéressent pas. Et ils se moquent aussi de savoir dans quel monde vivront un jour leurs enfants, tant que l'illusion qu'ils se créent leur convient pour le temps que va durer leur vie. »

Les empereurs opinèrent du chef.

« En outre », poursuivit mon père, « une population qui augmente, ce sont pour nous des profits qui augmentent. La seule chose à laquelle nous devrions nous intéresser,

c'est d'imaginer une alternative à cette planète. Car le jour viendra où nous serons obligés de la laisser derrière nous. »

Ils se mirent donc à recruter les meilleurs scientifiques, les meilleurs cosmologues et autres inventeurs pour trouver dans l'immensité du cosmos une planète habitable ou bien créer quelque chose capable d'assurer leur survie.

Finalement on décida de construire une gigantesque station spatiale.

Pendant ce temps, le peuple se distrayait en regardant des émissions de télé-réalité.

Chapitre 3

C'est au cours d'une fête que je rencontrai la femme qui changea ma vision des choses, c'était peu avant la fin de la construction de la station spatiale et quelques mois avant la fin de notre ère.

Normalement je me tenais toujours à distance du peuple, car l'un des principes de notre famille stipulait que l'élite devait rester sur son quant-à-soi. Mais cette nuit-là, j'étais parti avec mon cousin et nous sillonnions la ville animée dans notre voiture de sport, sans but précis. À un moment donné, nous sommes passés devant un club signalé par une enseigne lumineuse et mon cousin m'a dit :

« Ça te dirait qu'on se mélange un peu avec la populace ? »

Je ne savais pas quoi en penser ; mon père m'avait toujours dit que le contact avec la plèbe était pareil à du poison. Mais la curiosité finit par l'emporter et j'acceptai.

Je n'avais encore jamais été dans une fête de ce genre. La musique était très forte, la lumière violente et de toutes les couleurs, l'air était confiné et ça sentait la sueur. Il ne semblait pas y avoir de code vestimentaire imposé.

« C'est donc ici que la populace vient se distraire pour oublier la délibilité de son existence », me lança mon cousin, qui avait beaucoup de mal à se faire entendre à cause de la musique très forte.

Je ne répondis pas. C'était évidemment tout à fait possible, mais d'un autre côté je n'avais encore jamais vu autant de visages qui riaient et à ce point dépourvus d'inhibition. Illusion ou pas – cela me plaisait.

Nous nous frayâmes un chemin à travers la foule compacte, à la découverte de ce monde que nous n'avions vu jusque-là que dans des vidéos et sur des photos. Après avoir passé une porte conduisant à l'extérieur où se trouvaient des groupes de fumeurs, mon cousin me dit qu'il voulait rentrer.

« C'est insupportable ici. »

Pour ma part, je voyais les choses autrement.

Quelqu'un me tapa sur l'épaule. Je me retournai et aperçus une jeune femme avec une cigarette aux lèvres.

« Tu as du feu ? », me demanda-t-elle.

Je secouai la tête et voulus me détourner, mais elle me saisit par le bras.

« Hé ! C'est quoi ces manières ? »

« Je n'ai pas de feu », dis-je.

« Viens, partons », dit mon cousin.

« Tu t'appelles comment ? », me demanda la fille.
« Konstantin, peut-être ? En tout cas, tu ressembles à un riche petit bourge. »

« Fais attention ! », dit mon cousin.

Mais la fille l'ignora, elle ne parlait qu'à moi. Et ça me plaisait.

« Je ne dis pas ça pour te casser, mais tu fais plutôt guindé, un peu coincé. Viens, on va boire quelque chose. »

« Nous ne buvons pas », dit mon cousin.

Elle me lança un regard d'invite. Je réfléchis un instant avant d'accepter de prendre un drink avec elle.

« Tu peux rentrer. Je me ferai ramener », dis-je à mon cousin qui eut un rire moqueur mais obtempéra. J'allai au bar, commandai deux long drinks puis revins vers la jeune fille. Entre-temps, quelqu'un lui avait donné du feu. Je lui tendis un verre.

« Salute », dit-elle.

« Salute », répondis-je.

« C'est quoi ton métier ? » me demanda-telle.

« Je travaille dans les médias », répondis-je, sans lui dire bien sûr que c'était l'une des sociétés qui appartenaient à mon père. « Et toi ? »

« Je vends des fleurs », répondit-elle en souriant.

« Ça a l'air chouette. »

« Super. Tu ne bois pas d'habitude ? »

« Non. »

« Pourquoi ? »

« Ce n'est pas très bon pour la santé. »

« Tu préfères la santé au plaisir ? »

« Le plaisir ? »

« C'est un mot étranger pour toi ? », demanda-t-elle sur un ton effronté.

« Non, mais ce n'est pas là-dessus que je règle ma vie. »

« C'est triste ce que tu dis. Le monde est en train de s'effondrer. Quand il sera trop tard, je ne veux pas avoir à me reprocher de ne pas avoir profité de la vie. »

Je crois que c'est à partir de ce moment que la jeune fille du peuple et sa philosophie m'attirèrent davantage que l'avenir que mon père avait prévu pour moi.

Chapitre 4

Dans les mois qui suivirent, les dernières forêts moururent. Partout des tempêtes. Les villes étaient submergées. Peu à peu, et dans le plus grand secret, les empereurs se retirèrent sur leur station spatiale qui devait leur assurer de quoi vivre pour la décennie à venir et leur laissait ainsi suffisamment de temps pour assurer leur survie. Ma famille avait fait des recherches pour me retrouver, sans succès. Finalement elle quitta la planète sans moi.

Pendant que je suis en train d'écrire ces lignes, j'ai l'impression que l'air devient de plus en plus rare. Je crois que c'est bientôt la fin.

Nous sommes allongés sur la plage. Nous y avons passé toute la nuit. Rumeur des vagues. Il fait doux, le soleil est en train de se lever. Ses rayons posent des reflets rouges sur la peau de la femme allongée à côté de moi. Elle a les yeux fermés, une mèche de cheveux barre son visage.

Je me rends bien compte que tout cela fait très kitsch.
Mais c'est peut-être justement ça l'essentiel.

Elle ouvre les yeux, me regarde, sourit.

Je mentirais si j'affirmais que j'envie ma famille. Froide, avide de pouvoir et seule dans l'obscurité de l'espace. Loin de tout ce qui vaut la peine de vivre et de mourir.

Mais tous autant qu'ils sont ne connaissent pas autre chose.

Et finalement, il en a toujours été ainsi parmi les empereurs.

Philipp Spiering

Keizers

Uit het Duits vertaald door
Gerda Baardman

Hoofdstuk 1

De eerste woorden die ik me van mijn vader herinner, waren: ‘De wereld is van ons, mijn jongen. Alles wat je wilt, zul je bezitten.’

Mijn vader was keizer.

Niet zo een die over landen regeert, maar een die bevelen geeft aan de regerenden. Aan presidenten, kanseliers en andere staatshoofden. Die nemen geen van allen zelf beslissingen. Als mijn vader of een andere keizer ergens binnenkwam, bogen ze allemaal deemoedig het hoofd en wachtten hun instructies af.

Er waren altijd wel ergens een paar eigenwijze dictatoren die er een eigen agenda op nahielden, maar die leverden geen gevaar op. Vroeg of laat bogen zij ook wel. Of ze verdwenen gewoon.

De meeste mensen op deze planeet geloven niet dat er zo iemand als mijn vader bestaat. Maar keizers bestaan echt.

Doordat de overgrote meerderheid daar niet van op de hoogte is (of liever gezegd: er niet in gelooft), hebben de keizers een onvoorstelbare macht. Ze heersen over het geld, de economie, de oorlogen.

Ze heersen over de wereld.

De horizon van de gewone man is beperkt. Als die iets niet ziet of er nooit iets over hoort, dan bestaat het niet. De keizers hebben er dus belang bij dat de aandacht van de massa op andere dingen gericht blijft dan op henzelf. Er waren vaak tijden dat het gevaarlijk voor hen kon worden, als de mensen zich voor machtsstructuren gin-

gen interesseren en daar vraagtekens bij plaatsten. Maar de laatste tijd, sinds de televisie zich als massamedium heeft gevestigd en het amusement ongefilterd de hoofden van de bevolking binnenstroomt, is die controle geen probleem meer.

Toen de keizers het niveau van de programma's sluipenderwijs begonnen te verlagen, werd op een gegeven moment een kritiek punt bereikt en ik herinner me dat mijn vader een keer gespannen de reactie op een nieuw format afwachtte, maar na een geruststellend telefoontje ontspande hij zich weer.

'Ik was even bang dat het nieuwe programma té opzichtig stompzinnig was, maar het heeft de hoogste kijkcijfers van de afgelopen zeven jaar gehaald. Ik maakte me veel te veel zorgen over het plebs,' zei hij.

Ook de kranten en de gevestigde nieuwsmedia vermeldden wat ze moesten melden. Ze maakten schurken van degenen die moesten verdwijnen en helden van degenen die op het schild moesten worden gehesen.

Maar over de hoogsten in de hiërarchie, de keizers, zwegen ze allemaal. En dat was ook de bedoeling. Want wat je niet zag, waar je nooit iets over hoorde, dat bestond niet.

Iedereen die iets anders beweerde, verloor behalve zijn geloofwaardigheid ook zijn baan, zijn aanzien en zijn vooruitzichten. Daar hoefden de keizers niet eens iets voor te doen. De knechten boorden elkaar de grond wel in. Zo ging dat. Het systeem werkte perfect.

Althans voor de keizers. De anderen telden niet mee en hadden dat ook nooit gedaan.

Mijn vader zei eens: ‘De slavernij heeft nog nooit zo’n grote bloeitijd meegemaakt.’ Dat vat wel zo ongeveer samen hoe de waarden in deze wereld verdeeld waren.

De keizers regeerden, de staatshoofden gehoorzaamden en het volk werkte. En wie zijn meester niet kende omdat die in zijn wereld niet bestond, kon zichzelf wijsmaken dat hij voor zichzelf werkte.

Maar dat was een illusie.

Ze werkten allemaal voor de keizers, in de hoop op een dag te worden beloond met een mooie auto of een huis. Velen bereikten dat doel en de keizers hielden het meest van degenen die daarmee tevreden waren.

‘Het gepeupel heeft leiding nodig,’ zei mijn vader vaak en ik stemde daarmee in. Zolang het volk niet merkte dat het in slavernij werd gehouden, bestond er voor ons geen gevaar.

Behalve het onvermijdelijke sterven van onze planeet.

Hoofdstuk 2

De keizers waren zich al vroeg bewust van de problematiek van de stervende planeet. Een paar jaar geleden kaartte een van hen op een bijeenkomst dat dreigende gevaar aan. Ook over een oplossing had hij al nagedacht.

‘De hulpbronnen raken razendsnel op,’ zei hij. ‘Als dat zo doorgaat, is de aarde in de nabije toekomst niet meer bewoonbaar, dat weten jullie net zo goed als ik. Wereldwijde geboortebeperving is volgens mij de enige

oplossing. Zolang de bevolking blijft toenemen, kan de planeet zich niet herstellen.'

Daar moesten de andere keizers hartelijk om lachen. Mijn vader zei: 'We zijn machtig, maar zo machtig zijn we nu ook weer niet. De knechten accepteren alles: uitbuiting, slavernij, afstomping en zelfs voortdurend openlijk bedrog. Maar kun je je voorstellen wat er gebeurt als je ze voorschrijft hoeveel kinderen ze mogen krijgen? Ze vinden het fijn in hun bubbel. Ze hebben altijd liever een mooi geconstrueerde illusie gehad dan een harde waarheid. Ze willen hun huis, hun voortuintje, hun gezinsauto en hun daarbij passende kinderen, zonder bovengrens. Ik geef je natuurlijk gelijk: voor het in stand houden van de mensheid is geboortebeperving de enige oplossing, maar die is onmogelijk door te voeren. De knechten maken hun eigen microkosmos, de grotere samenhang interesseert ze niet. En het interesseert ze ook geen reet in wat voor wereld hun kinderen straks moeten leven, zolang de illusie die ze voor zichzelf hebben gecreëerd hun tijd wel zal duren.'

De keizers knikten instemmend.

'Bovendien,' ging mijn vader verder, 'betekent bevolkingsgroei meer winst voor ons. Het enige waarover wij moeten nadenken is een alternatief voor deze planeet. Want er komt een dag dat we die moeten achterlaten.'

Ze rekruteerden dus de beste wetenschappers, ruimteonderzoekers en uitvinders om elders in de kosmos een bewoonbare planeet te zoeken of iets anders te bedenken om hun voortbestaan veilig te stellen.

Uiteindelijk werd besloten tot de bouw van een gigantisch ruimtestation.

Ondertussen vermaakte het volk zich met reality-tv.

Hoofdstuk 3

Kort voor de voltooiing van het ruimtestation, een paar maanden voor het eind van onze tijd, heb ik op een feest de vrouw ontmoet die mijn levensvisie heeft veranderd.

Normaal gesproken hield ik me ver van het gewone volk, want een van de principes van mijn familie luidde: de elite blijft onder elkaar. Maar op de bewuste avond reed ik met mijn neef in een van onze sportwagens doelloos door de drukke stad. Toen we langs een grote club met neonreclame aan de gevel kwamen, zei mijn neef: ‘Zullen we ons eens tussen het gepeupel begeven?’

Ik wist niet wat ik daarvan moest vinden; tenslotte had mijn vader me altijd voorgehouden dat contact met de gewone man levensgevaarlijk was. Maar uiteindelijk won mijn nieuwsgierigheid het en ging ik mee.

Zo’n feest had ik nog nooit gezien. De muziek stond hard, het licht was fel en veelkleurig, het was benauwd en het rook naar zweet. Een dresscode leek er niet te zijn.

‘Dus hier zoekt het plebs afleiding voor zijn rotleven,’ riep mijn neef. Het kostte hem moeite boven de muziek uit te komen.

Ik gaf geen antwoord. Het was natuurlijk best mogelijk dat hij gelijk had, maar ik had nog nooit zoveel lachende,

ongeremde mensen bij elkaar gezien. Illusie of niet – het beviel me wel.

We drongen door de dichte menigte heen en verkenden een wereld die we tot dan toe alleen van video's en foto's kenden. Toen we door een deur buiten in de rookzone kwamen, zei mijn neef dat hij naar huis wilde.

‘Het is hier niet uit te houden.’

Dat zag ik toch anders.

Iemand achter me tikte op mijn schouder. Ik keek om en zag een jonge vrouw staan met een sigaret tussen haar lippen.

‘Heb jij toevallig een vuurtje?’ vroeg ze.

Ik schudde mijn hoofd en wilde me weer omdraaien, maar ze pakte me bij mijn arm. ‘Hé, wat zijn dat voor manieren?’ vroeg ze.

‘Ik heb geen vuur,’ zei ik.

‘Kom, we gaan,’ zei mijn neef.

‘Hoe heet je?’ vroeg het meisje aan mij. ‘Konstantin of zo? Je ziet eruit als een rijkeluiszoontje.’

‘Pas op, jij,’ zei mijn neef.

Het meisje negeerde hem en praatte alleen met mij. Dat vond ik eigenlijk wel leuk.

‘Ik bedoel het niet denigrerend of zo, maar je hebt iets horkerigs en ook iets verkrampts. Zullen we wat gaan drinken?’

‘Wij drinken niet,’ antwoordde mijn neef.

Ze keek me uitnodigend aan. Ik aarzelde even en nam de uitnodiging aan.

‘Ga jij maar vast naar huis. Ik laat me straks wel ophalen,’ instrueerde ik mijn neef. Hij lachte spottend, maar

gehoorzaamde toch. Ik ging naar de bar, bestelde twee cocktails en ging weer naar het meisje toe. Ondertussen had iemand anders haar sigaret aangestoken. Ik gaf haar haar glas aan.

‘Salute,’ zei ze.

‘Salute,’ antwoordde ik en we namen een slok.

‘Wat doe jij?’ vroeg ze.

‘Ik zit in de media,’ zei ik. Ik vertelde er niet bij dat ik voor een van de mediaconcerns van mijn vader werkte.

‘En jij?’

‘Ik verkoop bloemen,’ antwoordde ze met een glimlach.

‘Klinkt spannend.’

‘Bloedspannend. Drink je normaal echt nooit?’

‘Nee.’

‘Waarom niet?’

‘Dat is ongezond.’

‘Vind je gezondheid dan belangrijker dan plezier?’

‘Plezier?’

‘Ken je dat woord niet?’ vroeg ze plagerig.

‘Jawel, maar het is niet bepalend voor mijn leven,’ antwoordde ik.

‘Wat treurig dat je dat zegt,’ zei ze. ‘De wereld gaat kapot. En als het zover is, wil ik mezelf niet hoeven te verwijten dat ik niet van het leven heb genoten.’

Ik geloof dat dat het moment was waarop ik beseftte dat dit volksmeisje en haar levensfilosofie me meer aantrokken dan de toekomst die mijn vader voor me had uitgestippeld.

Hoofdstuk 4

De maanden daarna verdwenen de laatste bossen. Er raasden stormen over de wereld, steden overstroomden. De keizers trokken zich geleidelijk en in alle stilte in hun ruimtestation terug, waar ze het komende decennium veilig, verzorgd en op hun gemak hun verdere voortbestaan konden verzekeren. Mijn familie heeft nog naar me laten zoeken, maar kon me nergens vinden. Uiteindelijk zijn ze zonder mij vertrokken.

Terwijl ik deze zinnen aan het papier toevertrouw, krijg ik het gevoel dat de lucht steeds ijler wordt. Ik denk dat het niet lang meer zal duren.

We liggen aan het strand, waar we de hele nacht zijn gebleven. De golven ruisen zacht. Het is mooi weer, de zon komt op en beschijnt rozig de huid van de vrouw naast me. Ze heeft haar ogen dicht, er valt een zonnestraal op haar gezicht.

Niet te geloven hoe kitscherig dit klinkt. Maar misschien gaat het daar nu juist om.

Ze doet haar ogen open, kijkt me aan, glimlacht.

Ik zou liegen als ik beweerde dat ik mijn familie benijd. Koud en machtsbelust, eenzaam in het donker. Ver van alles wat de moeite waard is om voor te leven en te sterven.

Maar ze zijn niet anders gewend.

Tenslotte is het voor keizers altijd zo geweest.



24 Jahre, Euskirchen

.....

Hanna Emunds

Der Tag am Meer

Zwei Minuten nach sieben, Dienstagmorgen. Die U-Bahn fährt in den Bahnhof ein, Bremsen quietschen. Der Duft von frisch gebackenen Brötchen liegt in der Luft, vermischt mit einem leichten Geruch von Urin und Schweiß. Ich nehme einen Schluck von meinem Kaffee. Heiß läuft er mir die Kehle runter. Auf dem Bahnsteig wimmelt es von Menschen, die Luft ist erfüllt von Stimmengewirr und rauschenden Lautsprecheransagen, die ich nur halb verstehe. Irgendwo weint ein Baby, eine Schulklasse drängelt sich durch die Menge.

„Einfahrt: Linie 66 Richtung Marienhospital. Bitte zurück bleiben!“

Die Menschen schieben sich in Richtung U-Bahntür, ich lasse mich von ihnen mitziehen. Ein Gähnen schleicht sich meine Kehle hoch. Meine Augen brennen. Letzte Nacht habe ich drei Stunden geschlafen, nur auf der Couch, vor dem laufenden Fernseher, aber immerhin besser als nichts. Ich lasse mich in der Bahn auf einen Sitz am Fenster fallen, reibe mir mit beiden Daumen die Schläfen.

Bevor ich eben von zuhause aufgebrochen bin, habe ich noch einen Blick ins Schlafzimmer geworfen. Mia lag unter zwei Decken begraben, ich habe nur ihr leises Schnarchen gehört. Das Hörbuch lief noch, sie brauche das jetzt, sagt sie. Sie könne die Stille sonst nicht ertragen, dann kämen die schlimmen Gedanken. Seit zwei Monaten habe ich jetzt schon nicht mehr neben ihr geschlafen.

Ein Ruck fährt durch die Bahn, wir setzen uns langsam in Bewegung. Im Fenster sehe ich mein Spiegelbild. Meine Augen liegen tief in ihren Höhlen, Adern schim-

mern bläulich durch die Haut um sie herum. Ich hätte mich rasieren sollen. Und vielleicht auch duschen. Stöhnend lasse ich mich in eine bequemere Position gleiten und schließe für einen Moment die Augen. Das Rattern der Bahn auf den Schienen dröhnt in meinem Kopf. Langsam wird es leiser und ich lasse mich von meinen Erinnerungen davontragen.

Meeresrauschen. Es ist Flut und die Sonne sendet ihre ersten Strahlen über den Horizont.

Mia schließt die Tür auf. „Sei ganz leise, ich glaube sie schläft noch.“

Vorsichtig streife ich mir die Schuhe von den Füßen, Sand rieselt aus meinen Hosenaufschlägen auf die Fußmatte. Mia ist schon in die Küche vorgegangen, setzt Kaffee auf und klappert mit dem Frühstücksgeschirr. Ich folge ihr, lege die mitgebrachten Brötchen in einen Korb. Ihre Wangen sind vom Wind gerötet, das Haar zerzaust. Die Ärmel meines Pullovers reichen ihr bis über die Fingerspitzen. Sie hat ihn sich geliehen, weil er so gemütlich sei, sagt sie. Sie sieht schön aus. Sie sieht immer schön aus. Es ist unser erster gemeinsamer Urlaub an der Ostsee. Wir haben uns eine kleine Ferienwohnung gemietet, direkt am Strand mit Blick aufs Meer. Auf dem Flur ist das leise Tapsen von Kinderfüßen auf Holzdielen zu hören. Ein blonder Lockenkopf lugt durch die Küchentür, reibt sich die Augen, gähnt.

„Ihr seid schon auf?“, fragt Ida mit müder Stimme.

„Wir konnten nicht mehr schlafen, da haben wir schon Brötchen geholt“, antworte ich.

„Habt ihr mir ein Croissant mitgebracht?“

„Klar, haben wir das.“ Mia nimmt sie auf den Arm und drückt ihr einen Kuss auf die Wange.

Ida kichert: „Lass das.“ Sie befreit sich aus der Umarmung und läuft zum Fenster.

„Können wir schwimmen gehen? Ich will die neue Luftmatratze ausprobieren.“

Am ersten Urlaubstag haben wir Ida in einem kleinen Laden in der Stadt eine grüne Luftmatratze gekauft. Vorne am Kopfteil hat sie ein Fenster, durch das man das Wasser unter sich beobachten kann. Ida ist ganz wild darauf sie auszuprobieren. Nach dem Frühstück packen Mia und ich die Sachen für den Strand.

„Soll ich Idas Schwimmflügel einpacken? Ich weiß, dass sie sie nicht anziehen will, aber sie hat doch erst vor ein paar Wochen das Seepferdchen gemacht.“

Unschlüssig sieht Mia mich an und hält die orangefarbenen Schwimmflügel in die Höhe.

„Pack sie ein, wir werden sie schon überzeugen. Aber die Ostsee ist ja auch nicht besonders wild“, sage ich. „Hast du die Sonnencreme? Und mein Buch?“

„Ja, habe ich, liegt beides ganz unten in der Tasche.“

„Ida! Wir können los!“

Ich schließe die Haustür hinter mir. In der einen Hand trage ich unsere Strandtasche, in der anderen einen Sonnenschirm. Mia und Ida sind schon auf dem Weg zum Strand. Ida zieht ihre grüne Luftmatratze hinter sich her, Mia hat einen roten Wasserball unter ihren Arm geklemmt. Über mir kreischt eine Möwe. Der Sand kitzelt zwischen meinen Zehen, er ist schon warm von der

Sonne. Kleine Muscheln piksen in meine Fußsohlen. Langsam mache ich mich auf den Weg zu Mia und Ida.

„Papa, komm mit ins Wasser!“, ruft Ida mir zu.

„Alles klar, aber zuerst musst du deine Schwimmflügel anziehen. Komm her.“

„Ach nein, bitte, ich kann doch schwimmen. Mama hat mir das Seepferdchen auf den Badeanzug genäht. Ich brauche keine Schwimmflügel mehr.“

Ida verschränkt die Arme.

„Kein Schwimmen ohne Schwimmflügel.“

Ich reiche sie ihr und sie wirft einen flehenden Blick zu Mia, doch die zuckt nur mit den Achseln.

„Komm, ich helfe dir und dann probieren wir deine Luftmatratze aus.“

Ich zwänge ihre Arme durch die engen Öffnungen der Schwimmflügel.

„Los geht's. Wer zuerst im Wasser ist.“

Ich laufe vor und Ida sprintet hinter mir her. Im Wasser hebe ich sie auf die Luftmatratze und schiebe sie langsam über die Wellen. Sie legt sich auf den Bauch, das Gesicht auf das Fenster im Kopfteil gerichtet.

„Hier sind gar keine Fische, nur Algen und Steine.“

Sie blickt enttäuscht zu mir herauf.

„Wir sind noch nicht weit genug draußen, warte bis es tiefer wird.“

Ich ziehe die Luftmatratze hinter mir her, bis mir das Wasser bis unter die Brust reicht. „Kannst du hier mehr sehen?“, frage ich.

„Du wirbelst zu viel Sand auf, warte.“ Sie drückt ihr Gesicht fester an das Fenster. „Ja, da sind ganz viele kleine

Fische, direkt an deinen Beinen. Nicht bewegen, sonst verscheuchst du sie wieder.“ Sie schaut mich begeistert an.

In meinen Augenwinkeln sehe ich eine Bewegung am Strand. Mia winkt mit einer Flasche Sonnencreme nach uns.

„Ich schiebe dich mal wieder zurück zum Strand, wir haben vergessen uns einzucremen. Außerdem ist das Wasser doch noch ziemlich kalt, oder?“

„Mir ist überhaupt nicht kalt, kein bisschen.“

Nach dem Eincremen will Ida wieder zurück ins Wasser, aber ich sehne mich nach einem Schläfchen in der Sonne.

„Du kannst ruhig hier weiterspielen. Aber bleib da, wo wir dich sehen können und geh nicht zu tief ins Wasser, höchstens bis zu den Knien und die Schwimmflügel bleiben an!“

Ich streichel ihr sanft über das nasse Haar.

Mia und ich schlendern langsam den Strand hinauf. Ich lege meinen Arm um ihre Taille. Ihre Haut drückt sich warm und trocken gegen meinen kalten Arm. Sie macht sich von mir los, lässt sich auf ihr Handtuch sinken und zieht einen Apfel aus der Tasche. Ich lasse mich neben sie fallen, benutze den Wasserball als Kopfkissen. Die Sonne scheint angenehm auf mein Gesicht und ich blinze aus den Augenwinkeln zu Mia hinüber. Gedankenverloren reibt sie den Apfel über ihr Handtuch, ihren Blick ins Nirgendwo am Horizont gerichtet. Ich strecke meine Hand aus und berühre leicht ihren Arm. Ihre Haut ist weich, viel weicher als meine. Die dünnen Härchen auf ihrem Arm kitzeln an meiner Hand. Ein leises Lächeln

zuckt über ihr Gesicht, dann nimmt sie meine Hand in ihre.

„Schön hier, oder?“

Ich nicke, wende mich von ihr ab und betrachte die Möwen, die über den Wellen kreisen. Ab und zu lässt sich eine von ihnen fallen, stößt durch die Wasseroberfläche und taucht Sekunden später mit einem Krebs im Schnabel wieder auf. Mias Finger zeichnen kleine Kreise in meiner Handinnenfläche. Es kitzelt, ich ziehe meine Hand aus ihrer. Ein angenehmer Wind frischt auf und treibt Sandkörner durch die Luft. Ich blicke auf meine Oberschenkel. Einzelne Wassertropfen sind schon verdunstet und haben eine dünne Salzkruste auf meiner Haut hinterlassen. Vorsichtig fahre ich mit dem Finger darüber. Es fühlt sich trocken und warm an. Das Rauschen der Wellen erfüllt langsam meinen Kopf, ich dämmere weg, getragen vom Wehen des Windes und dem Singsang der anderen Stimmen am Strand.

Schlagartig bin ich hellwach, mein Herz rast. Ich kann mich nicht erinnern, was mich so plötzlich aus dem Schlaf gerissen hat, bin völlig orientierungslos, weiß nicht was vor sich geht. Menschen schreien durcheinander. Mia redet auf mich ein, aber ich höre keine Worte aus ihrem Mund, sehe nur, wie sich ihre Lippen bewegen. Ich stehe auf, blicke auf das Meer. Die Menschen schauen sich nach mir um, werfen mir Blicke zu, mit denen ich nichts anfangen kann. Ein dicker Mann mit Bart ruft mir wild gestikulierend etwas entgegen, winkt mir mit zwei orangefarbenen Gegenständen zu. Ich verstehe immer noch nichts, das Rauschen der Wellen übertönt jedes Geräusch.

Die Wellen ... Sie sind viel höher als eben. Wie lange habe ich geschlafen? Mein Blick wird von einem grünen Fleck angezogen, der weit draußen auf den Schaumkronen tanzt. Es ist eine Luftmatratze. Idas Luftmatratze.

Eine blecherne Stimme lässt mich aufschrecken.

„Nächste Station: Am Schlosspark.“

Mein Gesicht ist an die Scheibe gedrückt. Als ich mich aufrecht hinsetze, spüre ich eine Verspannung im Nacken und Spucke auf meinem Kinn. Ich lasse die Schultern kreisen, wische mir mit dem Handrücken über den Mund. Noch eine Station, dann muss ich raus. Mein Kopf fühlt sich an wie mit Watte gefüllt. Nur langsam nehme ich das Abteil und die Menschen um mich herum wieder wahr. Niemand starrt mich hier vorwurfsvoll oder mitleidig an, niemand ruft nach mir, sucht dringend meine Aufmerksamkeit. Die meisten blicken auf die Bildschirme ihrer Handys, unterhalten sich leise mit ihren Sitznachbarn, lachen. Ich durchsuche meine Tasche nach einem Kaugummi, um den Schlafgeschmack aus meinem Mund zu vertreiben, finde aber nur ein altes Hustenbonbon. Mit zitternden Fingern öffne ich die Verpackung. Das Bonbon hat eine bläuliche Farbe und zieht Fäden, als ich das Papier von ihm lösen will. Es schmeckt muffig. Ich stütze mein Gesicht in den Händen ab, versuche die Tränen wegzublinzeln und wieder normal zu atmen. Die Träume verfolgen mich seit zwei Monaten, seit dem Tag am Meer. Immer die gleichen Bilder, immer die gleichen Worte.

Holpernd hält die Bahn an der nächsten Haltestelle. Mit einem Zischen öffnen sich die Türen. Niemand steigt mit mir aus, und als die Bahn weiterfährt, stehe ich alleine

am Gleis. Auf der Rolltreppe weht mir ein kühler Wind entgegen. Draußen blicke ich mich um. Die Haltestelle ist umgeben von Bürotürmen, die meisten davon stehen leer. Ich wandere die Straße entlang. Tauben hüpfen vor mir über den Bürgersteig, picken nach Körnern und Essensresten. Bilder aus meinem Traum schleichen sich zurück in meinen Kopf. Die Luftmatratze, wie sie auf den Wellen tanzt, fast schon fröhlich, irgendwie unbeschwert. Die entsetzten Blicke der Menschen um mich herum. Idas kleiner Körper in den Armen der Sanitäter. Die Nacht im Krankenhaus. Mias ausdrucksloses Gesicht, das sich seitdem nicht wieder mit Leben gefüllt hat.

Vor mir öffnen sich die großen Glastüren meines Bürogebäudes und ich trete in die Eingangshalle ein. Sie ist leer und ich entspanne mich etwas. Wenn ich es ungesehen in mein Büro schaffe, wird mich niemand belästigen. Wahrscheinlich habe ich noch nicht einmal neue Mails. Wenn ich über den Flur gehe, senken die anderen die Blicke, als hätten sie Angst, dass ich in Tränen ausbrechen würde, wenn sie mich nur eine Sekunde zu lange angucken würden. Ich betrete den Aufzug und drücke den Knopf für den fünften Stock. Mit einem leisen Rattern hält der Aufzug und ich steige ein. Die Fahrt nach oben begleitet ein flaes Gefühl in meinem Magen. Ich bin mir nicht sicher, ob es an der Fahrt liegt oder an dem, was mich oben vielleicht erwartet. Die Türen öffnen sich mit einem Quietschen. Der Flur ist leer. Ich schaffe es in mein Büro ohne jemandem zu begegnen, den Blick auf den Boden geheftet, um nicht aus Versehen durch irgendeine offene Bürotür in die betroffenen Augen der

anderen sehen zu müssen. Ich schließe die Tür hinter mir, schalte den Computer an, starre auf die kleine Sanduhr, die sich auf dem Bildschirm dreht.

Um halb sechs sitze ich in der U-Bahn auf dem Weg nach Hause. Diesmal bleibe ich wach, beobachte die Menschen um mich herum. Die Stimmung ist ausgelassener, es ist Feierabend. Der Mann neben mir auf der Sitzbank spricht flüsternd in sein Handy. Ab und zu lacht er leise auf, murmelt liebkosende Worte. Wahrscheinlich telefoniert er mit seiner Freundin, denke ich.

Ich erinnere mich an die Zeit, als Mia und ich noch so waren. Als ich sie jedes Mal nach der Arbeit angerufen habe, war es kaum einen Abend ohne einander aushielten. Wir sind ins Kino gegangen oder ins Restaurant. Saßen im Park und beobachteten die Hundeschulen. Oder wir lagen einfach nur auf der Couch und schauten einen Film. Mia hat meistens ausgesucht. Nach einer halben Stunde war sie dann eingeschlafen, jedes Mal. Sie lehnte ihren Kopf an meine Schulter, und ich spürte ihren Atem auf meiner Haut.

Jetzt bekomme ich Mia kaum noch zu Gesicht. Sie verkriecht sich im Schlafzimmer unter Bergen von Decken. Sie isst nichts, nur Cornflakes, trocken aus der Packung. Manchmal, wenn ich morgens wach bin und sie noch schläft, schleiche ich mich zu ihr ins Schlafzimmer und sammle die leeren Schachteln und Wasserflaschen ein. Dann überlege ich, ob ich mich einfach neben sie legen soll, mich zu ihr unter die Decken kuscheln und sie in den Arm nehmen soll, so wie früher. Aber ich weiß, dass

sie das nicht will. Nach der Arbeit koche ich für sie, aber meistens kommt sie nicht mal in die Küche.

Ich schrecke aus meinen Gedanken auf. Die Bahn ist in den Bahnhof eingefahren, die Menschen um mich herum erheben sich, drängen aus den Türen, während andere auf den Einstieg warten. Ich werde von der Flut der Menschen zur Rolltreppe gespült, wo sich bereits eine kleine Schlange gebildet hat. In winzigen Schritten bewege ich mich auf die unterste Stufe zu. Langsam trägt sie mich nach oben. Dort weht mir die frische Luft ins Gesicht und vertreibt den Bahnhofsmuff aus meinen Lungen.

Die Gespräche der Stadt füllen meinen Kopf und ich bin froh, als ich die kleine Allee erreiche, die zu unserem Haus führt. Hier trifft man nur noch wenige Menschen. An der Haustür suche ich in meinen Taschen nach dem Schlüssel. An ihm baumelt ein Foto, in einen kleinen, billigen Plastikrahmen gespannt. Es zeigt Mia und Ida Arm in Arm, lachend am Strand vor unserer Ferienwohnung an der Nordsee. Es scheint eine Ewigkeit her zu sein. Ich weiß noch genau, wie beide laut „Cheeeeese!“ gerufen hatten.

Das altbekannte Dudeln des Hörbuchs aus unserem Schlafzimmer empfängt mich in unserem Flur. Ich ziehe die Schuhe aus, gehe in die Küche. Auf den Tisch ist ein Post-it geklebt. Darauf erkenne ich Mias enge Handschrift: „Artur, ich habe es einfach nicht mehr ausgehalten. Es tut mir leid. Ich melde mich.“

Ein Kribbeln breitet sich von meinen Fingerspitzen über meinen ganzen Körper aus.

„Habe es nicht mehr ausgehalten“ – Ich reiße das Post-it vom Tisch, zerknülle es zu einem kleinen, festen Ball. Er drückt sich in meine Handfläche und hinterlässt einen roten, blumenförmigen Abdruck. Ich fahre mit meinem Finger darüber, gehe ins Schlafzimmer. Mias Bettdecken sind ordentlich gefaltet, der Kleiderschrank steht offen. Frischer Abendwind weht durch das offene Fenster ins Zimmer hinein, vertreibt Mias Geruch. Langsam bewege ich mich hinüber zu ihrer Bettseite, lasse mich auf die Matratze sinken. Auf dem Nachttisch liegt Mias schmaler Silberring. Ich schalte das Hörbuch aus.

Hanna Emunds

La journée à la mer

Traduit de l'allemand par
Olivier Mannoni

Sept heures et deux minutes, mardi matin. Le métro entre dans la station, les freins couinent. Le parfum des petits pains frais flotte dans l'air, mêlé à une légère odeur d'urine et de sueur. J'avale une gorgée de mon café. Il dévale, brûlant, dans ma gorge. Le quai grouille de monde, l'air est empli du brouhaha formé par les voix et les crachouillis produits par les haut-parleurs diffusant des annonces dont je ne comprends pas la moitié. Un bébé pleure quelque part, une classe d'écoliers se fraie un chemin dans la foule.

« Arrivée : ligne 66, direction Marienhospital. Merci de vous éloigner du quai ! »

Les gens se pressent vers la porte de la rame, je me laisse entraîner par eux. Un bâillement me monte au gosier. Mes yeux brûlent. La dernière nuit j'ai dormi trois heures, uniquement sur le canapé, devant le téléviseur en marche, mais c'est tout de même mieux que rien. Dans le wagon, je me laisse tomber sur un siège près de la fenêtre et je me frotte les tempes avec les deux pouces.

Juste avant de quitter l'appartement, j'ai jeté un dernier coup d'œil dans la chambre. Mia était enfouie sous deux couvertures, je n'ai entendu qu'un léger ronflement. Le livre audio tournait encore, elle en avait besoin, maintenant, disait-elle. Elle ne pouvait pas supporter le silence autrement, sous peine de voir monter les idées noires. Depuis deux mois déjà je n'ai plus dormi à côté d'elle.

Un tressaillement parcourt la rame, nous nous mettons lentement en mouvement. Je distingue mon propre reflet dans la fenêtre. J'ai les yeux profondément enfoncés dans leur orbite. Autour d'eux, des veines bleuâtres se dessinent à travers la peau. J'aurais dû me raser. Et peut-être aussi

prendre une douche. Je me laisse glisser en gémissant dans une position plus confortable et je ferme les yeux pour un moment. Le brinquebatement de la rame bourdonne dans la tête. Lentement le bruit diminue et mes souvenirs m'emportent.

Le bruissement de la mer. C'est la marée montante et le soleil envoie ses premiers rayons au-dessus de l'horizon.

Mia ouvre la porte. « Fais tout doucement, je crois qu'elle dort encore. »

J'ôte précautionneusement mes chaussures, du sable ruisselle des ourlets de pantalon sur le paillason. Mia m'a déjà précédé dans la cuisine, elle met le café en route et fait tinter les couverts du petit déjeuner. Je la suis, je dépose dans une corbeille les petits pains que j'ai achetés. Le vent lui a rougi les joues et mis les cheveux en bataille. Les manches de mon pull-over lui descendent jusqu'après le bout des doigts. Elle l'a emprunté parce qu'il est tellement douillet, dit-elle. Elle a belle allure. Elle a toujours belle allure. Ce sont nos premières vacances communes sur les côtes de la Baltique. Nous avons loué un petit logement de vacances, juste au bord de la plage, avec vue sur la mer. On entend dans le couloir le léger tapotis de pieds d'enfants sur le plancher de bois. Une tête blonde et bouclée pointe le nez par la porte de la cuisine, se frotte les yeux, bâille.

« Vous êtes déjà debout ? demande Ida d'une voix fatiguée.

– Nous n'arrivions plus à dormir, alors nous sommes allés chercher des petits pains, réponds-je.

– Vous m'avez rapporté un croissant ?

– Bien sûr qu'on en a rapporté un. »

Mia la prend dans ses bras et lui colle un lourd baiser sur la joue.

Ida glousse : « Arrête ! » Elle se libère de cet enlacement et court à la fenêtre.

« On peut aller nager ? Je veux essayer le nouveau matelas. »

Le premier jour de vacances, nous avons acheté à Ida un matelas pneumatique vert dans une petite boutique de la ville. À l'avant, sur le repose-tête, il est pourvu d'une fenêtre à travers laquelle on peut regarder l'eau en dessous de soi. Ida brûle d'impatience à l'idée de l'essayer. Après le petit déjeuner, Mia et moi préparons le sac de plage.

« Je prends les brassières de nage ? Je sais bien qu'elle ne veut pas les mettre, mais ça ne fait tout de même que quelques semaines qu'elle a passé son hippocampe. »

Mia me regarde, indécise, et brandit les brassières gonflables orange.

« Prends-les, nous arriverons bien à la persuader. Mais la Baltique n'est pas particulièrement agitée non plus, dis-je. Tu as la crème solaire ? Et mon livre ?

– Oui, je les ai, ils sont ensemble, tout au fond du sac.

– Ida ! Nous pouvons partir ! »

Je ferme la porte de la maison. Je porte notre sac de plage dans une main, dans l'autre un parasol. Mia et Ida sont déjà en route vers la plage. Ida tire derrière elle son matelas pneumatique vert, Mia a coincé sous son bras un ballon aquatique rouge. Une mouette crie au-dessus de moi. Le sable me chatouille entre les orteils, le soleil l'a déjà chauffé. De petits coquillages me piquent la plante

des pieds. Je me mets lentement en chemin pour rejoindre Mia et Ida.

« Papa, viens avec nous dans l'eau, me crie Ida.

– Avec plaisir, mais d'abord, il faut que tu mettes tes brassières. Viens là.

– Oh non, s'il te plaît, je sais nager, tout de même, Maman m'a cousu le petit hippocampe sur mon maillot de bain. Je n'ai plus besoin de brassières. »

Ida croise les bras.

« Pas de nage sans brassières de nage. »

Je les lui tends et elle lance un regard implorant à Mia, mais celle-ci se contente de hausser les épaules.

« Viens, je vais t'aider, ensuite on essaiera ton matelas pneumatique. »

Je lui fais passer les bras dans les orifices étroits des brassières.

« C'est parti. Le premier dans l'eau a gagné. »

Je pars en courant et Ida sprinte derrière moi. Une fois dans l'eau, je la hisse sur le matelas gonflable et je la pousse lentement sur les vagues. Elle s'allonge sur le ventre, le visage tourné vers la fenêtre de la tête du matelas.

– Il n'y a pas un seul poisson, ici, juste des algues et des pierres. »

Elle lève les yeux dans ma direction, l'air déçu.

« Nous ne sommes pas encore assez loin, attends que ça soit plus profond. »

Je tire l'engin derrière moi jusqu'au moment où l'eau m'arrive sous la poitrine. « Tu en vois plus, ici ? demandé-je.

– Tu remues trop de sable, attends. (Elle colle son visage contre la fenêtre.) Oui, il y a plein de petits poissons, juste contre tes jambes. Ne bouge pas, tu vas les faire partir. » Elle me lance un regard enthousiaste.

Je perçois du coin de l'œil un mouvement sur la plage. Mia agite un flacon de crème solaire dans notre direction.

« Je te ramène sur la plage, nous avons oublié de mettre de la crème. Et puis la mer est quand même encore plutôt froide, non ?

– Je n'ai absolument pas froid, pas du tout. »

Une fois qu'elle s'est mise de la crème, Ida veut retourner dans l'eau, mais moi, je rêve d'une petite sieste au soleil.

« Tu peux continuer à jouer ici tranquillement. Mais reste là où je peux te voir, et ne va pas où c'est trop profond, jusqu'aux genoux au maximum, et les brassières restent là où elles sont ! »

Je lui caresse doucement ses cheveux humides.

Mia et moi remontons la plage à pas lents. Je pose mon bras autour de sa taille. Sa peau se presse, chaude et sèche, contre mon bras froid. Elle se détache de moi, s'assoit sur son drap de bain et sort une pomme du sac. Je me laisse tomber à côté d'elle et j'utilise le ballon comme oreiller. Le soleil brille agréablement sur mon visage et je regarde en direction de Mia du coin des yeux, en clignant des paupières. Perdue dans ses pensées, elle frotte la pomme sur son drap, son regard se porte à l'horizon, vers nulle part. Je tends la main et j'effleure légèrement son bras. Sa peau est tendre, beaucoup plus tendre que la mienne. Le fin duvet qu'elle a sur le bras me chatouille la main. Un

sourire discret fait tressaillir son visage, puis elle prend ma main dans la sienne.

« C'est beau, ici, non ? »

Je hoche la tête, je me détourne d'elle et j'observe les mouettes qui tracent des cercles au-dessus des vagues. De temps en temps, l'une d'elles se laisse tomber, perce la surface de l'eau et en ressort quelques secondes plus tard, un crabe dans le bec. Les doigts de Mia dessinent de petits cercles dans la paume de ma main. Ça chatouille, je retire ma main de la sienne. Un vent agréable nous rafraîchit et propulse des grains de sable dans l'air. Je regarde ma cuisse. Quelques gouttes d'eau se sont déjà évaporées et ont laissé une fine croûte de sel sur ma peau. Je passe précautionneusement le doigt dessus. Elle procure une sensation de chaleur sèche. Le bruissement des vagues me remplit lentement la tête, ma somnolence m'emporte au loin, porté par le souffle du vent et la mélodie des autres voix sur la plage.

D'un seul coup me voilà parfaitement éveillé, mon cœur bat à tout rompre. Je ne parviens pas à me rappeler ce qui m'a si subitement arraché au sommeil, je n'ai plus aucun point de repère, je ne sais pas ce qui se passe. Les gens crient dans tous les sens. Mia me parle, mais je n'entends aucun mot de sa bouche, je vois juste ses lèvres qui bougent. Je me lève et regarde la mer. Les gens se retournent vers moi et me lancent des regards que je ne sais comment interpréter. Un gros homme barbu me crie quelque chose en gesticulant furieusement, il me fait signe avec deux objets orange. Je ne comprends toujours rien, le bruit des vagues recouvre tout le reste. Les vagues... Elles

sont beaucoup plus hautes que tout à l'heure. Combien de temps ai-je dormi ? Mon regard est attiré par une tache verte qui danse au loin sur les couronnes d'écume. C'est un matelas pneumatique. Le matelas d'Ida.

Une voix métallique me fait sursauter.

« Prochaine station : Parc du château. »

Mon visage est collé contre la vitre. Lorsque je me redresse, je sens une tension dans la nuque et de la salive sur mon menton. Je fais tourner mes épaules, je m'essuie la bouche du revers de la main. Encore une station et je dois sortir. J'ai l'impression d'avoir la tête remplie de coton. Je ne reprends que lentement conscience du compartiment et des gens qui m'entourent. Personne ici ne m'adresse de regards exprimant le reproche ou la compassion, personne ne m'appelle, ni ne cherche à capter d'urgence mon attention. La plupart ont les yeux rivés à l'écran de leur portable, parlent doucement avec leur voisin de siège, rient. Je fouille mon sac pour y trouver un chewing-gum afin de chasser de ma bouche le goût du sommeil, mais je n'y trouve qu'un vieux bonbon contre la toux. Les doigts tremblants, j'ouvre l'emballage. Le bonbon a une couleur bleuâtre et des filaments en sortent lorsque je veux en détacher le papier. Il a un goût de renfermé. J'appuie mon visage sur mes mains, je tente de cligner des yeux pour évacuer les larmes, et de retrouver une respiration normale. Ces rêves me poursuivent depuis deux mois, depuis la journée à la mer. Toujours les mêmes images, toujours les mêmes mots.

La rame s'arrête en brinquebalant à la station suivante. Les portes s'ouvrent avec un sifflement. Personne ne des-

cependant en même temps que moi et lorsque le train reprend sa route je me retrouve tout seul sur le quai. Sur l'escalier roulant, un vent froid souffle dans ma direction. Une fois à l'extérieur, je regarde autour de moi. La station est entourée de tours de bureaux, la plupart d'entre elles sont vides. Je me promène le long de la rue. Des pigeons sautillent devant moi sur le trottoir et picorent des graines et des restes de repas. Des images de mon rêve reviennent s'insinuer dans ma tête. Le matelas pneumatique qui danse sur les vagues, presque déjà heureux, insouciant, d'une certaine manière. Les regards épouvantés des gens autour de moi. Le petit corps d'Ida dans les bras des secouristes. La nuit à l'hôpital. Le regard sans expression de Mia, qui depuis ne s'est plus jamais rempli de vie.

Devant moi s'ouvrent les grandes portes de verre de mon entreprise et j'entre dans le hall. Il est vide et je me détends un peu. Si j'arrive à rejoindre mon bureau sans me faire voir, personne ne m'importunera. Je n'ai probablement même pas reçu de nouveaux mails aujourd'hui. Lorsque je traverse le couloir, les autres baissent les yeux comme s'ils avaient peur que je fonde en larmes s'ils me regardent ne serait-ce qu'une minute de trop. J'entre dans l'ascenseur et j'appuie sur le bouton du cinquième. La cabine s'arrête avec un discret bruit de vibration, j'entre. La montée me donne une drôle de sensation à l'estomac. Je ne sais pas vraiment si cela tient au déplacement ou à ce qui m'attend peut-être en haut. Les portes s'ouvrent avec un couinement. Le couloir est vide. Je rejoins mon bureau sans croiser personne, le regard rivé au sol pour ne pas devoir, par inadvertance, apercevoir les yeux consternés

des autres par une quelconque porte ouverte. Je ferme la mienne derrière moi, j'allume l'ordinateur, j'observe fixement le petit sablier qui tourne sur l'écran.

À cinq heures et demie, je suis dans le métro, sur le trajet du retour. Cette fois, je reste éveillé et je scrute les gens autour de moi. L'ambiance est plus détendue, la journée de travail terminée. L'homme qui se tient à côté de moi sur le banc chuchote dans son portable. De temps en temps il rit à voix basse et murmure des mots cajoleurs. Il est probablement en train de parler à sa compagne, me dis-je.

Je me souviens de l'époque où nous étions encore comme cela, Mia et moi. Lorsque je l'appelais au téléphone chaque fois que je sortais du bureau, quand nous ne supportions pratiquement pas de passer une soirée l'un sans l'autre. Nous allions au cinéma ou au restaurant. Nous nous asseyions dans le parc et nous contemplions le spectacle des dresseurs de chiens. Ou bien, simplement, nous nous allongions sur le canapé et nous regardions un film. Le plus souvent, c'est Mia qui l'avait choisi. À chaque fois elle s'endormait au bout d'une demi-heure. Elle posait sa tête contre mon épaule et je sentais son souffle sur ma peau.

Mia, à présent, je ne l'aperçois presque plus. Elle se blottit, dans la chambre à coucher, sous des montagnes de couvertures. Elle ne mange rien, à part des corn-flakes qu'elle prend tout secs dans le sachet. Parfois, le matin, quand je suis éveillé et qu'elle dort encore, je me faufile auprès d'elle dans la salle de bain, je ramasse les cartons et les bouteilles vides. Puis je me demande si je dois simplement m'allonger, me lover contre elle sous les couvertures

et passer mon bras autour d'elle, comme autrefois. Mais je sais qu'elle ne le veut pas. Quand je rentre du travail, je lui prépare le repas, mais dans la plupart des cas elle n'entre même pas dans la cuisine.

Je sors brutalement de mes réflexions. La rame est entrée en station, les gens autour de moi se lèvent et se pressent pour franchir les portes tandis que d'autres attendent pour monter. Le flot humain m'emporte jusqu'à l'escalier roulant où s'est déjà formé une petite file d'attente. Je me déplace à pas minuscules jusqu'à la marche la plus basse. L'escalier me porte lentement vers le haut. Le vent frais m'y souffle au visage et chasse de mes poumons l'air vicié de la station.

Les conversations de la ville m'emplissent la tête et je suis heureux lorsque j'atteins la petite allée qui mène à notre maison. Ici, on ne rencontre presque plus personne. À la porte de la maison, je cherche la clé dans mes poches. Une photo s'y balance dans un petit cadre plastique à bon marché. Elle montre Mia et Ida bras dessus, bras dessous, riant sur la plage devant notre location de vacances au bord de la mer du Nord. Cela semble remonter à une éternité. Je les entends encore parfaitement crier cheeeeeese ! toutes les deux.

Arrivée dans notre vestibule, j'entends dans notre chambre la litanie bien connue de l'audiolivres. J'ôte mes chaussures et passe à la cuisine. Sur la table est collé un Post-it. J'y reconnais l'écriture serrée de Mia : « Artur, je ne supportais plus ça. Je suis désolée. Je te ferai signe. »

Un picotement parti de la pointe de mes doigts me parcourt tout le corps.

« Je ne supportais plus ça » – j’arrache le Post-it de la table, je le chiffonne pour en faire une petite boule ferme. Elle se comprime sur la paume de ma main et dépose une impression rouge en forme de fleur. Je passe le doigt dessus, je vais dans la chambre à coucher. Les couvertures de Mia sont soigneusement pliées, le placard est ouvert. Le vent frais du soir souffle dans la chambre par la fenêtre, il chasse l’odeur de Mia. Lentement je me déplace vers son côté du lit et je me laisse tomber peu à peu sur le matelas. Sur la table de chevet repose la mince bague d’argent de Mia. J’arrête l’audiolivres.

Hanna Emunds

De dag aan zee

Uit het Duits vertaald door
Gerrit Bussink

Twee minuten over zeven, dinsdagochtend. De metro arriveert, remmen piepen. Je ruikt de verse broodjes, maar er hangt ook een lichte urine- en zweetlucht. Ik neem een slok van mijn koffie, die heet door mijn keel glijdt. Op het perron wemelt het van de mensen, de lucht is vervuld van geroezemoes en krakende mededelingen uit de luidsprekers, waarvan ik maar de helft versta. Ergens huilt een baby, een schoolklas wurmt zich door de menigte.

‘Attentie, op perron twee arriveert de trein naar Marienhospital.’

De mensen verdringen zich voor de deur van de metro, ik laat me naar binnen schuiven en probeer een geeuw te onderdrukken. Mijn ogen branden. Afgelopen nacht heb ik drie uur geslapen, alleen, op de bank, terwijl de tv nog aanstond, maar goed, alles beter dan niets. Ik plof op een plaats bij het raam en wrijf met mijn duimen over mijn slapen. Voordat ik thuis ben vertrokken, heb ik nog een blik in de slaapkamer geworpen. Mia lag begraven onder twee dekens en ik hoorde alleen haar zachte gesnurk. Het luisterboek stond nog aan, ze zegt dat ze daar op dit moment niet buiten kan, want ze kan de stilte niet verdragen vanwege de erge gedachten die haar dan overvallen. Ik heb al twee maanden niet meer bij haar geslapen.

Er gaat een schok door de wagon en we komen langzaam in beweging. Ik zie mijn spiegelbeeld in het raam. Mijn ogen liggen diep in hun holtes, rond mijn ogen zie ik blauwachtige adertjes door de huid schemeren. Ik had me moeten scheren. En misschien ook moeten douchen. Kreunend laat ik me in een makkelijkere positie zakken en doe even mijn ogen dicht. Het geratel van de trein

op de rails dreunt in mijn hoofd. Langzaam wordt het minder en drijf ik weg op mijn herinneringen.

De zee ruist. Het is vloed en de zon stuurt haar eerste stralen over de horizon.

Mia doet de deur open. ‘Doe heel zachtjes, volgens mij slaapt ze nog.’

Voorzichtig trek ik de schoenen van mijn voeten. Uit de omslagen van mijn broekspijpen valt zand op het matje. Mia is al naar de keuken gelopen, zet water op voor de koffie en rammelt met het ontbijtservies. Ik loop haar achterna en leg de broodjes die ik heb meegebracht in een mandje. Haar wangen zijn rood van de wind, haar haar zit in de war. Haar vingertoppen verdwijnen in de mouwen van mijn trui. Ze heeft hem geleend, omdat hij zo lekker zit, zegt ze. Ze ziet er mooi uit. Ze ziet er altijd mooi uit. Het is onze eerste vakantie samen aan de Oostzee. We hebben vlak bij het strand een klein appartement met uitzicht op zee gehuurd. In de gang hoor ik zachte kindervoetstappen op het hout van de vloerdelen. De blonde krullenkop van Ida gluurt om de hoek van de keukendeur, ze wrijft in haar ogen en geeuwt.

‘Zijn jullie al op?’ vraagt ze met een slaperig stemmetje.

‘We konden niet meer slapen en daarom hebben we al broodjes gehaald,’ antwoord ik.

‘Hebben jullie een croissantje voor me meegebracht?’

‘Natuurlijk.’ Mia neemt haar op haar arm en drukt een kus op haar wang.

Ida moet giechelen: ‘Niet doen.’ Ze maakt zich los uit de omhelzing en loopt naar het raam.

‘Gaan we zwemmen? Ik wil het nieuwe luchtbed uitproberen.’

Op onze eerste vakantiedag hebben we in een winkeltje in de stad een groen luchtbed voor Ida gekocht. In het hoofddeel zit een raampje waardoor je in het water onder je kunt kijken. Ida staat te trappelen van ongeduld. Na het ontbijt pakken Mia en ik de spullen voor het strand.

‘Moet ik Ida’s zwemvleugels ook inpakken? Ik weet dat ze die niet aan wil, maar ze heeft immers pas een paar weken geleden haar A gehaald.’

Mia kijkt me besluiteloos aan en houdt de oranje zwemvleugels omhoog.

‘Pak ze maar in, we krijgen haar wel zover. De Oostzee is trouwens vrij rustig,’ zeg ik. ‘Heb je de zonnebrandcrème? En mijn boek?’

‘Ja, die heb ik, ze zitten allebei helemaal onder in de tas.’

‘Ida! We kunnen!’

Ik trek de voordeur achter me dicht. In de ene hand heb ik onze strandtas, in de andere een parasol. Mia en Ida zijn al op weg naar het strand. Ida sleept haar groene luchtbed achter zich aan, Mia heeft een rode strandbal onder haar arm geklemd. Boven mijn hoofd krijst een meeuw. Het zand is al warm van de zon en kriebelt tussen mijn tenen. Schelpjes prikken in mijn voetzolen. Langzaam loop ik naar Mia en Ida toe.

‘Papa, ga je mee het water in?’ roept Ida naar me.

‘Ja natuurlijk, maar eerst moet je je zwemvleugels aandoen. Kom maar even.’

‘Nee, alsjeblieft, ik kan heus wel zwemmen. Mama heeft de A van het diploma op mijn badpak genaaid. Ik heb geen zwemvleugels meer nodig.’

Ida slaat haar armen over elkaar.

‘Zonder ga je niet zwemmen.’

Ik geef haar de zwemvleugels en ze kijkt smekend naar Mia, maar die haalt alleen haar schouders op.

‘Kom, ik help je en dan mag je op je luchtbed.’

Ik steek haar armpjes door de smalle openingen van de zwemvleugels.

‘Kom op. Wie het eerst in het water is.’

Ik ren vooruit en Ida sprint achter me aan. In het water til ik haar op het luchtbed en duw het langzaam over de golven. Met haar gezicht op het raampje ligt ze op het luchtbed.

‘Ik zie helemaal geen vissen, alleen algen en stenen.’

Ze kijkt teleurgesteld omhoog.

‘We zijn nog niet ver genoeg in het water, wacht maar tot het wat dieper wordt.’

Ik trek het luchtbed achter me aan tot het water tot mijn borst komt. ‘Kun je hier meer zien?’ vraag ik.

‘Er komt te veel zand omhoog, wacht.’ Ze drukt haar gezicht steviger tegen het raampje. ‘Ja, nu zie ik heel veel visjes, vlak bij je benen. Niet bewegen, anders jaag je ze weer weg.’ Ze kijkt me enthousiast aan.

In mijn ooghoeken zie ik een beweging op het strand. Mia zwaait met een fles zonnebrandcrème naar ons.

‘Ik duw je nu weer terug naar het strand, we zijn vergeten ons in te smeren. Bovendien is het water nog best koud, vind je ook niet?’

‘Ik heb het helemaal niet koud, echt niet.’

Nadat we ons hebben ingesmeerd wil Ida weer het water in, maar ik heb zin om in de zon een dutje te doen.

‘Je kunt hier rustig blijven spelen. Maar zorg dat we je kunnen zien en ga niet te ver het water in, hoogstens tot je knieën, en je zwemvleugels moeten aan blijven!’

Ik strijk zachtjes over haar natte haar.

Mia en ik slenteren het strand op. Ik sla mijn arm om haar middel. Haar huid ligt warm en droog tegen mijn koude arm. Ze maakt zich los, laat zich op haar handdoek zakken en pakt een appel uit de tas. Ik laat me naast haar vallen en gebruik de bal als hoofdkussen. De zon schijnt aangenaam op mijn gezicht en met knipperende ogen kijk ik vanuit mijn ooghoeken naar Mia. In gedachten verzonken wrijft ze de appel af met haar handdoek, haar blik op oneindig richting horizon. Ik steek mijn hand uit en raak voorzichtig haar arm aan. Haar huid is zacht, veel zachter dan de mijne. De dunne haartjes op haar arm kriebelen op mijn hand. Een glimlach glijdt over haar gezicht, dan pakt ze mijn hand.

‘Mooi hier, hè?’

Ik knik, draai me opzij en kijk naar de boven de golven cirkelende meeuwen. Zo nu en dan laat een van de meeuwen zich vallen, duikt het water in en komt seconden later met een kleine kreeft in zijn snavel weer boven. Mia’s vingers tekenen kleine cirkels in mijn handpalm. Het kriebelt, ik trek mijn hand uit de hare. Er staat een aangename, frisse wind, die zandkorrels door de lucht jaagt. Ik kijk naar mijn bovenbenen. De druppels beginnen al

te verdampen en laten op mijn huid een dun laagje zout achter. Voorzichtig strijk ik er met een vinger overheen. Het voelt droog en warm aan. Langzaam vult het geruis van de golven mijn hoofd, gedragen door het waaien van de wind en de zingzang van de andere stemmen op het strand soes ik weg.

In één klap ben ik klaarwakker, mijn hart gaat te keer. Ik kan me niet herinneren wat me uit mijn slaap heeft gerukt en ben volkomen oriëntatieloos. Ik weet niet wat er aan de hand is. Mensen roepen door elkaar. Mia praat op me in, maar ik hoor de woorden die uit haar mond komen niet en zie alleen haar lippen bewegen. Ik sta op, kijk naar de zee. Mensen draaien zich naar me om, werpen me blikken toe waarmee ik niets kan beginnen. Een dikke man met een baard staat met twee oranje voorwerpen te zwaaien en roept wild gebarend iets naar me. Ik versta nog steeds niets, de ruisende golven overstemmen ieder geluid. De golven... Ze zijn veel hoger dan daarstraks. Hoe lang heb ik geslapen? Mijn ogen worden aangetrokken door een dansende groene vlek op de schuimkoppen in de verte. Een luchtbed. Ida's luchtbed.

Ik schrik van een blikken stem.

'Het volgende station is *Am Schlosspark*.'

Mijn gezicht ligt tegen het raam, als ik rechtop ga zitten, voel ik mijn gespannen nek en het speeksel op mijn kin. Ik draai met mijn schouders en veeg met de rug van mijn hand over mijn mond. Het volgende station moet ik uitstappen. Mijn hoofd lijkt gevuld met watten. Het duurt even voordat ik de coupé en de mensen om me heen waarneem. Niemand staart me hier verwijtend of

medelijdend aan. Niemand roept iets tegen me of probeert mijn aandacht te trekken. De meeste mensen kijken op het beeldscherm van hun mobieltje, praten zacht met hun buurman, lachen. Ik zoek in mijn zak naar een kauwgum om de smaak van de slaap uit mijn mond te verdrijven, maar ik vind alleen een hoestbonbon. Met trillende vingers verwijder ik het papiertje, dat een beetje aan het blauwige snoepje blijft plakken en dunne draadjes trekt. Het smaakt muf. Ik steun mijn gezicht in mijn handen en probeer de tranen weg te knippen en weer normaal te ademen. De dromen achtervolgen me al twee maanden, sinds die dag aan zee. Steeds dezelfde beelden, steeds dezelfde woorden.

Schokkend stopt de metro op het station. Sissend gaan de deuren open. Ik ben de enige die uitstapt en als de trein vertrekt, sta ik alleen op het perron. Op de roltrap voel ik een koele wind. Buiten kijk ik om me heen. Het station is omgeven door kantoortorens, de meeste staan leeg. Ik loop door de straat. Duiven trippelen over het trottoir, waar ze naar zaadjes en etensresten pikken. Beelden uit mijn droom sluipen weer mijn hoofd binnen. Het op de golven dansende luchtbed, vrolijk bijna, zorgeloos lijkt het wel. De ontstelde blikken van de mensen om me heen, Ida's kleine lichaam in de armen van de EHBO'ers. De nacht in het ziekenhuis. Mia's verstarde gezicht, dat sindsdien niet meer tot leven is gekomen.

Voor me schuiven de grote glazen deuren van mijn kantoorgebouw open en ik loop de hal in. De hal is leeg en ik ontspan enigszins. Als het me lukt ongezien mijn bureau te bereiken, zal niemand me lastigvallen. Waar-

schijnlijk heb ik zelfs nog geen nieuwe e-mails. Als ik door de gang loop, slaan de anderen hun ogen neer, alsof ze bang zijn dat ik in tranen uitbarst als ze me ook maar een seconde te lang aankijken. Ik stap in de lift en druk op de knop van de vijfde verdieping. Terwijl de lift naar boven gaat, heb ik een flauw gevoel in mijn maag. Ik weet niet of het aan de lift ligt of aan wat me boven misschien te wachten staat. Zachtjes ratelend komt de lift tot stilstand en ik stap uit. Piepend gaan de deuren open. De gang is leeg. Met neergeslagen ogen om niet per ongeluk door een openstaande deur in de bezorgde ogen van de anderen te moeten kijken, weet ik mijn kantoor te bereiken. Ik doe de deur achter me dicht, zet de computer aan en staar naar het zich omdraaiende zandloperkje op het beeldscherm.

Om halfzes zit ik in de metro terug naar huis. Deze keer blijf ik wakker en observeer ik de mensen om me heen. De stemming is uitgelatener, de werkdag zit erop. De man die naast me zit, fluistert iets in zijn mobieltje. Een paar keer moet hij zachtjes lachen en hij mompelt liefkozende woorden. Waarschijnlijk belt hij met zijn vriendin, denk ik. Ik moet denken aan de tijd toen Mia en ik nog zo waren. Toen ik haar elke keer na het werk belde, toen we het haast geen avond zonder elkaar konden stellen. We gingen naar de bioscoop of uit eten. We zaten in het park te kijken hoe mensen met hun hond bezig waren of we lagen gewoon alleen thuis op de bank naar een film te kijken, meestal uitgezocht door Mia. Na een halfuur viel ze dan telkens in slaap. Ze legde haar hoofd op mijn schouder en ik voelde haar adem op mijn huid.

Tegenwoordig krijg ik Mia nauwelijks nog te zien. Ze kruipt in de slaapkamer weg onder een berg dekens. Ze eet niets, alleen cornflakes, droog uit het pak. Soms, als ik 's morgens wakker ben en zij nog slaapt, sluip ik in de slaapkamer naar haar toe en raap ik de lege doosjes en waterflessen bij elkaar. Ik vraag me dan af of ik gewoon naast haar zal gaan liggen om net als vroeger tegen haar aan te kruipen en haar in mijn armen te nemen. Maar ik weet dat ze dat niet wil. Als ik terugkom van mijn werk, kook ik voor haar, maar meestal komt ze niet eens naar de keuken.

Ik schrik op uit mijn gedachten. De metro is gearriveerd, de mensen om me heen staan op, proberen zo gauw mogelijk uit de trein te komen, terwijl anderen wachten tot ze kunnen instappen. Ik word door de mensenstroom naar de roltrap gespoeld, waar zich al een korte rij heeft gevormd. Met kleine stapjes schuifel ik naar de onderste trede, die me langzaam naar boven draagt. In mijn gezicht voel ik de frisse wind, die de muffe stationslucht uit mijn longen verdrijft.

De gesprekken in de stad vullen mijn hoofd en ik ben blij als ik het laantje naar ons huis heb bereikt. Hier kom je bijna niemand meer tegen. Bij de voordeur zoek ik in mijn zakken naar de sleutel. Er zit een goedkoop plastic lijstje met een foto aan. Het is een foto van Mia en Ida, arm in arm, lachend op het strand voor ons appartement aan de Noordzee. Het lijkt een eeuwigheid geleden. Ik weet nog precies hoe ze allebei 'Cheeeese!' riepen.

In de gang hoor ik vanuit onze slaapkamer het mij zo bekende gedoedel van het luisterboek. Ik trek mijn

schoenen uit en ga naar de keuken. Op de tafel is een post-it geplakt. Ik herken Mia's compacte handschrift: 'Arthur, ik kon er gewoon niet meer tegen. Het spijt me. Je hoort van me.'

Vanuit mijn vingertoppen verspreidt zich een kriebelend gevoel door mijn hele lichaam.

'Ik kon er niet meer tegen' – Ik trek de post-it van de tafel, maak er een hard propje van. Het drukt in mijn handpalm, waar het een rode, bloemvormige afdruk achterlaat. Ik strijk er met mijn vinger over en loop naar de slaapkamer. Mia's dekens zijn keurig opgevouwen, de kleerkast staat open. Door het openstaande raam waait de avondwind de kamer in, die Mia's geur verdrijft. Langzaam loop ik naar haar kant van het bed en laat me op de matras zakken. Op het nachtkastje ligt Mia's smalle zilveren ring. Ik zet het luisterboek af.

Diese Publikation wurde ermöglicht durch
Cette publication a été rendue possible par
Deze publicatie is mede mogelijk gemaakt door



taal:
unie

Ministerium für
Kultur und Wissenschaft
des Landes Nordrhein-Westfalen



VERNETZEN. KOORDINIEREN. FÖRDERN.
regionale kulturpolitik^{nrw}

Benelux
NRW Jahr
2019

provincie limburg
gesubsidieerd door de Provincie Limburg



LETTERKUNDIG
centrum
limburg

NXT TXT ist ein Kooperationsprojekt von
NXT TXT est un projet de coopération de
NXT TXT is een samenwerkingsproject van



Dank/Merci/Dank

Wir danken den Mitgliedern der drei Fachjurs für ihre kompetente Arbeit:

Nous remercions les membres des trois jurys pour leur travail compétent:

Wij danken de leden van de drie jury's voor hun deskundige werk:

- Gerald Eimer, Dr. Klára Hůrková, Walter Röpling, Dr. Oliver Vogt, Dr. Dirk Walter (deutschsprachige Jury)
- Jocelyne Deseille, Veronika Jenniges, Manon Lafosse, Priscilla Lenaerts (jury francophone)
- Ad Beckers, Jaap Linde, Guus Teeuwen, Andre van Dijk (Nederlandstalige jury)

Vielen Dank an unsere Schreibcoaches:

Hartelijk dank aan onze schrijfcoaches:

Merci à nos coachs d'écriture:

- Willi Achten (deutschsprachige Texte)
- Koos van den Kerkhof (Nederlandstalige teksten)
- Katia Lanero Zamora (textes francophones)



NXT TXT Awards für junge Autor*innen der EMR ist ein Literaturpreis, der den literarischen Nachwuchs in der Euregio Maas-Rhein fördert und als erster mehrsprachig angelegter Literaturpreis zur grenz- und sprachübergreifenden kulturellen Verständigung zwischen den Partnerregionen beitragen möchte. Dieser Band versammelt die Texte der Erstplatzierten aus den drei Sprachregionen und ihre Übersetzungen.

NXT TXT Awards pour jeunes auteurs de l'EMR est un prix littéraire qui promeut les jeunes auteurs en herbe de l'Euregio Meuse-Rhin. C'est le premier prix littéraire multilingue qui contribue à la compréhension culturelle et linguistique transfrontalière entre les régions partenaires. Cet exemplaire rassemble les textes des vainqueurs des trois régions linguistiques et leur traduction.

NXT TXT Awards voor jonge schrijvers uit de EMR is een literatuurprijs die toekomstige literaire generaties in de Euregio Maas-Rijn stimuleert en, als eerste meertalige literatuurprijs, kan bijdragen aan het grens- en taaloverstijgende culturele begrip tussen de partnerregio's. Deze publicatie bevat de teksten van de eersteprijswinnaars uit de drie taalgebieden en hun vertalingen.